CENTRE DE PASTORALE LITURGIQUE

LA MAISON-DIEU

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boul. Latour-Maubourg, Paris-7e

ANTOINE CHAVASSE. *Histoire de l'initiation chrétienne des enfants, de l'antiquité à nos jours* 26
Professeur aux Facultés catholiques de Lyon.

Une histoire à vol d'oiseau, pour dégager, de la variation des institutions, les grandes constantes auxquelles l'Église doit rester fidèle. Une leçon de relativisme et de foi.

Mgr GABRIEL GARRONE. *L'enseignement religieux des enfants dans une perspective d'initiation chrétienne.* 45
Archevêque-coadjuteur de Toulouse.

Initier à la foi — à toute la foi, dans son unité et son mystère — ce n'est pas transmettre des notions éparses et dévitalisées.

ALFRED RAUGEL. *Comment orienter les retraites de Communion solennelle et de Confirmation* 52
Aumônier de l'École normale de Sélestat.

Voici un exemple concret qui met en pratique les invitations précédentes. Les « retraites » ne sont-elles pas le sommet de l'initiation ? Que celle-ci soit *unifiée, pascale, baptismale, biblique* et *liturgique.*

HENRI JENNY. *Pourquoi renouveler les engagements du baptême dans la nuit de Pâques ?* 63
Curé de Saint-Géry à Cambrai.

Le nouveau rite de la Vigile pascale nous apporte un enseignement fondamental : Pâques est le nœud et le sommet de la vie chrétienne — et une ouverture vers une solution positive du problème de la Communion solennelle.

JEAN VINATIER. *Communion solennelle et communauté en milieu rural* 80
Curé de Treignac (diocèse de Tulle).

La Communion solennelle est une tradition qu'il importe non pas de détruire, mais de purifier et de vivifier.

LOUIS RÉTIF. *Communion solennelle, première étape d'une persévérance en communauté adulte* 96
Curé du Sacré-Cœur de Colombes.

Comment, en milieu urbain déchristianisé, préparer la persévérance des communiants. Une expérience vécue, à replacer dans le contexte d'une pastorale de toute la paroisse et de toute la communauté humaine.

PATRICK ROBERT. *Un projet de cérémonial pour la Communion solennelle* 107
O. F. M.

Les « paraliturgies de Communion solennelle » pullulent ! En voici un exemple qui a le mérite de se calquer sur la liturgie baptismale.

LOUIS KAMMERER. *Les missels de Communion* 114
Aumônier de lycée à Mulhouse.

Il n'y a qu'un missel romain. Mais il existe cet « article » qu'on appelle un « missel de communion », cadeau traditionnel, qui pourrait devenir un puissant moyen de rénovation liturgique.

L. K. *Choix de missels* 121

CONCLUSIONS 126

●

JEAN HILD. *Le samedi saint, jour aliturgique* 136
Moine de Clervaux.

Ce cahier, consacré à la Communion solennelle, n'a cessé d'évoquer le Mystère pascal et l'admirable restauration établie par le décret de S. S. Pie XII. Voici une étude approfondie du mystère propre au samedi saint, qui nous aidera à comprendre comment l'anticipation de la Vigile pascale aboutissait, à la fois, à « dédoubler » et à « télescoper » la célébration liturgique du « passage » du Seigneur.

« Un retour au temps normal de la Vigile, s'il veut être réel et efficace, est inséparablement lié à une meilleure intelligence du samedi saint, et à une revalorisation spirituelle de son aspect typiquement aliturgique » (p. 155).

BIBLIOGRAPHIE

CÉLESTIN CHARLIER. *La lecture chrétienne de la Bible* (F.-M. LEMOINE) 160

Miscellanea Liturgica in honorem L.C. Mohlberg (R. BERNIER) 161

Livres reçus 165

Tables de *La Maison-Dieu* 1951 173

ABONNEMENTS 1952

Les augmentations récentes sur le papier, l'impression et les frais de port obligent les Éditions du Cerf à augmenter les prix d'abonnement de *La Maison-Dieu*, comme de toutes ses revues.

Cependant, pour rendre cette augmentation moins onéreuse à nos amis, des prix spéciaux leur sont consentis, à condition qu'ils fassent parvenir leur abonnement ou leur réabonnement **avant le 20 janvier 1952.**

Pour la France : **900** francs (au lieu de 950);
Pour l'Étranger : **1.000** francs (au lieu de 1.100);
Pour la Belgique : **145** francs b. (au lieu de 160 francs b.).

Les adhérents à l'association du C.P.L. ont été avertis par leur bulletin de décembre qu'ils bénéficiaient d'une remise plus forte encore, avant le 15 décembre.

N. B. — Si vous êtes réabonnés avant de recevoir ce numéro, ne tenez pas compte des indications portées sur sa bande d'envoi.

La Communion Solennelle

Les Éditions du Cerf publieront en 1952 :

— Des études doctrinales (Session de Vanves 1951).
Collection « *Lex Orandi* »

Communion solennelle et Profession de foi

par A. Chavasse, Régine Pernoud, E. Diebold, A.-G. Martimort, A.-M. Roguet, etc...

— Une enquête d'actualité.
Collection « *Rencontres* »

H.-Ch. Chéry, **La Communion solennelle en France**

— Un essai d'histoire contemporaine.
Collection « *Rencontres* »

M. Gaucheron, **L'Église de France et la communion des enfants**
(*Quarante ans après le décret de Pie X*)

— Un instrument d'apostolat paroissial.
Un album liturgique de « Fêtes et Saisons » :
La Communion solennelle

ANGOISSES D'UN PASTEUR A LA VEILLE DE LA COMMUNION SOLENNELLE

En mai et juin 1951, l'abbé Rétif a publié dans *Témoignage Chrétien* une série de réponses à une enquête sur la Communion solennelle : lettres de laïcs, de curés, d'aumôniers; toutes dénoncent la « trompeuse parade » : « C'est terrible, il y a un malaise qui paralyse tout », écrit un curé de campagne, qui ajoute : « Ça sonne faux, ça donne envie de vomir. »

Remarquez qu'une certaine angoisse du curé à la veille de la Communion solennelle pourrait être tout à fait normale : il voit Jean, Louis, Gérard, Monique, Josette et le groupe compact des petits retraitants; il est bien naturel qu'il se demande : combien seront-ils aux pâques prochaines ? Sont-ils intérieurement armés pour réagir en chrétien devant les problèmes du travail, de l'amour, du mariage, de la maladie et de la mort ?

Cette angoisse serait tout aussi normale que celle de l'évêque avant d'ordonner un prêtre, de la mère à la veille de marier sa fille... et les curés d'hier cachaient déjà, sous l'or de leur chape empesée, un cœur rongé d'inquiétude, sans qu'il parût nécessaire de lancer une enquête sur la Communion solennelle ou de l'étudier en session.

Mais voici que l'angoisse du pasteur a pris d'autres dimensions : le curé d'aujourd'hui souffre comme son prédécesseur de prévoir la non-persévérance de la grande majorité des jeunes communiants, mais son inquiétude est plus profonde, il a mauvaise conscience et se demande s'il a le droit, dans les conditions actuelles de la vie religieuse en France, de maintenir la Communion solennelle. Ne se fait-il pas le complice d'un brillant mensonge ? N'est-il pas un comédien ? De l'interrogation douloureuse sur la persé-

vérance, l'angoisse du pasteur est allée jusqu'à poser le problème de la légitimité même de la Communion solennelle.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre étude, regardons d'abord l'acte essentiel de la Communion solennelle, c'est-à-dire le renouvellement des promesses du baptême, ensuite nous nous poserons quelques questions sur le cérémonial traditionnel.

Pouvons-nous faire renouveler les promesses du baptême par l'ensemble de nos enfants du catéchisme ?

Disons-le tout de suite : le renouvellement de l'engagement du baptême par les enfants n'est pas une question d'âge : un enfant jeune, même s'il n'a pas atteint l'âge habituellement requis pour la Communion solennelle, peut avoir pris conscience de la grâce de son baptême et de l'engagement qu'il implique, il peut être entré personnellement dans des dispositions de fidélité. Il convient que cet enfant renouvelle l'engagement de son baptême avec toute la communauté chrétienne pendant la vigile pascale, et, croissant de Pâques en Pâques, il passera de l'adhésion de son enfance à la profession de foi d'adulte parvenu à la pleine stature du chrétien.

Ce n'est pas une question d'âge, c'est une question de milieu de vie : supposons le cas d'une paroisse, comme il en est tant en France, où la plupart des enfants vont au catéchisme, tandis que dix pour cent des adultes, en majorité des femmes, fréquentent l'église.

Dans notre catéchisme, nous aurons d'abord une petite minorité d'enfants qui, par l'éducation chrétienne en famille, ou par une grâce très spéciale du Christ, sont vraiment capables de prendre au sérieux l'engagement de la Communion solennelle. Ces enfants ne sont pas nombreux, moins nombreux que nous ne sommes inclinés à croire. Pour cette petite élite, la cérémonie de Communion solennelle semble de peu d'intérêt, et souvent leurs familles ne s'y conforment que par discipline paroissiale; l'attention de ces enfants et de leurs parents est ailleurs : à la fidélité au Christ et à la vie de charité. Du reste, dans le cadre litur-

gique de la vigile pascale, autrement pénétrée de mystère que la cérémonie de Communion solennelle, ces enfants seront invités chaque année à redire l'*Amen* de leur consentement à la grâce de leur baptême; on ne voit pas pour eux l'utilité de la Communion solennelle classique.

A l'opposé, voici les enfants positivement incroyants. Leur nombre n'est pas à négliger, et tend à s'accroître : les conversations à la maison, l'exemple des parents, les bavardages avec des camarades, quelques bribes de science et d'histoire, les objections contre les curés... ont tué dans leur âme une foi qui peut-être n'a jamais été vivante. Il faudrait évidemment écarter ces enfants de la Communion solennelle, qui n'est pour eux qu'un mensonge; mais quels problèmes cela pose à un curé!

S'il agit par autorité, en refusant d'admettre l'enfant à la cérémonie ou en le renvoyant du catéchisme, il blesse une famille dont la porte lui est désormais fermée; son intransigeance, commentée par les commères de la rue, retardera ou même rendra impossible la pénétration chrétienne du quartier.

Si le curé préfère (et il aura raison) agir par persuasion, sa tâche n'est pas facile : il visite la famille, essaye de faire comprendre aux parents que par loyauté ils feraient mieux de retirer d'eux-mêmes leur enfant... mais on n'est pas sur la même longueur d'ondes : le curé parle vérité religieuse, la famille ne voit que fête extérieure, réputation, opinion des gens. Le curé ne sera pas compris, ses paroles seront déformées, et on criera au scandale : qu'est-ce que c'est que ce curé qui conseille aux gens de ne pas faire faire la communion à leurs enfants ? On n'a jamais vu ça!

Ainsi, la présence d'enfants incroyants dans nos catéchismes, et leur nombre croissant, doit sérieusement nous faire réfléchir : est-il bon de faire renouveler en groupe les engagements du baptême par l'ensemble des enfants du catéchisme ?

Reste la grande masse : ceux qui ne sont ni particulièrement attachés au Christ ni positivement incroyants. Ces enfants appartiennent à des familles pour lesquelles la religion est tantôt une croyance plus ou moins floue, avec par-

fois quelques restes de pratique religieuse : messes de Noël, de Pâques et des morts, pèlerinage à la Notre-Dame du pays... tantôt un simple conformisme à des convenances reçues : baptême, communion, mariage, enterrement. Pour tous ces « bien-pensants », la religion est absolument en dehors de la vie et ne comporte aucun engagement.

Ils ont cependant une morale, dont la règle pourrait être formulée comme suit : faire ce que font les gens « bien », et le faire sérieusement. Il est bien d'envoyer ses enfants à l'école, et même de pousser leur instruction, bien de les inscrire au catéchisme et de leur faire faire la communion; il faut le faire et on le fait. J'ajoute même, on le fait sérieusement : ces parents sans aucune vie religieuse, veillent souvent avec soin à la régularité de leurs enfants au catéchisme et à la messe. Mais il n'est pas du tout reçu qu'après la communion la vie chrétienne continue; qu'être baptisé, communier, exige un style de vie, un engagement : ça, c'est entièrement en dehors de la conscience morale de cette masse. Les enfants vont hériter de cette mentalité : ils apprennent leur catéchisme, assistent régulièrement à la messe, se confessent, suivent la retraite... tout cela très consciencieusement; ils accomplissent tous les rites traditionnels sans se moquer, sérieusement, mais rien qui implique dans leur conscience un engagement de vie ou une persévérance de pratique religieuse.

Deux observations qui sont courantes dans notre ministère nous confirmeront dans ce jugement sur la mentalité religieuse de cette masse « bien-pensante » :

1) Il est fréquent que nous catéchisions des adultes, qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas fait leur communion à l'âge habituel. Très habituellement, ces adultes font preuve de bonne volonté, se plient à nos exigences, viennent régulièrement des semaines et des mois à l'instruction particulière que nous leur faisons, enfin se confessent et communient avec piété. Il est à la fois très fréquent qu'ils restent en excellents termes avec nous, et très rare qu'ils persévèrent : pourquoi ? Parce que maintenant qu'ils ont fait leur communion, et qu'ils l'ont bien faite, ils se sentent en règle, ils sont comme tout le monde. Ils n'ont pas, malgré tout ce que nous avons pu leur dire, conscience de contredire leur communion en cessant toute vie chré-

tienne : la loi du milieu est plus forte que tous nos enseignements.

2) Deuxième observation : lorsque, pour un motif de retard ou d'irrégularité, nous sommes obligés de remettre à une autre année la communion d'un enfant, que nous disent les parents ? Vous savez par cœur tous les arguments et toutes les promesses : il y a toujours une grand'mère malade qui ne veut pas mourir sans avoir vu son petit-fils en premier communiant; cet enfant, si irrégulier au catéchisme de communion, sera le plus fidèle à celui de persévérance; mais vous ne vous êtes pas laissé convaincre et voici la menace : si mon fils ne fait pas la communion cette année, il ne la fera jamais! Que cela est significatif! Ces braves gens nous prêtent leur propre mentalité, comme si notre ambition était de faire faire la communion et non de former des chrétiens, comme si le scandale était qu'un enfant ne fasse pas sa communion, et non qu'un premier communiant cesse de vivre en chrétien!

A ces deux observations j'ajoute un fait dont je vous garantis l'authenticité; cela se passe en 1945 dans un gros bourg de campagne : un jeune homme, pendant sa captivité, avait été porté à une vie chrétienne vraie par un groupe de militants; retour d'Allemagne, il commence à aller chaque dimanche à la messe : sa mère, dizainière de la ligue, fidèle à la communion mensuelle, s'alarme de voir son fils à l'église et lui en fait reproche : que moi, ta mère, j'aille à l'église, tout le monde trouve cela très bien, mais toi, tu n'y penses pas, tu es un homme, tu n'es plus un enfant.

La masse regarde la communion comme une chose qu'il faut faire, ou plus exactement qu'il faut avoir faite, mais qui ne représente absolument aucun engagement de vie : voilà ce que nous ne devons pas oublier pour juger s'il convient de faire renouveler les Promesses du baptême par les enfants du catéchisme.

Vous me direz : mais ces enfants, nous leur disons, nous leur répétons ce que signifient leurs promesses, nous leur faisons écrire leurs résolutions, ils savent bien ce qu'ils font.

Jamais nous ne nous défierons assez des mots récités et des attitudes prises par les gens devant nous et devant Dieu. Non pas qu'ils soient des menteurs, mais ils vivent en sur-

face (du moins religieusement, car ils ont dans leur amour paternel et maternel des sentiments profonds), ils vivent en surface et ne cherchent pas à exprimer ce qu'ils pensent vraiment, ils essayent de trouver ce qu'il faut dire à M. le Curé. Que de fois, visitant mes paroissiens, j'ai surpris le mari reprocher à sa femme (ou vice-versa) d'avoir parlé trop franchement : « On ne dit pas cela à M. le Curé! » Les gens ont un comportement particulier devant nous, qu'il est très difficile de briser pour atteindre leur vraie sincérité; méfions-nous des mots!

Un petit fait, mais caractéristique : il y a quelques mois, au catéchisme, je parlais du sermon de Jésus sur le Pain de Vie, et des murmures des Juifs... les enfants paraissaient détendus, en confiance, je leur demande alors : « Et vous? est-ce que vous croyez en Jésus-Christ? » J'ai été impressionné par l'hésitation : pas un cri de l'âme, seulement un enfant qui trouve la bonne réponse, celle qu'il faut dire pour avoir une bonne note : oui, oui nous croyons en Jésus-Christ. Tout de la leçon apprise, de l'attitude qu'il faut avoir.

Nous sommes là au fond du problème : les gens et les enfants ne réagissent pas par la foi, mais par comportement.

Encore un fait : notre communauté sacerdotale faisait signer aux parents, présentant leurs enfants au baptême, un papier les engageant à leur faire suivre le catéchisme; tous signaient sans aucune hésitation. Ne signe-t-on pas constamment pour les assurances, les allocations? Déformés par ces signatures innombrables, les gens ne signent plus parce que c'est vrai, mais pour obtenir ce qu'ils demandent : pension, retraite, indemnité. Maintenant, nous ne nous contentons plus de cette signature administrative pour le baptême, signature qui ne signifie rien, nous les visitons, et, malgré la difficulté de percer le mur d'attitude dont je parlais tout à l'heure, plusieurs fois nous avons constaté qu'il n'y avait absolument aucun fond religieux dans leur demande de baptême pour leur enfant : ici on voulait faire taire une belle-mère criarde, là une superstition : le baptême, ça porte bonheur!

Il est aussi très instructif de voir comment ces braves gens, pas du tout hostiles, regardent le petit groupe des

pratiquants : petit groupe surtout composé de femmes, mais où la proportion des hommes n'est cependant pas négligeable; ils regardent ce petit groupe nullement comme le noyau de ceux qui ont été fidèles aux engagements de leur communion (eux-mêmes n'ont pas conscience d'avoir été infidèles), mais comme des gens dont c'est l'idée : d'autres chassent ou pêchent, font de la peinture ou s'occupent de chants, eux ils sont de l'église, on ne le leur reproche pas, c'est leur idée.

Tel est le milieu de la plus grande partie de nos communiants, l'air qu'ils respirent; milieu dans lequel la religion est réduite à des rites qu'il faut avoir observés à telle ou telle époque de sa vie, sans même avoir conscience d'un engagement. Les enfants sont imprégnés de cette mentalité, mentalité plus forte que toutes les leçons apprises, que toutes les formules même intellectuellement comprises. Au fond, et c'est là le test essentiel, *ces enfants quand ils se représentent ce qu'ils seront plus tard, ne se voient pas vivant en chrétiens.*

Alors, si je puis faire renouveler l'engagement du baptême à tel enfant de famille chrétienne, à tel autre qui paraît avoir vraiment réalisé sa vision d'avenir comme chrétienne, est-ce que je peux automatiquement, parce que les années de catéchisme s'achèvent, clôturer cette période de formation par un engagement qui ne correspond pas à la conscience de ces enfants? Question d'autant plus troublante qu'il ne s'agit pas de tel ou tel enfant, mais de la grande majorité de nos petits communiants.

Alors, faut-il tout supprimer?

Peut-être qu'un jour, ce que nous appelons Communion solennelle sera supprimé. Cela n'a pas toujours existé. A plusieurs signes, nous le dirons dans un instant, on peut prévoir que cette institution est en train de disparaître. Il semble, cependant, qu'il serait grave de tout briser avant d'avoir reconstruit du solide, et qu'il vaut mieux favoriser une évolution. Dans quel sens? Certains parlent de remplacer la Communion solennelle par la confirmation; d'autres de compléter l'engagement de la fin du catéchisme par d'autres engagements progressifs; d'autres de donner à la

Communion solennelle un climat de vérité par l'active participation de la communauté chrétienne.

Remplacer la Communion solennelle par la confirmation à première vue paraît intéressant; pour les enfants du catéchisme dont les meilleurs communient fréquemment depuis longtemps, on ne voit pas bien ce qu'apporte de particulier la Communion dite solennelle, tandis que la confirmation, avec son caractère de grâce de plénitude, de témoin du Christ, conviendrait mieux, semble-t-il, à l'heure de l'engagement; au point de vue liturgique aussi, nous n'aurions plus à inventer et réinventer des paraliturgies de Communion solennelle, mais seulement à mettre en pleine valeur la liturgie de la confirmation.

Malgré ces arguments sérieux, la solution ne paraît cependant pas heureuse : liturgiquement la confirmation est ordonnée vers l'Eucharistie, et c'est en participant au sacrifice de la messe que nous renouvelons notre engagement du baptême, l'Eucharistie est l'achèvement de notre initiation chrétienne, et par l'*Amen* de la messe nous adhérons à la remontée vers le Père de toute la création, par le Christ en l'unité du Saint-Esprit. Le sacrement du renouvellement des promesses du baptême est donc l'Eucharistie, et les évêques de France l'ont souligné dans le *Directoire pour la Pastorale des Sacrements*. Par ailleurs, à nous mettre à la place des enfants, dont nous disions qu'ils ne sont pas en état de prendre un engagement, remplacer la Communion solennelle par la confirmation n'apporte aucune solution, et la confirmation restera sans lendemain, tout comme la Communion solennelle. Ajoutons que le *Directoire pour la Pastorale* affirme qu'il « serait contraire à l'esprit de l'Église de retarder la confirmation » qui « devrait être reçue avant l'Eucharistie »[1].

Le *Directoire* loue au contraire ceux qui se sont orientés vers des engagements successifs et progressifs : « On a pris çà et là, dit-il, d'excellentes initiatives pour décomposer la profession de foi chrétienne en divers engagements espacés et progressifs, de façon à ne faire prononcer aux enfants

1. Cf. *Directoire pour la pastorale des sacrements*, édit. Bonne Presse, p. 53, n^{os} 32 et 33.

et aux adolescents que des formules qui ne dépassent pas leurs convictions véritables et cependant à n'exclure aucun enfant de la première au moins de ces professions[2]. »

En fait, actuellement, nous ne voyons cette progression dans l'engagement, affirmé solennellement devant la communauté, que dans le sacrement de l'Ordre; cependant tous les chrétiens sont en marche, avec des responsabilités grandissantes, qui intéressent toute la communauté. Il y a donc des heures dans la vie de tout chrétien, heures beaucoup plus décisives que celle de la fin du catéchisme, fait remarquer le P. Rétif, où le baptisé, avec et devant la communauté, devrait renouveler son engagement. « Quand donc, écrit le P. Rétif, nous préoccuperons-nous de l'engagement chrétien à la vie de travail, du départ pour le service militaire, de l'orientation des fiançailles ? »

A Saint-Michel de Marseille, nous n'avons encore rien réalisé dans ce sens, je ne saurais donc en parler; il faudrait que les curés qui sont entrés dans cette voie nous fassent part de leur expérience.

Redonner à la Communion solennelle un climat de vérité par l'active participation de la communauté chrétienne, c'est la troisième solution, nullement opposée, mais complémentaire de la précédente. L'orientation à suivre pourrait être marquée par deux efforts complémentaires.

1) Se dégager de la pression sociale, qui rend dans beaucoup de milieux la Communion solennelle obligatoire pour des raisons qui n'ont rien de religieux. Cette pression sociale, surtout si elle est accentuée par le recrutement à coup de visites de dames zélées, encombre nos catéchismes d'enfants qui seront inaptes à renouveler sérieusement les promesses de leur baptême. Il est préférable que peu à peu il soit admis que l'inscription au catéchisme est déjà un acte religieux et non la soumission à la loi du milieu; ainsi nos catéchismes seront décongestionnés, et il nous sera plus facile de leur donner le climat d'initiation chrétienne qu'ils doivent avoir. Les enfants positivement incroyants, et ceux d'attitude conformiste, alourdissent nos réunions, nous

2. *Ibid.*, pp. 55 et 56, n° 40.

obligent à leur donner un caractère scolaire très opposé à l'esprit de l'Évangile; les enfants les mieux disposés sont par là privés de l'esprit de prière, de joie, d'entrée dans le Mystère, que devrait avoir le temps de leur formation chrétienne. Et même les autres, les éléments lourds, le catéchisme que nous leur imposons leur fait du mal, ils ne peuvent l'assimiler. N'aurait-il pas mieux valu les laisser à eux-mêmes en pleine vie naturelle? Plus tard, à l'heure de la grâce, la rencontre du Christ pourrait être pour eux une découverte lumineuse, mais le catéchisme qu'ils ont subi dans leur enfance a tout défloré.

Il faudrait donc que la pression sociale de l'obligation de la Communion solennelle se détende. Comment se recrutera alors le catéchisme? Par la volonté directe et religieuse des parents, par l'action des militants de quartier, action sur les parents en même temps que sur les enfants, par l'action des enfants sur leurs camarades, ce qui n'est pas rare; mais il faut sortir du catéchisme-institution imposée par les convenances sociales.

2) Ce premier effort étant tout négatif, le deuxième, positif, est beaucoup plus important. Il faut pendant le catéchisme mettre les enfants en contacts étroits et fréquents avec les adultes de leur milieu vraiment chrétiens de vie : pas du tout la dame catéchiste qui fait réciter la lettre, mais des chrétiens de leur milieu, des papas et des mamans de leur camarades, qui les reçoivent chez eux pour le catéchisme et qui vivent en chrétiens dans leur quartier. Il faut qu'on puisse dire aux enfants : voulez-vous vivre comme M. Martin, comme Mme Dubois? Est-ce à cela que vous êtes décidés avec la grâce de Dieu? Non plus un idéal livresque; mais des réalités concrètes. Pour l'enfant, la question n'est plus : renoncer à Satan, m'attacher à Jésus-Christ; elle est : vivre comme M. Martin, comme Mme Dubois. On augmentera cette prise de conscience en faisant participer les enfants de temps en temps (rarement) à des activités d'adultes dans le quartier : messe des malades, campagne de fraternité de Noël, fraternelle prise en charge des vieillards, etc. Les enfants seront aussi parfois (rarement) appelés à participer à des réunions d'adultes de leur quartier.

L'important est que l'enfant ne dise plus vouloir s'engager parce que c'est cela qu'on lui a appris à dire, mais

parce qu'il a vu des chrétiens vrais, et qu'il est décidé à faire comme eux.

Cela revient à dire que l'enfant doit être pris en charge par l'Église, entrer dans une communauté. Et voilà bien ce qui fait l'angoisse du curé à la veille de la Communion solennelle : où est l'Église concrète, vivante, chaudement unie dans la charité, pour accueillir ces enfants?

Prendre un engagement sans entrer dans une communauté, c'est un non-sens : le jeune scout qui fait sa promesse entre dans la communauté de la troupe et par elle dans la grande famille scoute. Est-ce que le communiant renouvelant sa promesse baptismale entre dans la communauté chrétienne locale et par elle dans l'Église universelle du Christ? Jadis le baptisé savait qu'il entrait et voulait entrer dans la communauté chrétienne présidée par l'évêque; aujourd'hui aucun enfant, sauf dans de très rares paroisses, ne se sent membre d'une famille fraternelle, il est seul pour vivre sa vie de baptisé, ce qui est contraire à la nature même de sa grâce baptismale.

Si on répond que l'Église concrète pour cet enfant, c'est sa troupe scoute ou son groupe Cœur vaillant, je répondrai : sans doute, c'est l'Église; mais il faut que ce groupe d'enfants soit intégré à une communauté d'adultes pour prendre sa vraie dimension d'Église et aussi pour donner aux enfants le sens concret d'un engagement qui dépasse le temps de la jeunesse et débouche sur toute la vie.

Ne serait-il pas normal, en conséquence, que les jeunes renouvellent leur engagement du baptême dans la nuit pascale en même temps que les adultes? Portés par le mouvement de la liturgie et de toute la communauté priante, les enfants ne verraient plus dans une cérémonie artificielle la fin du catéchisme, mais dans une grande liturgie, ils entreraient progressivement dans le mystère de Pâques. Cet engagement, renouvelé chaque année, serait précisé aux grandes heures de sa vie, avec la participation de la communauté, pour son entrée au travail, ses fiançailles, son mariage.

Concluons donc cette première partie : peut-on faire renouveler aux enfants leurs promesses du baptême? Nous répondons : dans l'état actuel de la chrétienté, cette rénovation ne se fait pas dans la vérité; il faut dépouiller cet

engagement de la pression sociale qui le fausse, l'attacher moins à la fin du catéchisme qu'au mystère pascal et aux engagements du jeune dans la vie réelle. Cet engagement ne peut être vrai qu'avec la participation active d'adultes authentiquement chrétiens unis entre eux dans des communautés fraternelles.

Le passage de notre état actuel à celui que nous espérons pose une multitude de problèmes de pastorale : animation de la paroisse en communautés de vie (et pas seulement en communauté liturgique); divisions des grandes paroisses en quartiers à taille d'amitié humaine; vie de charité des chrétiens rayonnante dans leurs rues et leurs milieux de travail; catéchistes hommes et femmes du milieu même des enfants; intérêt de toute la communauté adulte pour les jeunes...

Quittons maintenant les idées générales... et demandons-nous s'il convient de conserver le cérémonial traditionnel de la Communion solennelle.

Que penser du cérémonial traditionnel de la Communion solennelle ?

Si le renouvellement des promesses du baptême est une angoisse pour le curé, la cérémonie (rien que ce mot : cérémonie) qui l'orchestre en est aussi une pour lui. Et cette angoisse elle aussi n'est pas tout à fait la même que celle de son prédécesseur d'il y a trente ans. Jadis, le curé était soucieux de l'état dans lequel il verrait les enfants revenir pour la cérémonie du soir, il s'inquiétait aussi du ton des chants et des bonnes histoires qui animeraient le banquet... Mais, aujourd'hui, aussi peu rassuré sur ces points que son prédécesseur, le curé n'a même plus la conscience tranquille devant son église pleine : c'est peut-être très beau ces chants, ces lumières... avec ces mamans qui versent un pleur... mais que vaut cette sensiblerie religieuse ? Et puis il pense aux discussions à la maison entre le père qui crie contre la dépense, et la mère souvent orgueilleuse, pour laquelle aucun chapeau n'est assez voyant, aucune robe assez soyeuse. Pour payer tout cela, que d'heures supplémentaires de travail, que de dettes aussi! Maudite Église, mangeuse d'argent!... Et les enfants, quelle vanité dans les

comparaisons aigres : lui, il a une montre en or; lui, a un appareil de photo; lui, son costume a coûté treize mille francs!

Au fond, tout ce décor brillant de la Communion solennelle ne serait qu'un peu de poudre de faux or sur de vilaines choses, et nous, curés, nous nous laissons prendre à ce miroitement, et nous en tirons profit! Regardons tout cela d'un peu près!

Le cérémonial de la Communion solennelle.

Il est en pleine évolution; à peu près partout on abandonne la grandiloquence et la sensiblerie de jadis : « La première communion est précédée par une petite retraite de quatre ou cinq jours, pendant laquelle de pathétiques instructions amollissent et préparent le cœur des enfants... Le discours de la cérémonie, plein de feu et d'onction, doit imprimer à ces enfants une sainte terreur à la vue du Dieu de majesté qu'ils vont recevoir... Pendant que l'on communie les enfants, quelques voix nettes et sentimentales chantent un cantique touchant, analogue à l'auguste cérémonie... que ce soit un spectacle attendrissant même pour les gens du monde. » Nous sommes très loin de ce cérémonial ainsi recommandé par l'archevêque de Besançon en 1806. Il est rare de voir maintenant ces mains d'enfants se lever pour jurer sur l'évangile de renoncer à Satan et d'appartenir à Jésus-Christ pour toujours... Les chants : *Mon doux Jésus ne paraît pas encore... Troupe innocente d'enfants bénis des Cieux... O jour heureux, pour moi mon bonheur est extrême... Que mon bras desséché cesse de me servir si je cessais de te bénir..., etc.*, disparaissent du répertoire; les Actes enfin, les fameux Actes, laissent la place à la messe.

Tout cela est intéressant et les curés ici auront beaucoup à dire; la mise en commun des expériences peut être à tous très profitable.

La participation des fidèles.

Il serait cependant inutile d'améliorer le cérémonial si

nous n'avions la préoccupation de l'assistance. Or rien n'est plus lourd, rien n'est moins communautaire que le public d'une Communion solennelle, parents et invités. Il est très difficile de faire prier ensemble ces assistants, aussi est-il indispensable de les noyer dans la communauté paroissiale habituée à la prière fraternelle.

Il convient donc que la Communion solennelle ait lieu un dimanche, jour de l'Assemblée chrétienne, et que les meilleurs chrétiens assistent à la messe de Communion solennelle. Par leur ensemble dans la prière parlée et chantée, ils entraîneront les autres, et les enfants seront dans une assemblée priante. La communauté qui les a déjà soutenus pendant leurs années de catéchisme est encore active et priante à l'heure de leur engagement.

Il sera bon de confier un rôle actif aux militants et militantes de quartiers; leur présence autour du prêtre manifestera aux enfants qu'ils sont accueillis par une communauté qui les aime. Mais qu'il soit bien entendu que cet accueil par les militants ne peut pas être un truc pour corser le cérémonial, il faut que cet accueil soit vrai et pour cela que les enfants connaissent bien ces hommes et ces femmes de leur milieu et de leur rue, engagés dans l'action de charité.

Dans les grosses paroisses, il faudra célébrer la Communion solennelle en plusieurs fois; c'est une lourde surcharge, mais elle n'est pas inutile et nous l'accepterons volontiers pour assurer un cadre vrai et priant à notre cérémonie.

Que penser du costume?

Contre le costume de première communion, on peut accumuler les critiques, c'est un jeu facile.

Le costume des garçons n'a rien de religieux. Il déguise en petits bourgeois les fils d'ouvriers et de paysans, et il habille les fils de bourgeois en garçons de café; il fait sortir de la vie réelle, sans plonger dans la vie liturgique. Plusieurs paroisses habillent tous les premiers communiants en enfants de chœur, ou avec des aubes blanches : voilà évidemment une solution plus religieuse; on peut lui reprocher que l'aube n'est pas l'habit normal d'un garçon du XX^{e} siècle.

Que dire du costume des filles ? Acceptable peut-être sous Napoléon III, il n'est plus aujourd'hui qu'un attifement de poupée : rien de religieux, rien de vrai.

Le costume de première communion est, comme celui des dignitaires ecclésiastiques, du Saint-Sulpice de mauvais goût. Une purification s'impose au nom de la vérité et du bon sens. Nous commettons une grave erreur en restant attachés à des choses qui ne sont ni belles ni vraies, et qui nous lient non pas à la tradition, mais à un passé récent et de médiocre inspiration. Ajoutez que le costume joue beaucoup dans le sens de cette pression sociale, dont nous disions tout à l'heure qu'il importait de nous délivrer; que les familles qui ne voient dans la communion que le costume cessent de nous envoyer leurs enfants, ce sera un soulagement libérateur.

La fête de famille.

Que dire des fêtes familiales qui accompagnent la Communion solennelle ? Elles prennent chez certains une telle ampleur que la Communion solennelle de l'enfant coûte aussi cher que le mariage de la fille : de cent cinquante à deux cent mille francs en moyenne, estimait le curé d'un petit bourg du Midi. Plus grave : tandis que plusieurs n'envoient leurs enfants au catéchisme que dans la perspective de cette fête profane, d'autres ne les envoient pas, pour en éviter les frais. Tous, nous constatons que ces festivités exagérées et surtout mal centrées (c'est l'enfant qui est à l'honneur et non le Christ) ont un effet déplorable sur la psychologie de l'enfant; il est courant de dire que ce qui importe, c'est la retraite; le jour même de la Communion solennelle les enfants sont trop encombrés et fatigués pour pouvoir être à ce qu'ils font; dans les meilleurs catéchismes, on sent une nette baisse de régime à l'approche de la cérémonie; les enfants qui avaient une vraie générosité, un commencement d'attachement au Christ, retombent dans la médiocrité de la comparaison des costumes et des menus. Sans doute, il ne faut pas avoir la hantise d'une absolue pureté, mais enfin l'impureté de la Communion solennelle est vraiment trop criante : la solennité tue la communion.

Supprimer toute la solennité?

Pauvre curé! Je vais me mettre à dos les parents et aussi les enfants, le pâtissier, le photographe, le tailleur, le fleuriste, tout le monde. Et puis, même si je passe outre à l'universel mécontentement, puis-je casser ce mouvement, impur sans doute, mais qui existe, et qui oriente toutes les pensées d'un quartier vers l'Église? La Communion solennelle, c'est le grand événement religieux de l'année! Alors, si je la supprime, est-ce que je ne diminue pas le climat religieux, est-ce que l'Église ne devient pas encore plus absente de la cité?

Un curé se dira aussi : supprimer la solennité de la Communion solennelle, c'est tuer mon catéchisme : les enfants, qui ne seront plus fouettés par la perspective de la grande fête, ne viendront plus, et tout ce que l'on gagnera avec ces grands désirs de pureté, c'est que l'église déjà désertée par les neuf dixièmes des adultes, le sera aussi par les enfants. Cet argument est certainement le plus grave dans la pensée d'un curé. Si nous voulons être francs, vraiment sincères avec nous-mêmes, avouons que nous accepterions sans difficulté qu'on change beaucoup de choses, qu'on supprime l'engagement... mais que nous tenons à avoir une cérémonie solennelle pour donner un but au catéchisme et lui servir d'appât. La Communion solennelle est notre truc pour avoir des enfants au catéchisme, nous ne voulons pas nous en dessaisir.

Et l'angoisse du curé est d'autant plus grande qu'il ne se pose pas le problème dans l'abstrait, mais en face d'enfants réels bien connus et aimés. Le curé sait très bien que la Communion solennelle est loin d'être une fête chrétienne, mais il sait aussi que la supprimer, ou même la réformer trop brutalement, c'est perdre tout contact avec Pierre, Jean, Françoise... Que deviendront ces enfants?

Alors il ne faut ni aller trop vite ni s'endormir; il faut axer différemment le catéchisme et toute la paroisse, et, peu à peu, en même temps que la paroisse évolue, orienter la cérémonie actuelle vers une liturgie plus authentique et plus près de la vie.

Cette évolution s'impose parce que la Communion so-

lennelle est impure, elle s'impose aussi parce qu'elle est en passe de disparaître; si nous n'avons pas à temps remplacé la Communion solennelle par autre chose, nous n'aurons plus rien; je crois important de souligner cela, car plusieurs ne s'en aperçoivent pas.

La Communion solennelle en voie de disparition

Quelques signes : vous constaterez que parmi les non-chrétiens, les communistes militants, de plus en plus nombreux sont les parents qui n'envoient plus leurs enfants au catéchisme; l'exagération des frais de la Communion solennelle écarte aussi quelques familles; mais le plus caractéristique est la désaffection croissante des meilleures familles chrétiennes : elles tiennent à la communion fréquente et précoce de leurs enfants, elles se désintéressent entièrement de la Communion solennelle. Qui pourrait le leur reprocher ?

Dans les collèges d'enseignement libre, on prend l'habitude de reculer la rénovation des promesses du baptême aux classes de seconde, de première ou de philosophie; on fait précéder cette rénovation d'une préparation spirituelle sérieuse, mais aucune solennité extérieure; les jeunes élèves ont fait dès sept ou huit ans leur première communion, ils ont communié souvent; à seize ans, ils renouvellent l'engagement de leur baptême, tout le cérémonial est tombé. Très bien, mais cela se sait, les voisins non-pratiquants retiennent que les familles étiquetées comme chrétiennes ne font plus faire la Communion solennelle à leurs enfants; et c'est couramment que nous entendons les parents nous dire : la fille de Mme X va chez les Sœurs, le fils de M. Y va chez les Pères, ils ne font pas de Communion solennelle; je ferai faire la communion privée à mon enfant et cela suffira : plus de Communion solennelle, mais aussi plus de catéchisme.

J'ai noté cette année avec quel empressement certains enfants, parmi les meilleurs de la Communion solennelle, avaient quitté leur costume de communiant pour redevenir comme tout le monde : signe que l'esprit d'action catholique chez les enfants eux-mêmes contribue à dévaloriser

l'attrait tout extérieur du cérémonial traditionnel de la Communion solennelle. D'ici quelques années, le mouvement de désaffection pour la Communion solennelle peut s'accentuer, et si nous n'avons pas trouvé autre chose de plus sérieux et de plus vrai, nous serons du nombre des pleureurs qui regrettent le passé pour n'avoir pas su penser à l'avenir.

Vers une fête d'Église.

Peut-être faudrait-il chercher à créer une fête d'Église, de la communauté paroissiale, ou d'un secteur de la paroisse, et non de tel enfant et de sa seule famille.

Nous avons déjà dit comment s'orienter pour donner au catéchisme et à la cérémonie religieuse un caractère communautaire, il convient que la fête et, dans la fête, le repas, deviennent un repas, une fête d'Église et non une noce : un repas, soit paroissial, soit de tel quartier de la paroisse constitué en communauté.

Si vous faites la Communion solennelle dans la nuit de Pâques, un réveillon communautaire semble tout indiqué et assez facile à organiser; et dans la période actuelle de transition cela n'empêchera pas ceux qui le voudront de faire ensuite un repas familial le jour de Pâques à midi; si la Communion solennelle est un dimanche, ce serait, pour commencer, le petit déjeuner qui pourrait être pris en commun; il y aurait là le prêtre du quartier, les chrétiens militants, les familles et les enfants, on se séparera assez tôt pour que ceux qui le veulent puissent faire ensuite un repas de famille.

Sans réaliser encore cela, nous avons à Saint-Michel posé les premiers jalons de cette fête d'Église : les militants de quartier ont organisé, soit la veille, soit le lendemain de la Communion solennelle, une fête avec goûter et distribution de souvenirs, qui a vivement marqué les enfants et les parents : pour certaines familles cela a été la révélation de l'esprit de famille de la communauté paroissiale; c'est un commencement.

Le cérémonial traditionnel de la Communion solennelle est en pleine décadence, et la Communion solennelle semble

en voie de disparaître. Il importe, si nous voulons assurer la formation chrétienne des enfants, de replacer le renouvellement des promesses du baptême dans un climat de vérité et de communauté. En veillant à ne pas brûler les étapes, cette évolution doit être assez rapide et poursuivie avec persévérance.

GEORGES MOLLARD,
Curé de Saint-Michel de Marseille.

Lettre d'enfant

Suresnes le 19 septembre 1951.

Un jour j'ai dit à Maman tu sais quand je ferai ma communion solannélle dans deux ans au lieu d'invité, mon Parrain, ma Marraine, mes deux grand-mères et peut-être d'autres personnes encore, cela ferait trop de dépenses. Et dans tout ce monde il y en a qui ne sont pas chrétiens alors ils ne pourraient pas communier. Et même qu'ils soient tous chrétiens, je ne penserai pas au Bon Dieu, et je penserai trop à la fête et au diner que nous ferions. Alors avec tout l'argent qui servirai au diner, je payerai a mon papa, a ma maman a ma petite sœur et a moi un voyage à Lourdes. Je serai très content de voir la grotte, la source et de visiter la maison de Bernadette

JEAN-FRANÇOIS BRUN.

HISTOIRE DE L'INITIATION CHRÉTIENNE DES ENFANTS, DE L'ANTIQUITÉ A NOS JOURS

Telle qu'elle a été organisée jusqu'à ces derniers temps, et même depuis qu'on a essayé de la transformer, la cérémonie de la « Communion solennelle » pose un problème. Ce problème n'est pas simple. Il intéresse à la fois le pasteur, le canoniste, le liturgiste et le théologien. Un pasteur nous dit l'angoisse qu'il éprouve en constatant les résultats auxquels aboutissent les efforts pour assurer la persévérance chrétienne des enfants[1]. Ce qui colore d'une façon particulière cette angoisse, c'est qu'elle ne cherche pas seulement à expliquer ces échecs en les attribuant à la faiblesse humaine et à la difficulté qu'il y a d'être chrétien; elle met en cause l'opportunité et le sens même de la formation reçue et de la cérémonie qui la clôture. Elle aboutit à poser une question dont l'ampleur est apparue à tous pendant la session préparatoire de Vanves[2].

Pour répondre à cette question, le mouvement spontané et normal du catholique est de se retourner vers le passé de l'Église pour y chercher la lumière. Non pas, certes, qu'on veuille copier servilement ce qui s'est fait. La fidélité à la Tradition n'a rien de commun avec cet archéologisme-là. Et comment copier, quand l'histoire fait constater que rien n'a correspondu, dans le passé, à cette institution dont l'acte de naissance doit être placé au XVII[e] siècle?

1. Cf. p. 7.
2. L'ensemble des études faites à Vanves sur cette question paraît dans un volume de la collection « Lex Orandi » : *Communion solennelle et profession de foi.* (N.D.L.R.)

Si l'Église se retourne vers son passé, quelle que soit la question posée, c'est pour réfléchir sur ce qu'elle a fait, et prendre conscience, réflexivement, des principes immuables qui l'ont guidée et qui doivent encore la guider dans les réalisations d'aujourd'hui. Ces principes ne peuvent pas être saisis dans l'abstrait. Ils « existent » dans les structures (institutions, rites, etc.) dont ils ont provoqué l'existence en fonction des circonstances du passé, et, en réfléchissant sur ces réalisations passées, il est possible d'en dégager les principes mêmes qui doivent commander les réalisations nouvelles. En nous montrant la diversité des réalisations auxquelles les mêmes principes ont présidé, l'histoire nous aide aussi à acquérir le sens de la valeur analogique des principes, et elle nous redonne, par là, la possibilité de créer pour répondre aux besoins nouveaux. Sans cet appui constant sur le passé et sans ce dégagement continuel, il n'y a pas d'action authentique.

Voilà l'esprit dans lequel nous devons interroger le passé de l'Église pour répondre aux questions que soulève l'institution des catéchismes et de la Communion solennelle. Nous avons moins à refaire le travail des historiens qu'à réfléchir sur les résultats valables auxquels ils ont abouti. Cette recherche historique, nous la supposons faite, et ce n'est pas en historien, mais en théologien, que nous allons parcourir les différentes phases de l'histoire de l'initiation chrétienne, de l'antiquité à nos jours.

La diversité de ces phases a un sens, de même que leur succession. Si cette histoire n'est pas une simple répétition, c'est, d'une part, que des principes différents ont été à l'œuvre qui en ont modifié le cours, et c'est, d'autre part, que de grands changements sont survenus du côté des sujets humains qui furent soumis à cette initiation. Pour tirer profit de cette vue rétrospective, il nous faut donc dégager fermement ces deux facteurs majeurs des changements devant lesquels nous allons être placés.

L'histoire de l'initiation chrétienne se divise en deux grandes périodes. Ces deux périodes se distinguent parce que dans la première a prédominé la « préparation au baptême », ou initiation chrétienne proprement dite, tandis que dans la seconde prédomine la formation postbaptismale des petits chrétiens. Cette différence majeure s'ex-

plique, du côté des sujets humains, par le fait qu'après avoir eu affaire à des masses païennes, l'Église n'eut plus à christianiser que des enfants nés de parents chrétiens. Mais, par derrière cette raison immédiatement visible, et la dominant, des principes différents sont à l'œuvre que nous devrons dégager.

A l'intérieur de chacune de ces deux grandes périodes, des phases diverses se dessinent, que nous indiquerons le moment venu. Si, en effet, à l'intérieur de chacune de ces deux grandes périodes, la succession de ces différentes phases est placée sous l'égide de principes homogènes à eux-mêmes, les changements survenus du côté des sujets humains n'en ont pas moins provoqué une évolution dont l'étude est singulièrement instructive pour le but que nous poursuivons.

Dans l'antiquité et le haut moyen age : prédominance de la préparation au baptême

Nous sommes donc avant le baptême et les autres sacrements sur lesquels débouche aussitôt l'initiation : confirmation et eucharistie. Nous avons affaire à des hommes qui ne sont pas encore « nés » de la nouvelle naissance. C'est le temps de la conception et de la formation de celui qui deviendra fils de Dieu par son baptême. Comment va-t-on organiser cette formation ? L'Église, que guide l'Esprit-Saint, n'a pas élaboré une recette passe-partout. Elle s'est appuyée sur des principes fermes, mais elle a constamment tenu compte de l'évolution de la société humaine dans laquelle elle recrute ses enfants, et la rencontre de ces deux facteurs a engendré une véritable histoire de l'initiation chrétienne pendant l'antiquité et le haut moyen âge.

Les principes qui l'ont guidée, elle les a eus constamment sous les yeux, réalisés qu'ils étaient par les premières initiations chrétiennes qui ont été effectuées par les Apôtres et dont le livre des Actes lui conservait la description inspirée. La lecture des discours par lesquels saint Pierre préparait les futurs baptisés lui a montré que les orientations essentielles de la préparation étaient commandées par la nature même du baptême. Le baptême est un rite de repen-

tance qui remet les péchés à celui qui est plongé dans l'eau et qui, en même temps, professe sa foi en la personne du Christ Sauveur, Fils de Dieu. La préparation sera donc organisée, dans ses lignes majeures, en fonction des dispositions requises du baptisé, la foi et la pénitence, et elle revêtira nécessairement une forme *morale* et une forme *doctrinale*. Mais ce n'est pas l'homme qui se sauve lui-même : il est sauvé par Dieu, et pas plus qu'il ne peut se baptiser lui-même, il ne peut se préparer de lui-même au baptême. La préparation du futur baptisé sera donc organisée avant tout en fonction de la grâce prévenante de Dieu, à laquelle appartient l'initiative de cette préparation et la formation permanente des dispositions de foi et de pénitence du candidat; elle revêtira une forme *sacramentelle*, et les « scrutins », avec leurs exorcismes, porteront jusque dans « l'intérieur » du catéchumène (*scrutari* = pénétrer) l'action du Sauveur qui doit l'arracher au mal et au Prince du mal.

Ces formes nécessaires et permanentes de la préparation du futur baptisé vont se réaliser de façon différente selon qu'évoluera le milieu humain auquel l'Église va s'adresser. Deux grandes phases se distinguent dans cette réalisation des mêmes principes selon que l'Église doit baptiser surtout des adultes ou surtout de petits enfants. Voyons-le rapidement, en restreignant notre champ d'observation à l'Église de Rome.

*
* *

1. — Lorsque prédominent les baptêmes d'adultes, aucune discipline particulière n'est prévue pour les enfants. Mais pour les adultes eux-mêmes une variation surviendra quand le milieu humain, de « païen », sera devenu « chrétien ».

A) A l'époque où le milieu humain, dans lequel se recrutent les futurs chrétiens, est encore essentiellement « païen », c'est-à-dire quand les structures du monde profane, la mentalité et les mœurs des hommes qui y vivent sont encore pénétrées d'esprit païen, l'Église romaine distingue deux étapes dans la formation du futur baptisé. Une *préparation lointaine*, qu'elle appelle le simple catéchuménat et qui dure une moyenne de trois ans, et une *préparation prochaine*, à laquelle elle soumet ceux qu'elle a « élus » pour

être baptisés à la Pâque prochaine; cette préparation fut bientôt (fin du IV^e siècle) enfermée dans un espace de quarante jours.

Pendant sa préparation lointaine, le simple catéchumène qui a été « introduit dans l'Église » par l'exorcisme, l'imposition du signe de la croix et la tradition du sel, et à qui l'on a livré les *rudimenta fidei*, s'efforce d'acquérir des « mœurs chrétiennes » et une « mentalité » de chrétien.

Quand il est suffisamment prêt, il fait acte de candidature pour le prochain baptême et l'Église le « choisit » dans la cérémonie de l'inscription du nom. Il est dès lors soumis à une préparation intensive à laquelle toute la Communauté chrétienne participe. Le simple catéchumène était déjà formé au sein de la Communauté, laquelle, par l'intermédiaire de ses témoins (nos futurs parrains), a répondu de lui auprès de l'évêque, au moment de son élection; sa formation comportait aussi des moments privilégiés, ceux que constituaient sa participation aux synaxes aliturgiques (qui deviendront notre avant-messe). Mais on ne modifiait pas le cours normal des rites en fonction d'eux. Au moment où il faut, au contraire, intensifier la préparation du candidat, l'Église tout entière s'associe étroitement à son effort et elle spécialise sa vie cultuelle en fonction de lui.

L'élu doit intensifier sa préparation morale : l'Église tout entière se transforme en un « milieu pénitentiel » (Carême) dans lequel l'élu est porté et entraîné par la Communauté pénitente. — L'élu doit se former plus pleinement à la vie de foi : l'Assemblée chrétienne tout entière s'associe à lui et organise dans cette perspective l'ensemble des lectures de la synaxe (cycle propre des lectures du Carême), en même temps qu'on le soumet à un enseignement particulier (catéchèse évangélique) qui atteindra son point culminant avec la Tradition du Symbole. — L'élu doit être soumis à une action plus intense de la grâce divine : on le soumettra donc aux exorcismes des trois séances dominicales de scrutin, et ces jours-là les prières de la messe proprement dite demanderont à Dieu son intervention auprès de l'élu. — Quand, le matin du samedi saint, il aura été soumis à un ultime exorcisme, l'élu professera solennellement le *Credo* reçu (Reddition du Symbole qu'il faut soigneusement distinguer des *interrogationes fidei* intra-bap-

tismales) et il pourra être admis au baptême dans la nuit suivante.

B) Telles sont les deux étapes de la formation du futur baptisé quand le milieu ambiant est encore essentiellement païen. A l'époque où le milieu humain est devenu « chrétien », le simple catéchuménat disparaît. Les rites de l'admission au catéchuménat sont alors réunis à ceux de l'inscription du nom, au début du Carême. Puis, tout se déroule comme auparavant. Ce changement est accompli, à Rome, vers 500. Ainsi l'Église n'hésite-t-elle pas à modifier une partie de la discipline en vigueur, quand un changement majeur survient du côté des hommes; mais on notera soigneusement que ce changement n'est pas purement humain : l'Église tient compte des valeurs chrétiennes incorporées au milieu humain et n'éprouve plus le besoin de suppléer à leur carence par un temps de préparation lointaine.

C) Tant que prédominaient les baptêmes d'adultes, l'Église ne se préoccupait pas d'adapter sa discipline aux enfants. Ceux-ci étaient soumis, dans la mesure du possible, au même ensemble de dispositions que les adultes. L'Église s'en remettait aux parents pour préparer les enfants avant le baptême et pour parfaire leur formation après le baptême. C'est ce qu'indique le pape Gélase, en 492-496, dans son traité contre le Pélagianisme, lorsqu'il invoque cette double fonction du parent chrétien pour expliquer comment on peut dire, avec saint Paul, qu'un enfant né d'un parent chrétien est « saint » : il bénécie de cette double intervention salutaire.

*
* *

2. — Quand, au VI[e] siècle, à Rome, les baptêmes d'enfants devinrent prédominants, l'Église tint soigneusement compte de ce changement considérable, bien qu'elle l'ait fait graduellement.

On ne peut plus demander à des enfants en bas âge de professer eux-mêmes leur foi en répondant aux interrogations qui étaient incorporées à l'acte baptismal. Dans le

passé, les réponses étaient faites par personne interposée, et cela n'allait pas sans soulever des cas de conscience que saint Augustin, puis le diacre romain, Jean, doivent résoudre. Mais ce qui était alors un cas en somme « exceptionnel » ne peut plus devenir la règle quand on ne baptise plus que des enfants. L'Église déplaça donc les *interrogationes fidei* et leur substitua la formule baptismale que nous connaissons : la chose est acquise à Rome au VII[e] siècle.

Mais, bien avant ce changement capital, l'Église avait déjà modifié la structure de la formation du petit baptisé. Elle avait d'abord fait passer en semaine les trois séances de scrutin et déplacé les lectures correspondantes de la messe. Puis elle simplifia l'ensemble de la préparation. Plus question, évidemment, de préparation morale ou doctrinale. La catéchèse évangélique sera donc remplacée par la Tradition des Évangiles qui, avec la Tradition du *Pater*, s'ajoutera à celle du Symbole : on « livre », sans attendre de réponse immédiate, car la Reddition du Symbole, qu'on maintient au samedi saint, n'est pas une réponse proprement dite. Mais, par une sorte de mouvement de compensation, on accentue la part de Dieu en « multipliant » la préparation « sacramentelle ». On porte à sept le nombre des scrutins, et les six premiers sont accompagnés d'une messe spéciale « offerte » pour les petits candidats.

Si l'on avait continué dans cette ligne, comme il semble bien que l'Église locale de Rome l'ait fait, la préparation du futur petit baptisé se serait réduite finalement à peu de choses. Mais, avec la Renaissance carolingienne, l'ensemble de la discipline baptismale du VI[e] siècle fut restaurée, et c'est à cette restauration que se rattache directement, par l'intermédiaire du pontifical romano-germanique de 950, la discipline baptismale actuelle.

Depuis cette époque, hormis le cas dès lors exceptionnel (en nos contrées du moins) des baptêmes d'adultes, la question de la préparation au baptême ne se pose plus comme une question majeure. Une autre question va retenir de plus en plus l'attention, celle de la formation chrétienne des petits baptisés. Voyons comment on y a répondu.

Après le haut moyen age
La formation chrétienne des petits baptisés

Comme il y a eu une histoire de la préparation au baptême, il va y avoir, du moyen âge à nos jours, une histoire de la formation chrétienne du petit baptisé. Malgré des analogies, ces deux histoires ne se répètent pas l'une l'autre. *Elles ne peuvent pas se répéter*, car les principes qui sont à l'œuvre de part et d'autre sont différents, et c'est d'un point de vue nouveau que vont intervenir, du côté du sujet humain, les modifications qui occasionneront le développement de cette histoire.

*
* *

1. — Entre la préparation au baptême et la formation d'un petit baptisé, une différence capitale existe : le fait même du baptême, qui a modifié du tout au tout la situation de l'homme devant Dieu. Il l'a si bien modifiée que, dans le haut moyen âge, on n'hésitait pas à traiter le petit enfant comme un adulte et à lui ouvrir aussitôt l'accès aux sacrements de confirmation et d'eucharistie par lesquels s'achève le chrétien. L'Église d'Occident, cependant, malgré quelques exceptions, n'a pas continué de le faire. Elle a reculé l'administration de la confirmation et de l'eucharistie à un âge qui a varié d'une région à l'autre, et pour des motifs qui furent eux-mêmes assez divers.

L'unique principe clair et certain, le seul principe que l'Église ait sanctionné de son autorité suprême, celui par conséquent qui doit demeurer la règle à laquelle on doit toujours revenir, c'est que l'enfant est obligé de communier (et donc de se confesser, si besoin est) dès qu'il a l'âge de discrétion (Concile du Latran). Il doit le faire, parce que l'Église estime qu'il a atteint, sur le plan religieux, l'*âge adulte* requis pour recevoir des sacrements tels que l'eucharistie ou la confirmation. Cet âge adulte, qui a certes son « aspect humain », ne se définit pas cependant d'après des critères humains et il n'est pas laissé aux hommes d'en faire l'estimation. L'Église seule a le pouvoir de le fixer, et

elle le fait en appréciant ce qui est requis de la part du sujet qui doit recevoir ces sacrements : la même conscience n'est pas demandée à celui qui n'a qu'à recevoir et à répondre, et à celui qui doit demander et prendre l'initiative de son geste.

Du fait, donc, du décalage qui existe maintenant entre la réception du baptême et celle des sacrements de confirmation et d'eucharistie, par lesquels se parfait l'être chrétien, l'Église sanctionne la réalité d'une formation lente du sujet chrétien. Baptisé, il n'a en lui que le « principe » de la vie religieuse. Il est spirituellement un petit enfant (*infans*, selon le vocable « liturgique » traditionnel, appliqué autrefois même aux adultes baptisés). Avec la confirmation, les principes surnaturels de la maturité religieuse lui sont conférés, et l'eucharistie est seule capable de parfaire son être chrétien, elle qui lui apporte l'union plénière avec le Christ qu'il est possible d'obtenir ici-bas.

Mais la vie chrétienne n'est pas exclusivement action de Dieu sur l'homme; elle est aussi « vie de l'homme » devenu chrétien. La vie théologale de foi, d'espérance et de charité, est vraiment vécue par l'homme lui-même tout entier, et, sur ce plan-là, il est encore plus évident que le chrétien se forme lentement et n'arrive que peu à peu à la pleine maturité religieuse.

*
* *

2. — Cette formation lente du chrétien coïncide en partie avec la formation de l'homme comme tel. Celui-ci est, comme homme, un être progressif; psychologie et pédagogie modernes n'ont fait que nous rendre plus attentifs à une vérité vieille comme le monde, et peut-être un peu plus compétents pour suivre la marche réelle de cette lente formation de l'être humain. Mais ce serait du naturalisme de ramener le problème de la formation du petit chrétien aux dimensions de la formation de son être humain. Il faut, certes, ne pas être aveugle à cet aspect humain de la question, mais il faut constamment le subordonner à son aspect surnaturel, et faire prévaloir toujours sur ce que dit l'homme les lumières que l'Église peut seule dispenser en dernier ressort quand il s'agit de la formation d'un fils de

Dieu. L'équilibre difficile entre ces deux aspects, qu'il faut trouver et qu'il faut garder ensuite, explique pour une part les difficultés auxquelles on s'est heurté et les variations auxquelles nous fait assister l'histoire occidentale de la formation chrétienne du petit baptisé.

Cette histoire se complique du fait que l'on n'eut pas seulement à tenir compte de la formation de l'enfant, mais qu'il fallut, en outre, tenir compte plus ou moins consciemment de l'évolution de l'homme occidental lui-même. Celui-ci n'est pas demeuré en tout identique à lui-même du moyen âge à nos jours, et la formation chrétienne du petit baptisé ne se présente plus tout à fait de la même façon quand on passe du moyen âge au XX^{e} siècle. On n'en a pas toujours conscience, et c'est pourquoi l'on n'arrive pas à saisir les problèmes *spécifiques* que nous avons à résoudre quand nous discutons de communion solennelle, de profession de foi, etc. On n'arrive pas à comprendre pourquoi l'on ne doit pas répéter purement et simplement les solutions passées, et comment on doit faire jouer de façon nouvelle les mêmes principes qui avaient engendré des solutions que tout le monde juge actuellement mal venues.

A. — *La formation chrétienne des enfants au moyen âge*

Formation lente du petit chrétien par la réception successive des sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie; formation lente de sa vie de foi, d'espérance et de charité, cette formation est « conditionnée » par l'état dans lequel l'homme se trouve. Mais l'homme n'est pas un être purement en devenir. Sous les états humains les plus conditionnés par les accidents de l'histoire, des constantes sont à l'œuvre, qui stabilisent la marche de l'homme, et qui, jointes aux constantes chrétiennes, empêchent, par exemple, l'histoire occidentale de la formation chrétienne du petit baptisé d'être la succession incessante et désordonnée de faits dépourvus de sens. Il faut donc être attentif à repérer chaque fois ce qui est vérité éternelle et ce qui est accident passager, et cette distinction doit nous aider à juger sainement des modalités que la formation chrétienne des enfants a revêtues au moyen âge, et des modalités qu'elle

a revêtues à l'époque moderne ou qu'elle est en train de prendre sous nos yeux.

Au moyen âge, l'Église officielle ne s'occupe pas spécialement de la formation chrétienne des enfants. Pas de catéchismes, ni rien de semblable; c'est un fait patent. Elle ne propose aux enfants rien d'autre que ce qu'elle propose aux adultes. Pour les former chrétiennement, elle s'en remet purement et simplement au milieu chrétien, familial et social, et à l'assemblée cultuelle à laquelle ils participent avec les adultes.

Cet état de fait relève de deux ordres de causes, les unes permanentes, les autres accidentelles et susceptibles de changer. Cette confiance que l'Église fait au « milieu chrétien » est la reconnaissance d'une grande vérité, même si, comme nous le verrons dans un instant, ce n'est qu'une vérité partielle dont tous les sociologismes ont abusé et abusent. Non seulement l'homme dépend de son milieu au sens où, individualité indépendante, il subirait de l'extérieur l'influence de ce milieu, mais il ne peut pas exister sans un milieu humain qui est une dimension essentielle de son être personnel lui-même. L'individualisme nous a trop habitués à dissocier l'homme et son milieu. Il n'y a pas d'homme *à part*, mais une Humanité, aux zones complexes, composée de centres personnels en interrelations les uns avec les autres. C'est dans et par sa relation aux autres que chacun se distingue et se définit. Le petit enfant s'éveille à la vie consciente et il se formera continuellement en se liant aux autres et en s'en distinguant, dans un mouvement unique au sein duquel la liaison et la distinction ne se précèdent pas l'une l'autre. Le petit enfant ne subit pas l'action de ses parents comme une action qui le modèlerait de l'extérieur à la façon dont un menuisier fait une table. Sans nier qu'il existe une part d'action analogue dans les rapports humains, il faut avant tout reconnaître que le petit enfant est formé en entrant avec ses parents dans les rapports personnels familiaux de communication, d'appui et d'amour. Existant au sein de la communauté familiale en étant ainsi lié à ses parents, il est élevé au niveau d'être que les parents sont arrivés à donner à cette communauté, et quand ce milieu, qui porte l'enfant et le fait exister comme homme, est un milieu chrétien, l'enfant, qui reçoit de Dieu dans les

sacrements les principes de sa vie religieuse, est «élevé » en fait à la vie religieuse (au sens littéral du mot) par la communauté humano-chrétienne qui lui donne ses dimensions d'homme.

C'est la conscience claire, ou plus ou moins obscure, de cet état véritable de l'homme et de l'enfant qui, au moyen âge, poussait l'Église à accorder au milieu chrétien une telle confiance. Parce qu'alors tous les milieux humains étaient sciemment et volontairement référés aux exigences chrétiennes, la confiance que l'Église leur faisait ne pouvait pas être systématiquement déçue. En leur laissant le soin de former le petit enfant, aussi bien que de porter l'homme tout au long de sa vie, l'Église s'en remettait à cette part d'elle-même qui vivait dans ces différents milieux, et l'on peut dire en toute vérité que, par ce biais, l'Église assurait elle-même la formation chrétienne des enfants.

Mais, dans cet état de fait, tout ne s'explique pas par la vérité capitale et immuable que nous venons de rappeler. Il se pourrait même qu'alors on n'eût pas bien compris le langage dans lequel nous venons de la rappeler. Nous l'avons formulée, en effet, comme nous pouvons et devons le faire, maintenant que nous avons la perception claire de la vérité compensatrice. Au moyen âge, et pour beaucoup trop de nos contemporains encore, l'homme est pensé dans la ligne même où l'on pense les choses. Il est un objet parmi d'autres objets, et si cet objet original qu'est l'animal raisonnable n'est pas confondu avec les choses et les animaux, il demeure cependant un individu parmi d'autres individus à la façon dont une pierre existe parmi d'autres pierres, ou un animal parmi les autres représentants de l'espèce; et, comme les choses et les animaux subissent l'influence de leur milieu, l'homme subit l'influence du sien. Individu au sein de son groupe, il doit réaliser les lois du groupe comme l'animal réalise les lois de son espèce. S'il s'écarte de la ligne, on l'y ramènera de force, par une action qui, pour emprunter des moyens de l'ordre humain, n'en demeure pas moins une action « extérieure », analogue à celle qu'on exerce sur un animal ou une chose.

Cette façon de regarder l'homme de l'extérieur et de le noyer dans son groupe se conjugue avec la vérité éternelle que nous rappelions tout à l'heure, et elle lui confère la

coloration originale qu'elle revêtait au moyen âge (comme dans l'antiquité, d'ailleurs). Elle explique que le milieu social ne soit pas seulement conçu comme le milieu dans lequel les consciences se font exister mutuellement et qu'il apparaisse avant tout comme un milieu qui existe en soi et fait pression sur ses membres pour les faire rentrer dans le rang. Les serments qu'alors on multiplie n'ont pas pour but d'obtenir l'adhésion personnelle de celui qui se lie, comme si cette adhésion avait une valeur en soi; ils ont pour but de lier plus fortement l'individu au groupe et de souder étroitement les différentes composantes individuelles du corps social : c'est pourquoi toute société qui rétrograde vers un statut objectiviste de l'homme a aussitôt recours au serment d'allégeance.

L'Église, qui sait très bien qu'il ne nous appartient pas de nous lier à Dieu par un tel serment, lequel, pris au pied de la lettre, serait un mépris de la souveraine initiative de Dieu, l'Église n'a jamais eu recours à ce mode d'engagement, pas plus au moyen âge que dans l'antiquité. Ce n'est pas en ce sens que l'état de fait du moyen âge a influé sur la formation chrétienne des enfants. C'est simplement en ce sens qu'on laissait au groupe humano-chrétien le soin de « contraindre » l'enfant à se « conformer » aux lois religieuses du groupe, comme il « contraignait » de le faire chacun de ses membres adultes [3].

B. — *La formation chrétienne des enfants après le XVI^e siècle*

Cet état de fait de la société humaine au moyen âge, par la contrainte même qu'il exerçait sur les esprits, devait engendrer une réaction individualiste; celle-ci, après avoir pris différentes formes sur le plan philosophique, s'épanouit sur le plan de la civilisation à partir du XVI^e siècle. Mais, sous cet individualisme qui lui servait de fourrier, une vérité se faisait jour peu à peu, vérité complémentaire

3. Par ce mot de contrainte, je ne désigne ni les actes de coercition matérielle qui ont pu être exercés, ni même la pure pression sociale. Je veux dire simplement qu'à cette époque l'individu se borne à réagir selon les motivations que lui apporte le milieu social; ce qui suffit amplement à assurer la valeur spirituelle de son insertion dans le groupe.

de la vérité à laquelle le moyen âge donna l'habit que nous avons dit. Cette vérité fut dégagée pour elle-même grâce au christianisme qui éduquait les hommes par l'ensemble du comportement qu'il leur demandait et qui, en leur apprenant l'importance de la conscience, les conduisit à renouveler dans ce sens la face même de la civilisation.

Malheureusement, les changements de civilisation, quels qu'ils soient, ne se font jamais dans la paix, la clarté et la pleine vérité. Les uns s'attachent trop à l'acquis, les autres, trop aux valeurs nouvelles qu'il faut intégrer, et les positions unilatérales du passé engendrent, par réaction, des positions nouvelles également unilatérales. Nous avons signalé, il y a un instant, la forme individualiste sous laquelle s'affirma, dans le plan de la civilisation, la perception de cette vérité nouvelle. Dans le plan religieux, ce fut la déviation protestante qui servit de fourrier principal à la mise en relief du « point de vue de la conscience ». Et, soit sur le plan de la civilisation, soit sur le plan religieux, on mit totalement en question l'ancien point de vue objectif et toutes les structures dans lesquelles l'homme s'enracinait. Auparavant on croyait trop que l'homme reçoit sa valeur du milieu qui le façonne. Maintenant l'on croit trop qu'il tient toute sa valeur de l'engagement de sa conscience, et cette dévaluation outrée des structures confère à l'homme un instinct d'iconoclaste, lequel a exercé ses ravages, dans le plan de la civilisation, avec la réforme rousseauiste de la société opérée par les révolutions du XVIII[e]-XIX[e] siècle, et, dans le plan religieux, avec les différents protestantismes. Le tri entre la vérité et l'erreur commence à peine de se faire, et l'équilibre est bien loin d'être retrouvé entre structures et engagement de la conscience.

L'Église ne demeure pas à l'abri des remous qui se produisent au plan des civilisations; elle n'est pas demeurée étrangère à la nouvelle question posée par l'homme. Et comment aurait-elle pu l'ignorer, elle qui doit adresser son message aux hommes qu'elle a devant elle, et non pas à un homme abstrait qui n'habiterait plus cette terre. Mais il ne lui est pas promis de devancer le mouvement des civilisations et de lever aussitôt l'ambiguïté dans laquelle les hommes se débattent. De là, tous les tâtonnements des hommes d'Église, en tout domaine, depuis bientôt quatre siè-

cles, et en particulier au niveau du problème même qui nous occupe, celui de la formation chrétienne des enfants; de là, les embarras dans lesquels nous sommes encore quand nous abordons ce problème. En tout cas, si l'on veut voir clair dans l'histoire moderne et contemporaine de la formation chrétienne des enfants, il faut prendre en considération le changement de civilisation que nous venons d'évoquer bien succinctement.

Tous les efforts de l'apostolat, depuis le XVII[e] siècle, visent à obtenir l'*adhésion personnelle* de l'homme à sa religion. Pour ne prendre qu'un exemple, ce n'est pas tant parce que les hommes avaient cessé d'être chrétiens ou bien parce qu'ils étaient infiniment moins chrétiens qu'autrefois, qu'à partir du XVII[e] siècle on voit se multiplier les « missions » à l'intérieur des pays chrétiens; c'est surtout parce que l'idée même qu'on se fait de la religion s'est teintée d'une façon nouvelle. On n'admet plus aussi facilement qu'il suffise d'être dans un cadre chrétien et de se conformer aux lois du groupe chrétien pour mériter pleinement le nom de chrétien, car, lorsqu'on répète avec les Anciens que le christianisme est une religion qui exige une adhésion personnelle, on met sous cette expression un sens assez nouveau. Il ne s'agit plus seulement de l'adhésion que l'homme donne à son groupe en s'y insérant, et que le groupe provoque de l'extérieur; on aurait même tendance à sous-estimer la valeur spirituelle de cette adhésion et à parler trop vite de « routine religieuse ». Il s'agit d'obtenir, en outre, que l'individu se justifie réflexivement la conduite que les lois du groupe lui proposent de l'extérieur, et qu'il « opte » personnellement, en quelque sorte, pour cette manière d'agir. Guidé plus ou moins consciemment par cette nouvelle façon de considérer l'adhésion de l'homme religieux, c'est en ce sens qu'on demande désormais au chrétien de participer personnellement à la messe, par exemple, et c'est le présupposé secret qui oriente l'effort extraordinaire développé pendant la première moitié du XVII[e] siècle pour mettre les rites et les prières de la messe à la portée de tous les fidèles : traduction du missel, explication des rites, etc..., le tout doublé par un sérieux effort théologique destiné à ranimer dans le chrétien le souvenir de sa dignité royale et sacerdotale et à lui faire

prendre conscience de sa participation active d'offrant...

Coïncidant, par le malheur des temps, nous l'avons vu, avec une dévaluation et souvent une destruction des structures religieuses, cette intériorisation de la religion apparaît en même temps comme l'unique garant de la pratique religieuse. Sauf exceptions temporaires (par exemple, après la révocation de l'édit de Nantes), la pratique religieuse n'est plus obtenue quasi automatiquement par la pression sociale. Elle s'effrite donc assez rapidement, et elle ne survit que chez le chrétien qui adhère personnellement. C'est ce qui donne à la mission dont nous parlions son autre visage de mouvement de rechristianisation.

C'est alors également que naissent ici ou là des catéchismes pour enfants, qui vont se généraliser assez rapidement et pour la clôture desquels on organisera une cérémonie spéciale : renouvellement des promesses du baptême, communion, etc., jusqu'à ce qu'une sorte d'unanimité se réalise autour de ce qui devint la première communion...

Lorsqu'on entreprend de juger cette institution nouvelle dont j'ai à peine évoqué la complexité, il convient d'en saisir le sens profond. Alors seulement le jugement porté aura chance, non seulement d'être juste, mais de produire des fruits.

Le sens de cette institution, nous l'avons défini il y a un instant en partant du sens général de l'apostolat depuis le XVII[e] siècle. La formation chrétienne des enfants et la cérémonie de clôture étant un cas particulier de ce mouvement général, l'inférence ne doit pas être fausse : cette formation vise avant tout à obtenir du petit chrétien une adhésion personnelle, et la cérémonie de clôture est comme une consécration publique de cette adhésion et un terme à partir duquel cette adhésion est censée durer et porter des fruits jusqu'au bout. Qu'on en attende bien cela, la preuve en est la déception des pasteurs lorsqu'ils constatent qu'au terme de cet effort pour assurer la pratique religieuse de l'enfant, celui-ci cesse de fréquenter l'église. On ne se plaint pas de ne pas avoir ce qu'on ne recherchait pas. C'est donc que tout l'effort visait à obtenir cette adhésion personnelle sur laquelle reposent tous les espoirs pour les deux raisons conjuguées que nous avons évoquées.

Si tel est le sens profond du mouvement des catéchismes

et de la Première communion ou de la Communion solennelle, comment le juger ? Nous ne devons pas le faire au nom des seuls critères humains, ni non plus en plaçant au premier plan les idées que nous pouvons avoir sur la formation de l'homme. Ici encore, ici toujours, c'est l'Église qui doit parler, et elle l'a fait. Écoutons-la donc et voyons comment sous sa direction le cours de l'histoire s'est orienté de nos jours.

Quand on réduit au même dénominateur tous les éléments qui entrent dans l'institution des catéchismes et de la Communion solennelle, quand on les regarde tous comme des facteurs de l'adhésion personnelle du petit baptisé à sa religion, on commet un certain nombre de confusions, et l'on peut se demander si une part des échecs n'ont pas leur source dans ces confusions.

Dans ce tout complexe entrent des sacrements : souvent la confirmation, à tout le moins la communion. Or, un sacrement serait-il fait simplement pour provoquer l'adhésion personnelle de l'homme à sa religion et pour la sanctionner ? Exercerait-il seulement un rôle de motivation extérieure qui réduirait l'intervention divine à l'attitude d'un quémandeur impuissant et qui laisserait à la puissance de l'homme le soin de nouer son rapport avec Dieu ? Un sacrement serait-il donc fondamentalement un acte de l'homme qui s'engage à l'égard de Dieu, et ne serait-il pas avant tout un acte de Dieu par lequel, au moment voulu par lui et indiqué par l'Église, il intervient pour s'unir l'homme à un titre spécial et lui procurer les biens auxquels il a lui-même destiné ce sacrement ? Poser la question, c'est la résoudre, si l'on a un sens exact de ce qu'est un sacrement. Dans la bagarre apostolique on risque cependant d'oublier les évidences les plus aveuglantes, et il faut bien croire qu'on les avait oubliées puisqu'il a fallu l'intervention retentissante du décret *Quam singulari* de Pie X, et il faut bien croire qu'il n'est pas si facile que cela d'apercevoir à nouveau où est la vérité, puisqu'il est trop évident qu'on n'a pas encore totalement fait passer dans la réalité les exigences impérieuses de ce décret. En dissociant confirmation et première communion de la clôture même de la formation chrétienne de l'enfant, pour ramener l'administration de ces deux sacrements à l'âge de discrétion, l'Église nous

invite à restituer au sacrement son véritable rôle, et elle nous invite à mieux comprendre le caractère de la catéchèse des enfants et de la cérémonie qui la clôture. En dissociant ces éléments qui avaient été indûment mêlés, elle écarte donc deux risques de déformations graves.

Puisque le mouvement même des catéchismes et de la cérémonie de clôture font partie du grand mouvement suscité dans le plan religieux par une perception plus franche du point de vue de la conscience personnelle, il y aurait grand risque à croire ou laisser croire que les structures ecclésiales et les sacrements en particulier ne tirent leur valeur que de la conscience qui leur apporte son adhésion. Ce serait du protestantisme poussé à son extrême virulence. Ce risque est fermement écarté quand la discipline ecclésiastique elle-même impose de conférer la confirmation et la communion dès l'âge de discrétion, c'est-à-dire aux conditions de conscience religieuse que l'Église estime requises pour la « réception » de ces sacrements.

De même coup, le pasteur est invité à se pencher avec une conscience plus avertie sur le problème spécifique de l'adhésion personnelle du petit chrétien à la religion dans laquelle l'ont placé les trois sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie. Dès lors, ce n'est pas du côté des dispositions requises pour recevoir tel de ces sacrements qu'il faut regarder; c'est du côté de la vie théologale de foi, d'espérance et de charité, qu'il faut tourner ses regards. Il faut alors se demander en quel sens on peut et doit parler d'un approfondissement « personnel » de la vie théologale, et comment on doit coordonner cette adhésion personnelle avec l'ensemble des structures de la vie ecclésiale et plus spécialement avec une institution spécifiquement destinée à « supporter » la formation de cette adhésion et à sanctionner publiquement la déclaration qu'on en doit faire.

*
* *

En quel sens parler d'un approfondissement personnel de la vie théologale et d'une adhésion personnelle de l'homme au christianisme : telle est la première question à résoudre, car, de cette vie, Dieu demeure l'Objet et le Mo-

teur principal, et l'on ne doit jamais oublier que le plus haut exercice de la liberté de l'homme en face de Dieu est précisément de se démettre activement entre les mains de Dieu et de se renoncer pour se laisser entraîner par la grâce et pouvoir coopérer avec elle; il faut perdre son âme pour la trouver.

Comment concevoir l'institution catéchétique et la cérémonie de clôture pour que ces dimensions spirituelles de la vie théologale authentique soient respectées : telle est la seconde question à résoudre, car il n'y a pas de vie personnelle sans structures et il n'y a pas de vie personnelle sans enracinement dans la vie interpersonnelle d'une société organisée.

Je termine en posant ces deux questions, parce que ce n'est plus à l'historien de les résoudre, mais au théologien qui veut éclairer l'homme d'action. Mais je pose tout de même ces deux questions, et celles-là seulement, parce que l'histoire de la préparation au baptême et de la formation chrétienne du petit baptisé nous montre que ces deux questions doivent être posées, et qu'on n'en peut pas poser d'autres.

ANTOINE CHAVASSE.

La prochaine session du C.P.L. à Versailles (école Sainte-Geneviève) se tiendra les 10, 11, 12 septembre 1952 et aura pour thème :

Le Baptême, entrée dans le peuple de Dieu

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX DES ENFANTS DANS UNE PERSPECTIVE D'INITIATION CHRÉTIENNE

Par rapport à l'objet précis des études consacrées à la Communion solennelle, l'objet du présent article pourra sembler à la fois plus étroit — puisqu'il concerne le seul enseignement — et plus large, puisqu'il ne se limite pas à la Communion solennelle.

Cependant nous y retrouverons toute la largeur de notre perspective, puisque nous nous proposons de montrer que l'enseignement fait corps inséparablement avec tout le contexte de l'initiation, et, en même temps, toute la précision de nos préoccupations dans ces études, car la Communion solennelle porte en elle, d'une certaine façon, toute la suite de l'initiation dont elle est un sommet et un centre.

Voici quel sera le cheminement de nos réflexions.

D'abord et brièvement nous soulignerons deux traits du milieu dans lequel nous sommes appelés à travailler aujourd'hui, traits dont la constatation doit donner à nos remarques toute leur opportunité.

Nous essaierons ensuite, plus au long, de montrer ce que devient l'enseignement religieux quand on le réintègre, comme il se doit, dans une « initiation » chrétienne; en le soumettant aux lois de cette initiation, il reçoit en effet des orientations, des inflexions très précises et très importantes.

Enfin, nous dégagerons de tout cela quelques conclusions touchant soit l'éducation de l'enfant, soit aussi et surtout celle du maître.

*
* *

L'ambiance dans laquelle se donne l'enseignement religieux est fort complexe. Nous ne prétendons pas ici la définir : il en sera d'ailleurs question sous de multiples formes et il en a déjà été question ici.

Retenons-en simplement deux traits, moins soulignés peut-être, et dont la présence peut « fausser » radicalement la vérité divine que nous essayons de communiquer.

Il faut, en premier lieu, bien nous persuader que, dans les esprits, rien n'est prêt naturellement pour faire accueil au « Mystère » chrétien. Notre parole n'a pas plutôt abordé une intelligence qu'elle a toutes chances d'y être « dénaturée », la parole de Dieu ayant été, dès l'abord, comme nivelée, réduite au « droit commun ». Elle est reçue comme une idée, comme une doctrine, qui prend place à côté des autres, peut-être au-dessus, mais dans le même ordre. Elle est un système, une opinion, privilégiée peut-être, préférée, adoptée, mais relevant des mêmes instruments de critique et de jugement que n'importe quelle doctrine humaine. Elle n'est plus « Mystère de foi » : l'un est chrétien comme l'autre marxiste : « Chacun son idée!... »

A côté de cette « réduction » du « Mystère », nous assistons à une dénaturation de « l'Église ». L'être de l'Église se trouve comme dissous, décomposé dans les esprits. Ici, l'Église n'est plus guère qu'une « structure hiérarchique »; le langage en fait foi, et la façon dont on parle couramment de « l'Église qui fait ceci, ne fait pas cela, etc. », ou de la « Hiérarchie »! Ailleurs, quelquefois dans les mêmes esprits, on rencontre, à l'état détaché, comme une autre pièce de l'Église : une étrange notion du « Corps mystique », où, selon le mot si juste du P. Bouyer, « l'adjectif a dévoré le substantif ». Or, l'Église n'est ni un corps mort, ni une âme sans corps : elle est inséparablement l'un *et* l'autre, elle existe.

Tout cela mérite qu'on y prenne bien garde, qu'on se défie.

Et tout cela accentue l'opportunité du rappel qui va suivre.

*
* *

Le Mystère chrétien dont nous avons mission de transmettre la révélation a, nous le savons, dans le Mystère pascal son vrai centre.

Devenir chrétien, c'est être introduit dans le Mystère de Jésus-Christ mort et ressuscité. Un mot aussi court et aussi facilement rétréci que celui d' « enseignement » ne peut exprimer à lui seul l'opération complexe que représente une telle « entrée », une telle « introduction ». Considérée en son tout, elle est une « initiation » : le mot est bien traditionnel, ce sont nos livres saints eux-mêmes qui lui ont donné cours.

Ce qui saute aux yeux dès qu'on adopte une telle expression, c'est qu'elle est très différente, qu'elle paraît même s'opposer à une autre expression très voisine : celle « d'initiative ». Ici, l'initiative est à Dieu : la décision humaine suit, elle a caractère de consentement et d'accueil plus que d'apport. Et, de plus, ce n'est pas seulement d'une « information » — au sens banal et courant de ce mot — qu'il s'agit, mais d'un « renouvellement » profond, ou, si l'on veut, d'une « information » au grand sens profond et ontologique d'un tel mot...

Mais venons à des indications précises et pratiques.

Quels caractères va revêtir notre enseignement lui-même pour respecter le climat de l'initiation, et s'inscrire harmonieusement au sein d'une telle réalité ? Il semble que nous devions rester attentifs plus particulièrement sur trois points : pour être fidèle et servir comme il le doit l'initiation chrétienne, notre enseignement doit soigneusement conserver un triple caractère : d'unité, d'intégralité, de gratuité.

Et, d'abord, le donné révélé que nous avons à transmettre est simple, il est un tout dont il faut, coûte que coûte, *respecter l'unité*.

Le contraste est singulier — et il est grave — entre la simplicité, l'unité de notre *Credo*, d'une part, et la déconcertante dispersion des éléments de foi dans l'esprit de nos fidèles et de nos enfants. Il est à peine téméraire de penser

qu'une assemblée de chrétiens interrogés sur ce qu'ils croient, ne nous donnerait peut-être pas deux réponses strictement identiques. Qu'avons-nous fait si nous avons laissé ainsi se briser la parfaite unité de ce *Credo* sur lequel l'Église rassemble nos regards de croyants ? Il suffit de le considérer un moment pour se rendre compte qu'on n'y ajoutera rien, car il est « fermé » comme un cercle dont le dernier élément — la vie éternelle — rejoint évidemment le premier : le Père qui est dans les cieux. Tout le reste n'est autre chose que le tracé continu d'un circuit qui ramène à l'intérieur de Dieu, par le Christ-Jésus et par l'Église, l'univers créé, pécheur et racheté.

Il semble que, présentement, ce soit un urgent devoir que de retrouver cette unité de notre foi et de conjurer une dispersion fatale, où le détail finit par peser, car il ne contribue plus à faire pénétrer et vivre l'ensemble. Ce serait un signe certain d'un enseignement réussi que le goût et le sens acquis du *Credo*, l'instinct de ramener toute vérité partielle à ce centre : l'Assomption, devenant à l'évidence une façon de mieux croire à Jésus « né de la Vierge Marie », l'Eucharistie une merveilleuse et transparente et efficace traduction du *Credo*, etc.

Une foi ainsi serrée sur son unité simple et juste serait quasi invulnérable et combien savoureuse!

En second lieu, c'est l'*intégralité de l'objet de notre enseignement* qu'il faut retrouver. Dans ce domaine, en effet, tous les aspects sont solidaires et inséparables. Les parties de notre catéchisme, ne cessons pas de le redire, ne sont pas des corps de vérités, mis bout à bout ; ce sont des aspects différents d'une seule et même vérité. Dogme, morale, sacrements ne s'ajoutent ni ne se séparent les uns des autres : ils contribuent, chacun pour leur part, à indiquer un seul objet de foi, et il y a aujourd'hui grand risque à laisser ces trois ordres de savoir se juxtaposer sans plus.

Si nous enseignons Dieu de telle sorte que l'attitude requise à l'égard de Dieu ne soit pas expressément discernable, ce n'est pas Dieu que nous avons enseigné.

En d'autres temps cela pouvait aller de soi : de nos jours cela ne va pas de soi... Si nous enseignons, d'autre part, une vérité, même dotée de son harmonique morale, en dehors du milieu d'expression divin que constitue le cadre

sacramentel de l'Église, nous laissons se créer une division peut-être funeste, comme nous allons le rappeler. Enseigner les articles du *Credo*, c'est enseigner une exigence morale; enseigner tout cela, c'est parler le langage sacramentel...

Inutile de souligner que cette solidarité « objective » se double nécessairement d'une solidarité « subjective » et qu'on ne peut être fidèle à maintenir jointes les pièces de l'enseignement, sans se trouver amené à mettre en œuvre, dans l'enfant, tout son être : son esprit, mais aussi sa volonté, et encore son cœur et même son être physique, engagé dans le jeu sacramentel et liturgique.

Nous retrouvons là l'initiation qui déborde l'étroitesse de nos habitudes...

Soulignons enfin que l'objet de notre enseignement est essentiellement *gratuit* et doit expressément le demeurer.

Cet objet ne se communique pas hors d'un climat d'appel et de prière, de demande et d'accueil. L'enseignement qui ne se préoccupe pas de créer un tel climat est radicalement inadapté à son objet. On est tenté de l'oublier. Il y va cependant de tout.

L'expression par excellence de cette gratuité consiste en ce que cet objet ne se révèle que « dans l'Église ». Il existe un lieu et un seul où cette vérité brille aux esprits. L'Église est ce lieu. Quand nous disons que le Christ a « institué » l'Église, c'est cela que nous disons. Il faut que l'enseignement soit donné dans le climat de l'Église. Il faut que l'enfant soit peu à peu « acclimaté » à cette patrie véritable de sa pensée — hors de laquelle les vérités se débandent; à cette patrie de sa volonté — hors de laquelle nos forces se détendent; à ce monde d'expression, de sentiments, de relations qui est une réalité dans la foi et que le chrétien doit fréquenter pour vivre...

On ne peut parler d'enseignement chrétien si on ne se fait pas de ces exigences une loi. C'est difficile! Avons-nous donc jamais pensé qu'il était simplement « possible » d'enseigner le Christ par nos propres forces?

C'est nécessaire, donc c'est possible!

Ce n'est pas possible pour nous, c'est possible à Dieu...

*
* *

On devine que tout cela ne va pas sans conséquences et sans exigences sévères. Nous ne pourrons plus compter immédiatement sur le milieu pour rééquilibrer ce que l'enseignement décompose : il faut donc mesurer nos responsabilités.

Du point de vue de l'enfant, il semble qu'il faille aujourd'hui s'imposer de dépasser la division logique, légitime, mais dangereuse, qui séparait jusqu'ici *Credo*, commandements et sacrements. Il faut courageusement, patiemment, accepter de faire l'unité et de ne jamais laisser voir un aspect séparément des autres. Cela nous conduit tout droit à une pédagogie catéchistique où toutes les facultés de l'enfant retrouveront leur jeu. Pour nous y aider, l'insertion de l'enseignement dans le mouvement de l'année liturgique serait sans doute très efficace...

Mais il faut surtout penser au maître.

Les perspectives ouvertes le concernent d'abord lui-même et lui imposent à lui d'abord une discipline. Le maître doit s'habituer à respecter dans son propre travail les lois qu'il observe dans l'éducation de l'enfant, et qui se dégagent de l'analyse même de l'objet.

Par exemple, il se devrait de situer toujours, et avant tout, le moindre élément de pensée et de réflexion religieuse, à l'intérieur de son *Credo*. Il se devrait de ne pas aborder une question sans avoir reconnu quelle place elle occupe dans cet ensemble clos et cohérent, quel point sa lumière va venir éclairer en profondeur.

Il devrait aussi se préoccuper de garder toujours à l'objet de son étude toutes ses dimensions. Trop souvent cet objet demeure dans une sorte de plan irréel et indéfini, faute d'avoir reçu sa véritable « densité ». Creuser un point de foi, c'est nécessairement toujours pousser dans une triple direction : en profondeur, vers l'Écriture et vers la liturgie où la vérité a ses racines; en arrière vers l'histoire, où la vérité s'est exprimée le long des siècles (qu'on pense à l'équivalence pour l'Église de la proclamation d'une loi morale « en formule », dans un précepte, ou « en homme »,

dans le saint « canonisé »!); en avant enfin, où la vérité développe ses conséquences morales et s'inscrit sur l'horizon du Royaume de Dieu.

*
* *

L'heure est chargée, pour celui qui enseigne, de problèmes et de difficultés.

Mais le lieu de la difficulté est aussi celui de la réalité et par conséquent celui de la grâce.

Mgr Garrone,
Archevêque-coadjuteur de Toulouse.

COMMENT ORIENTER LES RETRAITES DE COMMUNION SOLENNELLE ET DE CONFIRMATION ?

L'orientation que nous donnerons à la retraite de Communion solennelle est déterminée par la place que cette retraite occupe dans l'ensemble de l'initiation chrétienne. Car elle doit s'y insérer, elle doit prolonger, achever, en quelque sorte, la catéchèse ordinaire et, en même temps, préparer l'enfant, le jeune adolescent, à la Communion solennelle, le rendre capable de faire d'une manière authentique ce qui est prévu pour ce jour-là.

Cette retraite, en d'autres termes, ne saurait consister en une série d'entretiens traitant de sujets utiles en eux-mêmes, mais sans beaucoup de rapport avec ce qui précède et ce qui suit. Je me rappelle comment, dans mon enfance, on nous a longuement parlé de ce qu'on est convenu d'appeler les grandes vérités; et je crois pouvoir affirmer qu'on nous en a parlé d'une manière beaucoup plus déiste que chrétienne. Il m'est par ailleurs impossible de préciser quelle occasion (première communion, confirmation, communion solennelle) a servi de prétexte à ces discours, ce qui montre bien combien peu ils furent en relation avec ce à quoi ils devaient nous préparer. Il arrive aussi que ces retraites se réduisent à des séries d'exhortations morales et de mises en garde. Ou bien l'on peut être tenté de s'essayer à chauffer à blanc, par toutes sortes de considérations d'ordre plutôt sentimental, les âmes sensibles des enfants. Faut-il aussi parler de ces retraites à thème avant tout eucharistique qui confondent encore Première communion et Communion solennelle, et auxquelles il arrive de ne broder que sur un seul sujet : « La visite de Jésus dans mon cœur » ?

A mon sens, la retraite de Communion solennelle est autre chose que tout ce qui vient d'être énuméré. Elle doit s'insérer dans cet ensemble que l'on appelle l'initiation

chrétienne, qui commence au baptême, se continue par la catéchèse ordinaire, progresse d'une manière décisive lors de la Première communion et de la confirmation et s'achève, au moins provisoirement, avec la Communion solennelle, à laquelle la retraite préparatoire est entièrement subordonnée.

En d'autres termes, l'orientation de la retraite est commandée par ce qui est, si j'ose dire, le mystère propre de ce jour. Le Directoire qui vient d'être publié par l'Assemblée des évêques de France énumère les différents aspects de cette cérémonie : renouvellement des engagements du baptême, profession de foi, célébration pascale, achèvement de l'initiation chrétienne, célébration et réception de l'eucharistie.

Peut-être est-il possible de transcrire ainsi ces différents aspects. Achevant son initiation chrétienne au jour de sa Communion solennelle, le jeune chrétien, conscient de ce que Dieu, dans le baptême, l'a fait participer à la vie nouvelle du Seigneur ressuscité, le jeune chrétien, dis-je, proclame sa foi, son adhésion totale à Dieu et à l'œuvre de Dieu, proclame aussi qu'il veut vivre intégralement cette vie nouvelle à laquelle il est né lors de son baptême. Cette double profession, il l'a faite en célébrant avec la communauté chrétienne l'Eucharistie du Seigneur, participant ainsi une nouvelle fois au mystère du passage du Seigneur de la mort à la vie, et trouvant dans ce mystère la force de vivre en ressuscité.

Il n'est pas impossible d'unifier davantage ces données en introduisant une des notions fondamentales de la Bible, la notion d'Alliance. Lors du baptême du jeune chrétien, Dieu lui témoigne son amour en le faisant membre de son peuple saint et bien-aimé, le libérant de la servitude de Satan, l'intégrant dans son alliance avec ce peuple, alliance établie et fondée sur le sacrifice du Christ, c'est-à-dire sur sa mort et sa résurrection[1]. Lors de sa Communion solennelle, le jeune chrétien, ayant appris à connaître et

1. On se reportera, pour un développement de cette idée, à l'ouvrage publié par l'auteur : *Le renouvellement de l'Alliance. Suggestions pour une retraite préparatoire au renouvellement des engagements du baptême*, Coll. « Mysterium Verbi », éd. Alsatia, Colmar-Paris, 1950, 128 pp. (N.D.L.R.)

à apprécier les dons divins que lui vaut l'alliance avec son Dieu, renouvelle solennellement cette alliance en proclamant sa foi en la fidélité et en l'amour de Dieu, et sa volonté de rester lui-même fidèle à Dieu en observant le Code de l'alliance. Ce renouvellement de son alliance baptismale, il le fait en célébrant avec le peuple de Dieu le sacrifice où est offert à Dieu le calice du Sang du Christ, du Sang de la nouvelle et éternelle Alliance. On peut remarquer, pour justifier cette terminologie, que l'Ancien Testament mentionne à plusieurs reprises un tel renouvellement de l'alliance ancienne : ainsi lors de l'épisode du veau d'or, ensuite sous Josué à Sichem, et surtout sous le roi Josias, quand fut découvert dans le temple le livre de la Loi, et sous Esdras et Néhémie, après le retour de Babylone.

*
* *

Les grandes lignes de la retraite

La Communion solennelle ainsi définie, l'orientation générale de la retraite préparatoire est acquise. Le but de la retraite est de disposer le jeune chrétien à poser ces actes en connaissance de cause, de tout son cœur et de toute son âme, à renouveler ainsi l'alliance avec son Dieu. En reprenant les différents aspects de cette cérémonie dont j'ai essayé de donner une synthèse, nous déterminerons par le fait même les thèmes particuliers qui orienteront nos efforts vers ce but.

Synthèse de la catéchèse d'initiation.

Premièrement, la Communion solennelle est l'achèvement de l'initiation chrétienne, elle suppose donc l'achèvement de la catéchèse d'initiation, elle suppose que le jeune chrétien possède une vue d'ensemble de sa foi, sente au moins confusément la cohérence du tout, le sens et le but de chacune des parties. Par conséquent, la retraite préparatoire l'aidera, une fois de plus, à ne pas voir dans le chrétien un homme qui accepte de croire un certain nombre de propositions incompréhensibles et de poser un certain nombre

de gestes étranges; à ne pas voir dans le christianisme un recueil d'histoires extraordinaires. Le retraite tendra une fois de plus à unifier tous les éléments, à les intégrer dans ce grand cadre qu'est l'histoire du salut. Ainsi l'enfant sentira l'ampleur, la grandeur, l'universalité cosmique de sa foi. Je viens de dire que la retraite tendait une fois de plus à ce but. Cela veut dire que la catéchèse ordinaire doit y tendre aussi. Elle le fera dans la mesure où elle réalise ce que dit plus haut Mgr Garrone. Elle y tend, mais d'une manière forcément plus diffuse, moins concentrée. Elle se répartit sur des années, en Alsace sur huit ans.

L'éducation chrétienne de l'enfant donne lentement, progressivement à l'enfant les syllabes des mots qu'il prononcera le jour de la Communion solennelle, les syllabes dont chacune contient déjà virtuellement le tout, mais un tout qui existe, en attendant, plutôt dans le subconscient de l'enfant. Ainsi la retraite qui précède la Communion solennelle est dans le prolongement direct de la catéchèse ordinaire et ne consiste pas à dire des choses nouvelles à l'enfant. Elle achève la catéchèse ordinaire en récapitulant l'œuvre de Dieu, ou plutôt en faisant entrevoir comment l'œuvre de Dieu n'est autre chose que l'histoire de cette récapitulation dans le Christ, qui commence avec la création et se terminera avec l'avènement du Seigneur, et comment chaque existence chrétienne réalise elle aussi une histoire, son histoire du salut, sa propre récapitulation dans le Christ.

Prise de conscience de ce qu'est Pâques et le baptême.

Deuxièmement, la Communion solennelle est le renouvellement des engagements du baptême; elle est donc une célébration pascale, dit le *Directoire* épiscopal. Il faut unir ces deux aspects, pascal et baptismal, qui n'en sont qu'un. Pâques est le centre de l'histoire universelle du salut; le baptême est le centre de l'histoire personnelle du salut. Le péché, la mort, la souffrance sont vaincus. Le salut est acquis à Pâques; le salut, la vie éternelle, la gloire, la sainteté, le bonheur (il n'y a pas de mot qui puisse exprimer ce qu'est Pâques), tout cela est acquis dans la résurrection du Christ. Or tout cela devient nôtre dans le baptême. L'es-

sentiel est acquis avec le baptême. La retraite, avons-nous dit tout à l'heure, doit faire entrevoir l'universalité, la totalité de notre foi chrétienne. La retraite, faut-il ajouter maintenant, doit faire voir que le centre de cette histoire, c'est la résurrection et le baptême, que tout, dans l'histoire du monde et dans l'histoire de chaque chrétien, est déterminé par cet événement central. La retraite doit faire prendre conscience à l'enfant de ce que signifie pour lui Pâques et le baptême.

Sens d'un engagement dans l'Église.

Troisièmement, la Communion solennelle comporte la célébration de l'Eucharistie avec la communauté chrétienne, dit le *Directoire* épiscopal. L'Eucharistie prolonge le baptême en nous plongeant toujours davantage dans la mort et dans la résurrection du Seigneur, en nous unissant au Christ et entre nous, en nous donnant une participation toujours plus pleine, plus intense à la vie du Seigneur ressuscité, et cela dans et par la communauté chrétienne, l'Église, dont l'Eucharistie, sacrement d'unité, est le sacrement par excellence. La retraite devra donc aider l'enfant chrétien à voir dans la célébration eucharistique à laquelle il prendra part au jour de sa Communion solennelle, et dans toutes les autres célébrations eucharistiques, non pas seulement une occasion de rencontre solitaire avec le Christ, mais le prolongement, en quelque sorte le renouvellement de Pâques et du baptême, dans et avec la communauté chrétienne, l'Église.

Sens de la vie dans la foi.

Quatrièmement, la Communion solennelle est profession de foi et renouvellement des engagements du baptême. Je souligne les mots : *foi* et *engagement*. L'histoire du salut, Pâques, le baptême et l'eucharistie, tout cela c'est l'œuvre de Dieu. L'enfant doit en prendre conscience. Mais il doit prendre conscience aussi de la réponse qui est exigée de lui : la foi, l'adhésion à Dieu, le don de soi-même à Dieu. Cette foi, dans la mesure où elle est authentique, se manifeste dans une vie chrétienne ou encore dans les œuvres, les

fruits bons, pour employer le terme biblique. Elle suppose l'effort incessant et la lutte inévitable.

A première vue, il pourrait sembler qu'il s'agit là de quelques thèmes de conférences simplement juxtaposés. Mais je pense que la grande ligne, la dominante se dégage suffisamment. La retraite de Communion solennelle doit permettre à l'enfant de « réaliser son baptême ». J'emploierai tout d'abord le mot réaliser au sens de Newman : prendre conscience pleinement, personnellement, existentiellement, d'une réalité, de tout ce qu'elle signifie pour nous. Réaliser son baptême, c'est tout d'abord prendre conscience de son rapport avec Pâques et avec l'histoire universelle du salut : c'est prendre conscience de tout ce qu'il signifie pour l'enfant lui-même : renaissance, recréation, mort et résurrection, vie nouvelle, filiation divine, incorporation dans le Christ, etc. L'enfant doit réaliser son baptême sur un autre plan, sur le plan du culte; participer toujours plus profondément à la mort et à la résurrection du Seigneur par la célébration de l'eucharistie dans l'Église. L'enfant doit réaliser son baptême enfin sur un troisième plan, celui de l'adhésion personnelle toujours renouvelée, le plan de la foi et le plan de la vie de tous les jours, où le baptême est réalisé par l'exercice des vertus du chrétien.

Faire prendre conscience à l'enfant de la manière la plus intense et la plus personnelle de ce qu'est pour lui la plus grande des réalités : son baptême avec tous ses tenants et aboutissants, ou encore préparer, disposer l'enfant à renouveler son alliance baptismale sur le plan psychologique, sur le plan sacramentel et sur le plan moral, telle doit être, à mon sens, l'orientation de la retraite de Communion solennelle.

*
* *

Catéchèse scripturaire

Comment faire pour qu'ait vraiment lieu cette « réalisation » du baptême ? C'est ce même problème qui s'est posé et qui se pose toujours quand il s'agit de la préparation immédiate des adultes au baptême.

Catéchèse des catéchumènes.

L'Église a dû le résoudre très tôt, et sa manière de faire nous servira de modèle. Que disait-on aux catéchumènes, que faisaient-ils dans la nuit pascale, immédiatement avant l'heure la plus sainte et la plus importante de toute leur vie ? Ils écoutaient la lecture d'un certain nombre de textes bibliques. Nous connaissons ces textes; leur nombre a varié, tout récemment encore on l'a réduit de douze à quatre. Mais peu importe. L'Église pensait n'avoir rien de mieux à faire que de lire à ses futurs enfants des textes scripturaires choisis à bon escient, il va sans dire. Peut-être avons-nous mis quelque temps à comprendre le sens de ce choix. Mais nous avons certainement fini par entrevoir et par admirer leur richesse et leur plénitude, par voir comment les deux thèmes, pascal et baptismal, s'y retrouvent constamment, vus tantôt sous tel angle, tantôt sous tel autre, comment tout y est dit, ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme, ce qu'est le chrétien et ce qu'est la vie chrétienne. Et tout cela est dit non pas en un résumé systématique et abstrait, mais tout cela devient visible, tangible quand on nous raconte comment Dieu agit vis-à-vis des hommes et parle aux hommes. Tout y est, les vérités à croire, la grâce et les sacrements, les commandements à observer, pour utiliser la terminologie courante; tout y est, non pas disséqué, juxtaposé, réduit en système, mais tous ces éléments s'y retrouvent comme des aspects d'une réalité unique, s'appelant, se complétant mutuellement. Tout y est, à condition qu'on sache lire l'Écriture comme l'Église la lit, y trouver les intentions secrètes, les allusions, les figures, le sens spirituel; tout y est avec la constante référence à Pâques et au baptême. Je n'insiste pas. Je me contente de renvoyer au très beau livre que le R. P. Daniélou vient de faire paraître sous le titre de : *Bible et Liturgie*[2], et qui nous révèle comment les Pères de l'Église ont exploité dans leur catéchèse d'initiation les trésors contenus dans la parole de Dieu.

Catéchèse biblique.

La Parole de Dieu ne se limite pas aux douze prophéties

2. Coll. « Lex Orandi », n° 12, aux éd. du Cerf, Paris.

de la nuit pascale. Les épîtres et les évangiles des messes du Carême font partie de la préparation prochaine des catéchumènes au baptême, contiennent donc tous, plus ou moins visibles, les références pascales, baptismales, eucharistiques. Des enfants qui auraient entendu le récit de Naaman le Syrien, guéri de la lèpre et dont la chair devint comme celle d'un petit enfant, le récit de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge, le récit de l'alliance conclue au pied du Sinaï, le récit du baptême du Christ, peut-être aussi l'entretien avec Nicodème, des enfants qui auraient entendu tous ces textes ne peuvent pas ne pas réaliser ce qu'est Pâques et ce qu'est leur baptême.

Des enfants qui auraient entendu le récit de la veuve de Sarepta et du jeune homme de Naïm doivent entrevoir comment l'Église est leur mère. Et le récit de la tentation d'Adam et d'Ève, celui de la tentation de Jésus, de la victoire de David sur Goliath, la parabole de l'enfant prodigue permettraient certainement à des enfants de réaliser ce qu'est la vie du baptisé en lutte avec le Mauvais, mais vainqueur dans la force du plus fort qui a triomphé du fort. Inutile de multiplier les exemples. La retraite de Communion solennelle doit être, comme la catéchèse prébaptismale primitive, à base scripturaire. En disant cela, je ne crois pas suivre une mode. Il se peut qu'il y ait du snobisme dans le merveilleux mouvement biblique dont nous sommes les témoins. Il se trouve toujours des opportunistes, des gens qui n'ont qu'un souci, d'être à l'avant-garde de tout, et qui risquent de discréditer ainsi les plus belles causes. Dans son fond, le mouvement biblique, inséparable du mouvement liturgique, est la redécouverte d'authentiques et d'essentielles valeurs chrétiennes.

Orientation pascale et baptismale, ai-je dit à propos de la retraite qui nous occupe. J'ajouterai donc dans un autre ordre : orientation biblique. Que ce soit avant tout Dieu qui parle directement à nos enfants, et que notre commentaire, indispensable, soit toujours au service de la Parole par excellence.

Ceci n'est possible que si les enfants ont reçu une initiation biblique suffisante. Mais peut-on concevoir une initiation chrétienne qui ne soit pas une initiation biblique ? La retraite de Communion solennelle ne peut être que le pro-

longement de la préparation lointaine à cette communion, qui est la catéchèse ordinaire; celle-là pourra être à fondement biblique dans la mesure où celle-ci l'aura été.

Catéchèse et prière.

Nous nous sommes mis à l'école de l'antiquité chrétienne pour y apprendre comment nous donnerons à notre retraite son orientation biblique. Mais cette même antiquité n'a pas fini de nous instruire. Dans un article paru au n° 6 de *La Maison-Dieu*, p. 37 à 48, intitulé : *Catéchèse et catéchisme*, M. le chanoine Martimort montre comment la catéchèse prébaptismale faisait partie intégrante de l'office liturgique, présidé par l'évêque et auquel participait la communauté chrétienne. L'instruction donnée par l'évêque ne ressemblait aucunement à une conférence profane. Elle était précédée et suivie de prières, de chants, d'exorcismes, d'onctions en nombre variable suivant les jours. Car on était convaincu, dit M. Martimort, « que l'on ne peut s'approcher de Dieu et le connaître vraiment que dans la prière ». Nos séances de catéchisme, et surtout les réunions qui précèdent et préparent immédiatement les grands événements de la vie d'un jeune chrétien (première communion, confirmation, communion solennelle) ne devraient-elles pas s'inspirer de cette manière de faire ? Il ne faut pas que la prière dite au début et à la fin encadre une leçon semblable à une leçon de géographie ou d'histoire. Comment faire pratiquement ? Ceux d'entre nous qui ont assisté à la session de 1949 et qui ont entendu le rapport de M. l'abbé Chirat intitulé : *Les éléments fondamentaux de la célébration du culte* (*La Maison-Dieu*, n° 20, pp. 13 à 32), se rappellent quels sont ces éléments fondamentaux tels qu'ils se dégagent des livres liturgiques. Ils se réduisent à une sorte de schéma qui comporte les parties suivantes : lecture sacrée, au besoin commentée, chants, prière du peuple et prière du prêtre. Le chant est comme la réponse du peuple à la parole de Dieu, la méditation de cette parole. Cette méditation tourne en prière de demande, souvent inspirée du texte sacré précédemment lu. Ne serait-il pas possible de faire de nos instructions de véritables offices liturgiques comprenant les éléments énumérés : lecture lente et digne du texte sacré,

commentaire, cantique adapté au texte, prière dite par les enfants, prière dite par le prêtre et s'inspirant de la lecture biblique? Ce n'est pas possible toujours et partout. Mais ce n'est pas toujours impossible. Et cela doit être possible aux grands moments de la vie chrétienne. On n'a pas toujours à sa disposition un cantique bien adapté, on peut le remplacer par ce que j'appellerais des acclamations semblables aux répons brefs de notre office. La prière commune sera le Notre Père, dit très lentement. Quant à la prière que le catéchiste prononce tout seul, elle doit évidemment être soigneusement préparée. Et pourquoi ce petit office, liturgique au moins quant à l'esprit, ne se terminerait-il pas par la bénédiction du prêtre?

Voici, pour sortir de la théorie, un exemple où j'ai essayé de mettre en pratique les principes que je viens d'esquisser. Pour que les enfants réalisent ce que signifie le fait de renoncer à Satan, je propose de leur lire le récit de la victoire de David sur Goliath, ainsi que le texte où Jésus parle du fort vaincu par le plus fort. Vous voyez tout le parti que l'on peut tirer de ces textes, pour montrer qui est Satan, la force de Satan, la victoire pascale de Jésus, plus fort que Satan, notre participation à cette victoire par le baptême où Jésus chasse le fort. Mais Satan essaie toujours de rentrer dans la maison. Il faut donc continuer à lutter... Après cette petite homélie, les enfants, à défaut d'un cantique adapté, disent à la suite du catéchiste :

Seigneur Jésus, vous êtes le plus fort, et vous avez vaincu Satan.

Seigneur Jésus, vous avez chassé de moi l'esprit impur et vous avez fait de moi un temple du Saint-Esprit.

Gloire à vous, Seigneur Jésus, vainqueur et triomphateur.

Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.

Notre Père...

Orientation pascale et baptismale, ai-je dit pour commencer, mais toujours dans le cadre de l'histoire du salut. Orientation biblique, ai-je ajouté. Orientation liturgique, disais-je pour finir. Que nos réunions soient dans la mesure du possible de véritables offices avec lectures, chants et prières. Tout cela vaut aussi pour la retraite préparatoire à la confirmation. Le baptême comporte déjà une effusion de

l'Esprit, participation à l'onction royale et sacerdotale du Seigneur. Ce qui semble bien être le propre de la confirmation, c'est la participation à l'onction prophétique du Christ, qu'il a reçue quand l'Esprit-Saint est venu sur lui au moment de son baptême. L'esprit de prophétie donne la force d'être témoin du Christ en parole et en action.

*
* *

Vous m'excuserez de ne pas énumérer les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, surtout des Actes des Apôtres, où la venue de l'Esprit est chaque fois suivie de la prophétie, c'est-à-dire du témoignage pour le Christ.

« Si tu savais le don de Dieu », dit le Seigneur à la Samaritaine. Je crois que c'est là le but de ces retraites : apprendre aux enfants à savoir, c'est-à-dire, au sens étymologique du mot, à goûter, à savourer, à réaliser le don de Dieu, préfiguré et promis dans l'Ancien Testament, acquis par le Seigneur dans sa sainte Résurrection, transmis à nous dans le baptême et l'Eucharistie, destiné, après avoir imprégné toute notre vie, à s'épanouir dans le Royaume du Père.

Alfred Raugel.

POURQUOI RENOUVELER LES ENGAGEMENTS DU BAPTÊME DANS LA NUIT DE PAQUES

« Pourquoi renouveler les engagements du baptême dans la nuit de Pâques ? »

A cette question posée, la réponse semble claire. La nuit de Pâques est le lieu normal du baptême : nous sommes tous d'accord. L'engagement baptismal est une initiation à Pâques : on l'a amplement fait comprendre. Mais nos yeux entrevoient par des échappées lumineuses le fond du décor : cette célébration pascale à laquelle il a été fait tant d'allusions et qui doit nous donner une synthèse vivante et authentique de tout ce que nous avons découvert. Nous avons compris, en effet, que le problème complexe, mais somme toute second (pour ne pas dire secondaire), de la Communion solennelle était dominé par un autre problème, celui de l'organisation pastorale totale, celui du sens même de notre christianisme; ce problème est dominé par un mystère, et c'est le mystère pascal.

Nous avons pressenti qu'il y avait chez nous, dans l'Église, une solution possible; mais plus qu'une « solution », car le mot a une saveur « intellectuelle »; plus qu'une solution, parce qu'elle serait partielle et provisoire. Il y a une réalité, il y a des données « ontologiques » transcendantes non pas en ce sens qu'elles n'auraient pas prise sur notre vie, mais en ce sens que ces réalités existent avant nos problèmes, et existeront après. C'est vrai que nous sommes dans l'angoisse, mais l'Église est plus sereine que nous. Elle sait ce qu'elle possède, que nous avons sans cesse à découvrir, mais que nous n'avons pas à inventer. Nous savons

qu'il faut sentir battre le cœur de notre peuple, mais il faut aussi que nous sentions battre le cœur de Dieu.

Il ne suffit pas que le prêtre sache la détresse des hommes, il faut aussi que le peuple des hommes sache ce qui se passe dans nos églises, et que le Seigneur est là, que le Seigneur passe. *Sacramenta propter homines; homines propter Deum.* Il n'y a pas de contradiction entre « idéal » et « réalités ». J'appelle « idéal », ici, le mystère chrétien envisagé dans sa richesse, sa pureté, sa fraîcheur, sa nouveauté éternelle. J'appelle « réalités », les faiblesses des individus et des institutions humaines, la misère de notre condition, les imperfections de nos efforts, les péchés et les passions des hommes. La règle d'or, c'est de tenir les yeux fixés sur les réalités, et d'avoir en même temps l'esprit imprégné des réalités supérieures que nous nommons l'idéal. L'Église l'a toujours fait; elle respecte la fidélité de Dieu et la liberté de Dieu. La fidélité aux grands moyens de salut : nous ne les changerons pas; Dieu non plus. Le Christ, Seigneur de son Église, ne supprimera pas l'Eucharistie ni le mystère de la Croix, ni le baptême. En même temps, l'Église respecte la liberté divine : elle sait que Jésus sauve par des moyens en apparence éloignés des moyens normaux. C'est parce que l'Église est sûre de Dieu qu'elle est à la fois si intransigeante dans le rappel des structures et si opportuniste ou indulgente dans l'emploi des recettes apostoliques, des dévotions nouvelles, dans le respect des situations acquises. Nous nous débattons, nous les prêtres, nous sommes inquiets, mais l'Église, elle, garde son sang-froid; elle est inébranlable; elle continue sa route dans la foi. Elle ne désespère pas de Dieu ni du salut pour notre monde.

Il n'y a pas non plus de contradiction entre l'apostolat de l'élite et celui de la masse. Comme le Christ, l'Église a toujours montré beaucoup d'exigence pour son élite et beaucoup de miséricorde pour les brebis lointaines. Cette élite existe partout; elle n'est pas toujours descriptible selon nos catégories, elle n'est pas toujours inscrite sur nos registres; les véritables élites sont souvent comme perdues dans la masse et absorbées par elle, elles la soulèvent par l'intérieur.

La Pastorale s'adresse à l'ensemble élite-masse. Qui d'ailleurs peut se vanter de faire partie des « meilleurs » ? Où sont les vrais « croyants » ? Nous cherchons des solutions valables pour l'élite et pour la masse à la fois. *On a dit que la Vigile pascale était faite pour l'élite. Dans ce cas-là elle ne m'intéresse pas.* Jésus est mort pour affirmer les droits à la vraie religion en faveur des plus pauvres, des plus misérables. Une pastorale authentique permet de sauver la masse par l'élite, et l'élite pour la masse. Il n'y a pas deux sortes de christianisme; il n'y a pas deux sortes d'Eucharistie; il n'y a qu'un Dieu, une seule foi, un seul baptême.

Pour en terminer de nos préliminaires, évacuons un dernier faux problème, celui d'une contradiction entre liturgie et pastorale.

Il n'y a pas de pastorale « liturgique », en ce sens que l'adjectif « liturgique » préciserait le caractère d'une certaine pastorale, à côté de beaucoup d'autres : nous aurions une formule particulière de pastorale; il y aurait une pastorale liturgique comme il y a une pastorale de l'enfance, une pastorale du scoutisme, une pastorale sociale, une pastorale communautaire, etc.

La vraie pastorale est liturgique, dans le sens fort de ce mot. Le pasteur est celui qui mène son troupeau aux pâturages vrais, celui qui ouvre le vrai bercail. Le pasteur fait entrer dans le mystère eucharistique. Être pasteur, c'est faire un peuple de Dieu, c'est prosterner ce peuple devant Dieu. La liturgie domine donc la pastorale.

On peut dire inversement qu'il n'y a de vraie liturgie que pastorale, elle n'est pas autre chose que la mise en œuvre de tout le plan rédempteur, elle est l'Eucharistie en exercice; elle est la gloire du Christ travaillant l'humanité, l'ordonnant à la gloire du Père.

C'est en apprenant aux hommes à vivre du mystère de Dieu que l'Église fait des fils de Dieu; et c'est parce qu'elle oriente vers Dieu que la pastorale organise le peuple de Dieu.

Nous avons cru nécessaire d'envisager ces principes avant d'aborder notre sujet des rapports entre la Vigile pascale et la Communion solennelle. Tout problème de vraie pasto-

rale met en cause les structures. Si nous refusions de les connaître, nous serions semblables à des médecins qui ne voudraient pas étudier l'anatomie, sous prétexte qu'il n'y a pas de maladies, mais seulement des malades. Or il n'est pas possible de donner des remèdes ni de faire un diagnostic valable si le médecin ignore l'anatomie.

Si nous ne connaissons pas la structure de l'organisation voulue par Dieu pour le salut du monde, nous pouvons nous taire sur un problème apparemment aussi pratique et immédiat, en fait aussi vaste que celui de la Communion solennelle. Nous ne pouvons pas rénover la Communion solennelle sans retrouver le sens de la communion tout court, c'est-à-dire le sens de la messe, c'est-à-dire de la pâque et du dimanche. Nous avons besoin, pour revivre, du climat biblique, et évangélique, et sacramentaire, et liturgique.

Nous ne pouvons pas célébrer la pâque sans rénover toute l'année chrétienne. Il faut rendre le sang pascal à notre corps anémié.

La Vigile pascale, axe de l'année chrétienne.

La restauration de la Vigile pascale est sans doute le plus beau fruit, inespéré, de l'Année jubilaire, en plein milieu du XX[e] siècle. Pour ceux-là mêmes qui l'appelaient de leurs désirs, son apparition a quelque chose de merveilleux; c'est peut-être la réponse de Notre-Dame de l'Assomption, car l'Assomption, elle aussi, est pascale.

Pour comprendre l'importance de cette vigile, il faut nous rappeler que l'événement pascal est le centre de tout le christianisme.

C'est sans doute élémentaire, parce que c'est fondamental.

Mais on ne se lassera pas de le répéter, ce qui fait le christianisme, ce n'est *ni une simple morale*, une organisation de la conduite par des préceptes et des défenses, *ni une simple doctrine*, un ensemble de vérités à croire, « bien que l'on ne puisse pas les comprendre », *ni un rituel ni un cérémonial*; ce qui fait le christianisme, *c'est une histoire*, c'est la descente du Fils de Dieu au milieu des hommes et son

retour à son Père; c'est Jésus parmi nous et nous entraînant vers sa demeure céleste, et c'est, au cœur de ce centre, l'événement de la mort et de la résurrection, l'événement et le mystère de la Croix qui sauve.

Le Dieu que nous servons et que nous aimons n'est pas le Dieu des philosophes et des savants, mais c'est le Dieu historique, *unum Deum verum*, j'allais dire le Dieu réel, un Dieu réaliste, celui qui nous a rencontrés sur le chemin, « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », *et quem misisti Jesum Christum*, le Dieu de Jésus, c'est Jésus lui-même, mort et ressuscité; c'est un Dieu envoyé, un Dieu en route, un Dieu pascal. La mort et la résurrection du Christ constituent un événement double et unique : ce sont les deux faces du même mystère. Ce n'est pas une mort suivie d'une résurrection; c'est une résurrection surgissant de la mort, c'est la vie jaillissant de la Croix.

Le message propre à Jésus, au christianisme, c'est que du tombeau sort un vivant, de notre tombeau du péché surgit la réalité de la vie divine.

C'est précisément, exactement, profondément, la liaison vitale, mystérieuse, divine entre la Croix et la gloire. *Oportebat Christum pati et ita intrare in gloriam* : « Il fallait que le Christ souffrît, et *qu'ainsi* il entrât dans la gloire. » *Per passionem ejus et crucem ad resurrectionis gloriam.* Le lien essentiel est marqué par les prépositions : *par* la croix *à* la résurrection. « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix... *c'est pourquoi* Dieu l'a exalté. »

Ce grand passage de la Croix à la gloire, de ce monde à Dieu le Père, du tombeau à la vie divine, ce passage de la nuit au jour, a été non seulement préfiguré, mais préparé et réalisé dans l'histoire rédemptrice, par un autre passage (et c'est le même en esquisse), celui du peuple hébreu sortant d'Égypte dans la nuit de Pâques.

L'événement juif est aussi un événement de notre salut à nous. Il garde sa valeur, son actualité : il est passé tout entier dans la pâque chrétienne, et toute sa réalité s'y retrouve transfigurée. Les Hébreux passent d'Égypte au Sinaï, de la servitude à la liberté, des idoles à Yahweh, à travers l'eau de la mer Rouge. Dans la nuit du départ, ils ont mangé l'agneau pascal, et du sang de l'agneau ils ont marqué leurs

portes; Dieu qui frappait les nouveau-nés est passé par-dessus leurs demeures.

Chaque année, les Juifs célébraient cet événement et mangeaient à nouveau l'agneau, non seulement pour rappeler un fait passé, mais pour affirmer leur appartenance à un peuple sauvé, et pour annoncer, attendre, hâter le jour de l'arrivée de Dieu, d'une nouvelle Pâque.

Le jeudi saint, Jésus mange l'agneau pascal avec ses disciples, puis il passe le torrent du Cédron, va à Gethsémani, au bas du mont des Oliviers, d'où, quarante jours plus tard, il s'en ira vers son Père.

Or, c'est cette nuit-là que Jésus institue la nouvelle Pâque et donne à son Église cet extraordinaire message de vie sacramentelle, de vie eucharistique, de vie fraternelle, ce monument de pastorale que nous appelons le Discours de la Cène, le Discours de la Pâque.

C'est cette nuit-là que Jésus offre son Corps et son Sang, fait la messe, et se livre à la croix, à la gloire, accomplit le mystère sacré de la Pâque.

Deux jours après, le Sabbat accompli, en sortant de la nuit du tombeau, sortant de la nuit du samedi saint, de l'obscurité du péché et de la mort, remontant des enfers, le Christ vainqueur apparaît à son Église dans les splendeurs de sa résurrection.

Les premiers chrétiens ne pouvaient pas ne pas faire, chaque année, de cette nuit pascale, le centre, non seulement de leur souvenir, de leur histoire, mais le centre du mystère auquel ils participaient. Il est vrai qu'ils ne se contentèrent pas d'une nuit par an : ils renouvelaient chaque semaine la même Eucharistie; mais le dimanche par excellence, le dimanche-type, c'était la célébration eucharistique dans la nuit de Pâques.

Par la force même de la réalité engagée, par le jeu même du mystère accompli, la communauté des croyants ne pouvait pas ne pas s'assembler dans la foi, la louange, le sacrement, dans la célébration des mystères.

Il est impensable que l'Église eût pu organiser sa liturgie — qui est sa vie — hors de ce centre, qui s'imposait par « la loi de la pesanteur » des réalités divines ici accumulées. Et malgré toutes les complications, à travers le flux et le reflux de l'histoire, la fête de Pâques demeure l'axe de la

vie d'Église, et de la vie morale, et de l'histoire du monde.

Mais cette liturgie pascale est bien autre chose qu'un ensemble admirable de lectures et de rites. Elle est un événement, elle est un fait.

C'est l'événement annuel qui donne à l'Église un élan nouveau; c'est la constitution de l'Église. C'est la célébration solennelle de toute la communauté chrétienne; l'assemblée autour de la Croix glorieuse, autour du Christ ressuscité, présent et vivant, de toute l'humanité sauvée; c'est le but de l'acheminement catéchuménal, c'est le sommet de la quarantaine, le baptême solennel à la face de l'Église de ceux qui, après avoir reçu la parole, ont professé leur foi; c'est l'engagement des nouveaux fidèles, la réconciliation définitive des pénitents qui participent de nouveau au banquet fraternel, c'est la croissance de l'Église, par l'afflux de nouveaux membres, c'est l'approfondissement dans la vie eucharistique de toute la famille des enfants de Dieu. C'est une apparition nouvelle du Seigneur, c'est une parousie actuelle à la face du monde, dans l'attente, l'espérance de la Parousie finale.

Tout le mystère du christianisme est là, toute la merveille de l'Eucharistie : c'est dans ce mouvement étonnant de cette liturgie nocturne vers l'éclat du soleil levant que les chrétiens comprennent et deviennent ce qu'ils sont.

Le christianisme n'est pas une bonne habitude morale, une série de formules statiques, une répétition de gestes, ces gestes fussent-ils sacramentels; une suite de communions considérées comme « exercices de piété ». Le christianisme est un transfert, un voyage, une aventure, un passage, une pâque. Être chrétien, c'est dépasser le terrestre, c'est aller « au delà » du péché et de la mort, c'est opérer une transformation, un retournement, une transsubstantiation. Être chrétien, c'est entrer dans une histoire, s'avancer dans un cortège, c'est marcher à la découverte du Paradis, c'est participer au drame du monde, à l'épopée rédemptrice, c'est vivifier l'humanité avec le sang d'un Dieu, rebâtir la cité avec ces pierres vivantes que nous sommes, à partir des éléments humains tels qu'ils sont, mais en les transfigurant.

Voilà le mystère de la pâque, que les admirables oraisons de la vigile expriment avec tant de noble éclat : c'est faire

du neuf avec du vieux, du divin avec de l'humain, c'est opérer la merveille des ossements d'Ézéchiel, une merveille plus belle que la Création. Car il est facile à Dieu de faire le monde à partir du néant, et il est pour un esprit humain raisonnable de l'admettre, mais c'est un étonnement sans cesse renouvelé pour notre esprit qu'un Dieu ait pu faire un monde divin et neuf à partir de la mort et du péché, avec les éléments humains et misérables que nous lui fournissons.

Toute la merveille est là, et le secret de l'Eucharistie, la merveille de chaque messe, de chaque dimanche, de chaque Pâque.

Si nous avons admis le mystère central, on comprend que toute l'Année chrétienne, tout l'ensemble des mystères sacrés, des sacrements, des fêtes, des célébrations, toute la vie de l'Église s'est peu à peu organisée autour de ce pivot central. Quarante jours de préparation sacramentelle, cinquante jours de triomphe pascal, trois mois de l'année à vivre de la sève même de la croix du Christ. Trois mois d'Évangile johannique, trois mois de vie eucharistique dans l'atmosphère théologale, dans la foi et la joie.

Autour de cette période centrale, le reste de l'année liturgique prend corps. La série des dimanches apporte à la succession des jours le même mystère pascal de création, de résurrection, de fraîcheur et de vie. C'est par là que, jour après jour, le mystère sera communiqué à toutes les activités terrestres, et « pascalisera » la vie concrète.

La rénovation baptismale dans la nuit de Pâques.

L'initiation à l'ensemble du Mystère chrétien se faisait donc autrefois dans la célébration annuelle de la communauté chrétienne. On entrait à la fois dans la famille de Dieu, dans l'Église, dans la réalité mystérieuse du Christ ressuscité, par le sacrement de baptême uni essentiellement et chronologiquement à l'Eucharistie pascale. Le baptême était donc au centre même de toute l'organisation pastorale de l'Église.

Préparé par le carême, et, immédiatement dans la nuit même, par les dernières lectures rappelant et actualisant

l'histoire du salut, puis par la bénédiction de l'eau, le baptême était l'invitation officielle au banquet eucharistique, l'entrée solennelle dans l'assemblée des fidèles, la prise de contact avec tout l'ensemble du mystère.

Chaque année, les fidèles déjà baptisés ne pouvaient pas ne pas renouveler leur adhésion première à l'engagement qu'ils avaient pris naguère dans les mêmes circonstances. Lorsqu'ils voyaient s'avancer les néophytes au sortir des fonts baptismaux vers la table eucharistique, ils comprenaient, sans avoir besoin de rappel, l'importance de la démarche qu'ils avaient eux-mêmes accomplie. Lorsqu'ils mangeaient le Pain, en union avec les nouveaux « renés », cette participation au repas sacré était une manifestation de leur fidélité. En faisant leurs pâques, ils renouvelaient les vœux de leur baptême.

Mais, au cours des siècles, l'unité admirable de cette solennité centrale annuelle s'est disloquée.

Lorsqu'on eut pris l'habitude de donner le baptême à toutes les époques de l'année et d'une manière individuelle, lorsque la grande assemblée de la communauté se fut éparpillée en de multiples communions ou messes pascales, lorsque le moralisme et l'individualisme religieux eurent évacué le « Mystère », et que la négligence ou l'indifférence des clercs et des fidèles eut laissé s'atrophier la veillée pascale, que cette célébration unique anticipée au samedi saint eut perdu sinon sa virulence interne qu'elle tient de son origine, du moins son efficacité pratique sur la masse des baptisés, alors la couleur « baptismale » de l'Eucharistie à Pâques s'est estompée; et l'on peut aujourd'hui faire la démarche « morale », accomplir le geste de la communion pascale, sans que le fidèle ait même la pensée qu'il doit prendre conscience à nouveau de l'engagement de son baptême, c'est-à-dire de son adhésion au Mystère du Christ mort et ressuscité.

Aujourd'hui où l'Église remet à sa place, c'est-à-dire en son lieu et en son temps, et rétablit en sa primauté souveraine, dégage en pleine lumière l'événement unique et annuel de la Vigile pascale, il n'est pas difficile de comprendre que, dans cette solennelle assemblée, une place serait vide s'il n'y avait la rénovation baptismale. On ne pouvait songer à regrouper là tous les baptêmes de l'année, mais il est

normal qu'à ce moment, la famille chrétienne se plonge à nouveau, si l'on peut ainsi parler, dans les sources de son propre baptême, revienne à ses origines, renouvelle sa foi, proclame son espérance et manifeste avec éclat son amour pour le Christ glorieux, son chef et son Sauveur.

A ce moment majeur de sa marche vers l'au-delà, en chacune de ces étapes annuelles qui jalonnent l'unique route pascale, l'Église sent le besoin de réaffirmer le sens même de son effort.

Elle demande, non pas à des individus isolés, mais aux communautés en tant que telles, à chaque Église vivante, de se renouveler dans la foi. Et si l'on songe que sensiblement à la même heure, dans la même nuit, toute l'Église est convoquée à la même assemblée pascale, c'est vraiment toute l'humanité sauvée qui, dans une unité saisissante, renonce à Satan et s'attache à Jésus-Christ.

Voilà bien la véritable consécration du genre humain au mystère du Christ mort et ressuscité, la consécration baptismale, cœur de toutes les autres; elle demeure unique à travers les répétitions nouvelles, comme les messes de chaque jour ne font que continuer à travers tous les siècles et sur tous les lieux du monde l'unique oblation du Calvaire.

Ce ré-engagement demandé à toute la communauté au cours de la nuit pascale peut être d'ailleurs préparé, proposé et comme appliqué à chaque fidèle, à l'occasion de la pénitence pascale, lors de la confession individuelle : chacune de ces rénovations privées viendrait parfaire la réconciliation du pénitent, au moment de la contrition et du pardon. Le prêtre ne pourrait-il demander au chrétien qui « fait ses pâques » de se disposer à l'Eucharistie pascale et à la rénovation publique du baptême par la réponse aux questions rituelles : Renonces-tu à Satan? Crois-tu en Jésus-Christ?

Les répercussions de la « rénovation baptismale » sur la Communion solennelle.

Nous ne pouvons nier le problème posé à notre pastorale : que devient notre « communion solennelle »?

Première solution : *la suppression?*

Voici d'abord les raisons qui semblent militer en faveur d'une suppression.

a) La « première » communion a reçu un coup assez rude lors du Décret du bienheureux Pie X sur la communion précoce. Elle est devenue la communion « solennelle » et non plus la première.

Cette communion elle-même s'est effacée devant la profession de foi : puisque aujourd'hui la rénovation baptismale est proposée à tous les fidèles chaque année, celle de la communion solennelle perd son caractère exceptionnel. L'institution est comme vidée de sa substance, et l'on peut se demander si elle résistera à ce deuxième coup qui risque d'être mortel.

b) Il y a même un péril à la survivance. Perdant son sens mystique ou sacramentel, elle n'est plus qu'un procédé, une espèce de ruse de guerre de la pastorale de l'enfance : elle est le couronnement des études religieuses, une distribution de prix. Double inconvénient : le catéchuménat est réduit à une entreprise scolaire et, ce qui est plus grave, cet enseignement religieux est considéré comme terminé. Nous encourageons l'enfant à prendre une honorable retraite, à fermer ses livres, à fermer son âme. Tout le monde connaît ce grave danger.

Pourtant il faut dire les inconvénients de la suppression :

a) On n'a pas le droit de supprimer sans construire. Tant que le sens pascal n'a pas été retrouvé, et d'une manière générale dans nos paroisses, tant que les fidèles adultes n'auront pas leur « Communion solennelle collective » à Pâques, il est imprudent et nocif de supprimer un moyen imparfait qui a le mérite d'exister. Actuellement, pour beaucoup de familles, la Communion solennelle est le point d'insertion du christianisme. Si nous abandonnons ce moyen, nous précipitons la paganisation d'une partie de notre troupeau. Qui en prendrait la responsabilité? Il commettrait plus qu'une erreur, une faute, celui qui supprimerait la Communion solennelle.

b) La Communion solennelle correspond, on nous l'a dit, à un développement de la conscience religieuse, à un be-

soin nouveau de synthèse intellectuelle et personnelle de la doctrine; peut-être alors doit-elle prendre un autre nom ?

c) Enfin l'institution peut recevoir une vigueur nouvelle; nous pouvons la « pascaliser »; et c'est ce que nous allons essayer de montrer.

Deuxième solution. *Coïncidence temporelle* de la Communion solennelle et de la vigile pascale. Autrement dit, devons-nous faire la Communion solennelle dans la nuit de Pâques ?

Il y a, à cette réforme, une raison fondamentale qu'il faut d'abord bien éclairer.

La vigile pascale est en somme l'Eucharistie annuelle de toute la communauté, la Communion solennelle et la profession de foi de toute l'Église. Elle est donc le lieu normal de la Communion solennelle des enfants.

Autrefois on n'aurait même pas eu l'idée de préparer les catéchumènes à autre chose que la nuit pascale. Préparer à la foi, c'était préparer à l'Eucharistie, au baptême, donc à Pâques; aujourd'hui encore, préparer les futurs communiants, c'est les disposer à participer à l'assemblée plénière des fidèles à Pâques.

Ce que nous disons en ce moment est la conséquence logique, inévitable, de tout ce que nous avons rappelé tout à l'heure.

Seuls des obstacles pratiques, presque infranchissables, peuvent nous interdire d'opérer cette réforme et de mettre la Communion solennelle en son lieu normal. Or il est possible que ces obstacles existent, du moins aujourd'hui.

a) Nous manquerons de temps et de prédicateurs au cours de la « semaine sainte » pour la préparation spéciale des enfants, tous les curés seront d'accord sur ce point.

b) Il y aurait un autre inconvénient, moins visible et plus important, c'est le péril d' « infantiliser » la nuit pascale, en donnant une importance aux enfants dans cette célébration.

On dit déjà que le catéchisme, c'est pour les enfants; la messe expliquée et dialoguée, c'est pour les enfants, etc...

Si, au cours de la vigile pascale, étant donnée la mentalité présente au sujet de la Communion solennelle, nous mettons en évidence les enfants et leurs familles, nous per-

drons une grande partie du bénéfice trouvé dans la restauration actuelle, et nous donnerons l'impression que c'est encore une affaire d'enfants.

Il faut d'abord que cette nuit pascale ait repris toute sa place centrale, que la communauté chrétienne ait réappris le sens de cette célébration pour que nous puissions y introduire à sa place, dans l'ensemble, la Communion solennelle, celle-ci viendra s'y placer d'elle-même quand l'évolution nécessaire sera accomplie.

Troisième solution. Mais si, pour des raisons respectables, nous ne pouvons faire coïncider chronologiquement les deux célébrations, il est extrêmement important que nous établissions un *lien vital* (*vinculum substantiale*) *entre Communion solennelle et vigile pascale*. Il nous faut proclamer, affirmer, prêcher, manifester de toutes manières, la coïncidence de principe.

a) *Dans le dessein pastoral* du curé, du chef de la communauté. Si nous voulons que la maison soit bien bâtie, il faut que l'architecte ait un plan précis, qu'il connaisse le centre de gravité de son édifice. Il faut donc que le pasteur ait la connaissance du mystère pascal, qu'il ait vraiment l'intention formelle, éclairée par l'étude, de mettre de l'unité dans la pastorale.

b) *Dans la structure de l'Année chrétienne* et l'organisation de la vie paroissiale. Ce que le pasteur porte en son intention profonde, le plan qu'il a précisé, il le réalisera dans l'ordonnance des fêtes et des jours. Autrement dit, le curé ne peut pas, ne peut plus faire de la Communion solennelle l'axe de sa pastorale. C'est Pâques qui domine tout, c'est la Communion solennelle des adultes qui donne le ton à la Communion solennelle des enfants. C'est l'engagement baptismal des fidèles qui sert d'exemplaire, de type à l'engagement des enfants.

La Communion solennelle des enfants est absorbée par la vigile pascale. La lumière vacillante des cierges de première communion est noyée dans la splendeur de l'unique cierge pascal; ce ne sont que de misérables bougies à côté du soleil éclatant.

Il importe donc que le pasteur mette à sa place première,

dans la série des fonctions sacrées, la grande solennité pascale.

c) Dans la structure du catéchisme.

C'est sans doute ici que les conséquences sont les plus importantes. Le catéchisme doit redevenir un catéchuménat. Le catéchisme est un apprentissage de la vie pascale.

Il ne suffit pas de donner à notre enseignement religieux un caractère plus évangélique, plus historique. Comme la parole est ordonnée au mystère, le catéchuménat est ordonné à l'Eucharistie, donc à Pâques. Faire des chrétiens, c'est les rendre capables de participer à l'assemblée pascale, donc les préparer à l'engagement sans cesse renouvelé de leur baptême.

Le catéchisme est une initiation au mystère, c'est-à-dire à l'Eucharistie pascale. Comme nous serions aidés dans cette préparation si nous avions, pour entraîner nos catéchumènes, la perspective de cette immense assemblée qui accueille les nouveaux venus en son sein.

La catéchisation doit opérer un renouvellement autrement plus important qu'un passage à des moyens pédagogiques plus concrets ou plus actifs. Il faut « désinfantiliser » le catéchisme. Il faut baptiser le catéchisme, le plonger dans l'eau pascale. Sortir du scolaire, sortir de l'intellectuel, du scolastique à tous les degrés, même à son degré primaire. Ce que nous avons à apprendre aux enfants, et d'abord aux adultes, c'est non pas les mots abstraits que les théologiens eux-mêmes ont de la peine à définir, non pas les dogmes ou les commandements, mais les faits sacrés de notre salut, et j'entends non seulement les faits historiques dont l'actualité demeure à travers notre propre histoire, mais les faits rituels que sont nos mystères. La Création, le Déluge, l'Exode, — les fêtes de Pâques et de Pentecôte — les rites sacrés du baptême — le mouvement de la messe — la vigile pascale et tout ce qui s'y passe.

Si, dans la vigile pascale, lorsque le diacre lit solennellement le récit de la création du monde, les petits enfants de chœur l'écoutent avec attention parce qu'ils réentendent leur catéchisme et s'intéressent à un récit qui leur a été expliqué, alors on pourra dire que la création du monde est en train de se passer devant leurs yeux et dans leur être même.

Si le catéchisme est vraiment cette initiation à tous les mystères, la vigile pascale sera en vérité le but vers lequel marchent les enfants, et même si leur Communion solennelle ne se fait pas au cours de la vigile, ils verront qu'elle est une projection de la vigile à leur niveau, et ils éprouvront peut-être la nostalgie du temps où il était possible de faire sa communion avec les grandes personnes, et le désir de ne pas séparer leur propre rénovation baptismale de celle de leurs parents.

d) Nous pouvons ainsi marquer la liaison étroite entre les deux célébrations par une *similitude de cérémonial*. La Communion solennelle s'inspirerait d'une manière plus nette encore de la nuit pascale. Pour la date, nous resterions dans l'atmosphère du temps pascal, en n'outrepassant pas la fête de Pentecôte, qui semble très favorable à une telle cérémonie. Au cours de la célébration de la Communion solennelle, il y aurait, après le rappel de l'histoire du salut comme aux Prophéties de la vigile, un cortège aux fonts baptismaux, la profession de foi et la participation à l'Eucharistie.

e) Enfin dans la *participation effective des « catéchumènes » à la Vigile*. Ici différents modes peuvent être envisagés :

— Certains estimeront que l'enfant de sept ans sera admis à faire sa première communion pascale, et la place d'honneur lui sera réservée.

— D'autres penseront que cet honneur convient mieux aux enfants de la dernière année de catéchisme. Signalons pourtant l'inconvénient de la proximité de la Communion solennelle elle-même.

— Ce qui paraît le meilleur, c'est de mettre en première place les « renouvelants », c'est-à-dire ceux qui ont fait leur Communion solennelle l'année précédente : ils se joindront pour la première fois officiellement à toute l'assemblée chrétienne au moment de l'engagement baptismal.

— Enfin on pourrait placer en cette Vigile pascale l'engagement des militants d'Action catholique, qui se mettraient solennellement au service de l'Église et de leurs frères.

Tout est remis en cause à la fois. La vigile pascale nous

arrive au moment du « ressourcement » biblique, patristique, liturgique, apostolique, au moment des moissons de l'Action catholique. Nous sommes en un temps privilégié.

Que la Communion solennelle s'estompe, celle que nous avons connue, liée à une religion trop moralisante et sentimentale, qu'elle disparaisse même, cela n'a pas d'importance. En ce qu'elle a de durable, elle durera; comme la messe du dimanche, elle maintient l'institution chrétienne, la sève de vie eucharistique; dans la mesure où elle était eucharistique et baptismale, elle a eu et garde sa valeur. Donnons-lui son ampleur vraie d'eucharistie et de baptême. Alors il ne s'agira pas de « Communion » solennelle, il s'agira de toute l'Eucharistie, il s'agira de toute la Pâque.

Or, il faut le répéter, la vigile pascale est l'axe qui fait vivre tous les éléments de cette Eucharistie intégrale : là se précipite tout le mystère chrétien; car là, nous avons le dimanche, qui est une pâque hebdomadaire, nous avons la messe, qui est une pâque quotidienne; nous avons la communauté, l'élite qui « y croit », et la masse qui est entraînée par l'élite : la vigile pascale fera le milieu, le climat d'Église; nous avons donc l'Église et tout son mystère; nous avons l'histoire du salut, l'histoire de Dieu et de ses merveilles; nous avons la Création du monde et la re-Création; le Christ présent et agissant, mort et ressuscité; la gloire de Jésus rayonnant et Souverain; nous avons la Parousie déjà inaugurée, le Ciel autour de l'Agneau immolé; la Vigile pascale est un coin de paradis.

« Prenez au sérieux une idée simple et vous faites une révolution » (Péguy). Prenons au sérieux ce fait si simple, simple comme Dieu, riche et unique comme Dieu; prenons le mystère pascal au sérieux et nous renouvellerons la face de la terre.

Le temps n'est plus aux tâtonnements : le temps des paraliturgies pascales est terminé. Entrons résolument dans le chemin tracé par l'Église.

On a parlé de l'angoisse du pasteur; nous avons le droit de parler aussi d'espérance.

La Communion solennelle s'en va, mais voici que monte la lumière de Pâques : tout se transforme, tout prend corps.

Si oculus tuus fuerit simplex... Si notre œil est pascal, toute la pastorale sera lumineuse. Parce que le Seigneur qui sauve, ce n'est pas une nostalgie du passé, ce n'est pas un anxieux appel vers l'avenir : le Seigneur est là présent. Curés, mes frères, nous l'avons entre les mains; sachons donner au monde le Seigneur de la Pâque.

HENRI JENNY.

Pour la nuit pascale

munissez-vous d'un bon livret permettant aux fidèles de participer à la liturgie.

O Nuit Bienheureuse

une brochure de 34 pages, l'unité ..... **25** fr.
pour une commande de 50, l'unité ..... **20** fr.

Au C.P.L.

COMMUNION SOLENNELLE ET COMMUNAUTÉ EN MILIEU RURAL*

Lorsqu'on présente aux curés de nos campagnes françaises de grandes réalisations pastorales — comme celles de Colombes ou de Notre-Dame-Saint-Alban [1] —, ils sont toujours déconcertés. En effet, ils se sentent très pauvres, très en retard. A force de vivre avec leur peuple, simple et cependant si difficile à faire bouger, ils ne savent pas très bien exprimer ce qu'ils ressentent. Mais ils sont sûrs qu'il leur faut agir avec beaucoup de prudence.

Ceci est particulièrement frappant lorsqu'on aborde le problème de la Communion solennelle à la campagne. Tous les curés de chez nous savent par expérience que, pour aller contre des situations établies, il faut un lent et persévérant travail d'éducation chrétienne et d'éducation humaine. L'essentiel est de bien partir, de bien orienter ses efforts : ce qui va suivre voudrait y aider.

Il ne sera pas question ici de la première éducation chrétienne : celle qui commence au berceau et se poursuit jusqu'à l'entrée au catéchisme officiel. Il ne sera pas question non plus des étapes qui suivent la Communion solennelle, aussi importantes et aussi intéressantes soient-elles.

Il ne sera question que de la Communion solennelle telle que nous la connaissons en France : il est bien entendu toutefois qu'il faut entendre ce terme : « Communion solennelle » comme un ensemble. Il comprend tout l'effort pastoral, paroissial, familial, catéchistique et missionnaire qui aboutit à cette Communion solennelle.

*
* *

Que représente la Communion solennelle ?

Aujourd'hui, dans nos nombreuses paroisses rurales de France, que représente la Communion solennelle ? Certainement beaucoup,

1. Cf. Michonneau-Chéry, *Paroisse, communauté missionnaire.* — Chéry, *Communauté paroissiale et liturgie, Notre-Dame-Saint-Alban*, coll. « Rencontres », éd. du Cerf, Paris.

et quelque chose de très important. Tous les confrères qui ont bien voulu me répondre de vive voix ou par écrit sont unanimes, et les parents aussi. La Communion solennelle est une institution qui a plusieurs siècles de vie. Et malgré la rapide évolution actuelle du monde rural, elle reste une tradition encore bien vivante. Vouloir la supprimer ou même vouloir en changer radicalement le sens, sans franchir les étapes nécessaires qui seront peut-être longues, serait une grave erreur pastorale. La plupart des curés de campagne ne suivraient pas, et l'opposition certaine des parents conduirait à un échec.

Pour y voir clair, essayons donc de discerner soigneusement les éléments contenus dans cette institution, afin de garder le bon grain, rejeter l'ivraie, pour se préparer à de nouvelles semailles.

Ce qu'il y a lieu de garder

Dans notre monde rural, la Communion solennelle est une des plus importantes fêtes religieuses de l'année.

Une fête d'abord, et ceci est très important. Le monde rural a peu de véritables fêtes : plus que d'autres pourtant il a besoin de joie pour son épanouissement. Il a besoin de ces arrêts du travail qui sont pour lui une occasion de rencontre en dehors du plan professionnel.

Une fête religieuse. Bien que cela varie beaucoup suivant les régions, souvent on y remarque une assistance égale à celle de Pâques. Dans certains coins déchristianisés que je connais bien, il y a trois fois plus de monde qu'à Noël ou Pâques. Il ne faut pas croire que cette assistance est due au seul fait que l'on est attiré par les réjouissances prévues, en particulier les repas. Du reste, les réjouissances familiales de ce jour, quand elles restent dans l'ordre et procurent une saine joie humaine, ne détruisent pas, mais augmentent la valeur de la fête.

Dans un monde où Dieu a de moins en moins de place, voilà donc une journée qui laisse de côté toutes les préoccupations terrestres et se réfère au surnaturel.

Dans un monde matérialisé où l'enfant comme l'adulte est entouré de tentations pesantes, où le combat pour la pureté s'est déjà présenté à lui bien souvent, voici une fête qui fait passer un grand souffle de pureté sur nos villages et qui réveille la nostalgie d'un monde où l'on est heureux parce que près de Dieu, où l'on est près de Dieu parce que purifié.

Dans un monde où le souci de l'argent vicie tant de choses, où la joie extérieure d'une fête de mariage, par exemple, peut cacher

tant de rancœurs (héritage...), ce jour de Communion solennelle est un jour où tout a été fait gratuitement.

Une fête. Une fête religieuse véritable. C'est si rare chez nous! Comment la majorité des pasteurs ne seraient-ils pas heureux de la conserver ?

Une étape importante dans la vie.

La Communion solennelle est une étape importante dans la vie. Pour en saisir la valeur et la richesse spirituelle, il faut en approfondir l'aspect psychologique et humain.

La fin de l'apprentissage d'un métier, pour un jeune, est une libération, non pas du travail, mais d'une certaine contrainte dans le travail.

La fin du catéchisme présente quelque chose de semblable. C'est, en fait, la fin d'une certaine forme d'éducation chrétienne. Tout n'est pas à rejeter dans cette conception : les catéchistes sont bien d'accord pour affirmer que l'entrée de l'enfant dans la pré-adolescence demande une forme nouvelle d'éducation chrétienne, où le libre choix aura une plus grande part.

C'est une étape pour l'enfant : même M. le Curé va le considérer comme « quelqu'un », presque comme un grand. (Pour ses parents, il faudra encore attendre!) Il va donc faire lui-même l'apprentissage de la vie de jeune, et chercher des bases personnelles à sa vie religieuse. Je me souviens toujours de la réponse d'un garçon de l'année de la Communion solennelle, alors que j'avais posé, par écrit, la question : « Qu'est-ce que les vacances ? — C'est pour apprendre à vivre comme les grands! » Apprendre à vivre comme les grands, c'est l'idéal de l'enfant de cet âge. Transposons sur le plan religieux : le temps qui suit le catéchisme officiel, n'est-ce pas le temps où l'on doit apprendre à vivre en chrétien comme les grands ? Cette ambition n'est-elle pas légitime ?

C'est aussi une étape pour les parents. Certes, nous sommes surtout habitués, hélas! à entendre dire aux parents que leurs enfants sont « débarrassés », et cela, à juste titre, nous fait mal au cœur. Mais nous pourrions envisager un autre point de vue : avec la Communion solennelle se termine une période précise : celle pendant laquelle les parents avaient confié *davantage* à l'Église leur enfant pour parfaire son initiation chrétienne. Ils retrouvent leur enfant. Ils retrouvent eux-mêmes leurs prérogatives d'éducateurs. Serait-il faux de penser que la famille a un rôle important à jouer dans l'éducation religieuse, comme dans l'éducation tout court de ses enfants, à deux moments : la première enfance et ce dur passage de l'adolescence ? Chacun

sait que l'exemple d'une vraie famille est plus utile que n'importe quoi à cet âge pour parvenir à un bel équilibre. Les exemples d'adolescents en internat confirment cette observation. A ces deux périodes, il faudra aussi l'aide de l'Église, mais d'une façon différente chaque fois.

C'est une étape : bien souvent, n'est-ce pas à cet âge que des enfants entrevoient une vocation précise ? Beaucoup entrent alors au séminaire et, grâce à Dieu, deviendront prêtres.

C'est une étape : la meilleure preuve nous en est donnée souvent auprès des mourants. L'Église pense qu'à cette heure décisive il faut rappeler à celui qui va franchir le dur passage, pour l'aider efficacement, les « merveilles » de Dieu, celles de Dieu pour son peuple, que nous lisons dans la Bible, les « merveilles » aussi de la propre vie du mourant. Or, il y a bien peu de souvenirs religieux marquants dans la vie de beaucoup. Mais, si on leur rappelle leur Communion solennelle et l'état de leur âme, ce que Dieu a fait alors pour eux, n'est-il pas vrai qu'on réveille le meilleur d'eux-mêmes, et qu'on les voit étreints par une émotion qui ne trompe pas, à cette heure ?

Un lien très solide entre le prêtre et les familles.

Je n'aurai pas besoin de m'étendre longtemps sur cette constatation. Les curés de campagne savent bien qu'il est tellement plus facile d'aborder les familles dont les enfants se préparent à la Communion solennelle. Hélas! on a considéré bien longtemps — et encore — que l'instruction religieuse n'était pas l'affaire de la famille, mais du prêtre. Faut-il avouer aussi que les règlements diocésains n'en parlaient à peu près jamais, que les horaires et les occupations normales du ministère permettaient peu les collaborations souhaitables. C'est un point sur lequel il faut avoir l'audace de rompre, et sans hésiter, avec les routines les plus solidement établies. A choisir, il vaut mieux sacrifier des heures de « catéchisme-instruction » pour augmenter les heures de « catéchèse-en-liaison-avec-les-familles »; on ne le regrettera jamais.

Ce lien est durable. De quel prêtre se rappellent les gens ? « C'est celui qui m'a fait faire ma Communion. »

Cela ne doit pas nous étonner. Quand nous allons voir une famille indifférente, par exemple, nous sommes facilement embarrassés pour aborder un problème qui touche le spirituel. A la campagne, nous savons les heures qu'il faut savoir perdre parfois pour « gagner » quelques minutes de conversation profonde. Mais s'il y a un enfant au catéchisme, tout est simple. On

nous demandera, bien sûr, si le petit est sage, ou s'il apprend bien son catéchisme. Mais vite on ira plus loin : on aborde les grands problèmes d'éducation, les problèmes de formation, et il ne tient qu'à nous d'associer la famille à tel effort, à nous aider pour lancer telle activité éducatrice. Entrer dans les détails n'est pas ici de mon ressort. Je crois que le prêtre a là, avec les catéchistes de village, un rôle absolument surnaturel et seulement surnaturel que personne ne lui contestera.

Ce qu'il faut a tout prix éliminer

Nous voici, malheureusement, à la fin du bilan positif fourni par la Communion solennelle à la campagne. Il faut, maintenant, avec courage, regarder l'envers du tableau. Il reste bien des choses à éliminer, bien des positions fortifiées à démolir.

Le point final de l'éducation chrétienne et de la pratique.

Quand on a, une fois, assisté à une de ces clôtures de journée de Communion solennelle, en certains villages de France, on a le cœur brisé. Le groupe des communiants vient de reconduire monsieur le Curé au presbytère; un enfant lit un discours « d'adieux » (le terme y est bien souvent), lorsqu'on ne rencontre pas cette phrase significative : « Monsieur le Curé, nous venons pour la dernière fois vous dire... » Inutile d'écouter ce qu'il va dire... pour la dernière fois. Cela se passe de commentaires, et nous savons, hélas! que pour beaucoup c'est vrai littéralement; on ne les reverra que pour leur mariage. C'est comme si l'enfant vous disait : le catéchisme, mon Dieu, ça pouvait aller un certain temps, et puis il le fallait bien puisque tout le monde y va. Mais maintenant on va avoir autre chose de plus important à faire. Il nous faut apprendre la vie réelle qui sera la nôtre.

Avons-nous réfléchi que nous avons fait de notre catéchisme un bloc tel qu'en effet il reste solide. Mais n'est-ce pas comme un bloc erratique dans la vie des jeunes ? On a rappelé avec tant d'insistance cette obligation d'aller au catéchisme qu'on a fini par faire oublier l'essentiel : le pourquoi du catéchisme.

Les jeunes qui vont entrer dans l'adolescence veulent apprendre à vivre; rien de plus légitime. Mais, si la vie n'avait pas été séparée du catéchisme, le problème ne serait-il pas un peu résolu ? La Communion solennelle ne serait-elle pas le commencement d'une vie nouvelle plus belle et plus exaltante ?

Ma plus grande joie, au terme des années de catéchisme, c'est

d'entendre tel ou tel enfant me demander : « Est-ce qu'on ne pourra pas revenir l'année prochaine ? » Vous devinez la réponse. Rien n'est fini, en effet, bien au contraire, puisque, au delà des obligations, l'enfant va de lui-même commencer à poser des actes libres et à prendre des engagements valables.

La Communion solennelle, acte individuel.

Il y a encore des paroisses où, le jour de la cérémonie de Communion solennelle, on souffre pour les enfants, qui, l'un après l'autre, récitent par cœur les actes les plus invraisemblables et les plus interminables : quatre, six, huit ou davantage; leur titre même indique la théologie très spéciale qui les a inspirés : à Jésus Hostie, à saint Joseph, à la Sainte Vierge, à Jésus crucifié, aux saints patrons, aux saints anges, etc. L'orgueil des parents demande que chaque enfant récite le sien, et la fille de monsieur le Maire dira le plus long, ou même la trop célèbre « Consécration à la Sainte Vierge ». Cela est tellement ancré dans les esprits qu'une des demandes les plus souvent formulées à la rédaction du Missel rural a été pour supplier d'ajouter ces actes! Sans eux, on se sent perdu. Si quelqu'un peut m'indiquer quel est leur sens profond et comment on peut les rattacher au Mystère pascal que l'enfant revit ce jour-là, je lui serais très reconnaissant de me le dire. Le plus beau de l'affaire, c'est, toujours dans la même région de France, que, dans certaines paroisses, les enfants ne communient pas à la messe, mais *après*, pour avoir bien le temps de réciter tous ces fameux actes de communion. Les enfants, ce jour-là, en ont pour leur argent, si l'on peut dire. Combien de temps faudra-t-il pour comprendre que tout cela est faux, et fait mal ?

La promesse.

Il y a enfin la promesse. On a écrit bien des pages à son sujet. Le P. Roguet nous a dit ce qu'il fallait en penser [2]. Au point de vue pastoral, qui est le nôtre, il faut noter ceci :

Le rural ne sépare pas l'engagement de l'action normale que suppose l'engagement. C'est « en faisant » qu'il s'engage.

Le rural préfère donner des choses concrètes — produits en nature, argent — plutôt que de donner un engagement. Car cela

2. Cf. rapport à paraître dans *Communion solennelle et profession de foi*, coll. « Lex Orandi », aux éd. du Cerf. A.-M. Roguet, *Qu'est-ce que l'engagement baptismal ?*

le fait agir et lui fait comprendre les motifs intérieurs qui le poussent. Si rien de précis ne suit un engagement, il n'en voit pas la nécessité, l'intérêt.

Les ruraux, en train d'acquérir une personnalité, comprennent déjà mieux la valeur de l'engagement; mais ils sont encore rares et liés à des traditions.

C'est donc avec les enfants et avec leurs parents, c'est avec la communauté chrétienne, si réduite soit-elle, qu'il faut réfléchir longuement, non pas tant sur les engagements que sur les moyens concrets, locaux, précis, à prendre, ne disons pas pour tenir, mais pour *vivre* ces engagements.

Enfin, l'Église, en rétablissant la profession de foi la nuit de Pâques, nous a donné la véritable portée de l'engagement à prendre, sa forme, son contenu; nous n'avons pas à chercher ailleurs, ni autre chose, pour les enfants.

Ce qu'il faut ajouter

Dans les derniers chapitres de *Terre des hommes* et de *Pilote de guerre*, Saint-Exupéry, un peu effrayé par la fin de notre civilisation, souhaitait ardemment rétablir entre les hommes les liens défaits, les liaisons détruites, et pourtant fondamentales. Pour la formation chrétienne, dans nos campagnes, pour ce qui est en jeu au moment de la Communion solennelle, il faut aussi renouer les liens, il faut rétablir les liaisons essentielles.

Liaison entre les communiants.

Chacun sait la valeur des liens d'amitié qui se nouent, par exemple, entre les camarades de cours, dans les collèges. On n'ignore pas la persistance de l'esprit profond qui unit les combattants d'une même unité, d'une même « classe ». Des prêtres ont véritablement créé des liens profonds entre enfants qui faisaient ensemble leur Communion solennelle : « Je suis de l'année de untel », diront-ils. Il y a une mystique de la promotion chrétienne qui me paraît bonne et bienfaisante. Tous ne persévéreront peut-être pas. Mais tous auront de la joie à se retrouver, surtout si on les réunit sans attendre trop tard, pour telle rencontre annuelle, telle sortie, tel goûter : petits moyens peut-être, qui peuvent devenir le départ d'une prise de conscience importante, une promotion nouvelle de jeunes chrétiens qui font ensemble leur profession de foi, c'est quelque chose qui compte. Des jeunes. Des chrétiens. Tout l'espoir, tout l'avenir est contenu en eux.

Liaison avec la Communauté chrétienne et paroissiale.

Renouer les liens entre les jeunes communiants et la Communauté chrétienne, c'est bien aujourd'hui l'idéal de tout curé de campagne. Nous parlerons tout à l'heure de ce que cela signifie. Mais disons tout de suite que tous les sacrifices sont justifiés qui tendent à la création de cette communauté. Et puis c'est un principe de pastorale qu'il ne faut pas attendre pour commencer d'avoir une communauté idéale : nous avons des tièdes, des demi-croyants; ce sont eux notre petite Église réelle, ce sont leurs enfants que nous avons au catéchisme, il s'agit de les former, de les préparer.

Souvent, pour commencer, il faudra agir lentement et prudemment.

Dans une paroisse, un curé a longuement formé ses quelques pratiquants, ceux qui font leurs pâques, pour qu'ils communient aussi le jour de la Communion solennelle. En quelques années, il est arrivé à ce qu'il désirait : dans cette paroisse de sept cents habitants, quatre-vingts personnes font leurs pâques, quatre-vingts personnes aussi accompagnent les enfants à la sainte Table, le jour de la Communion solennelle. Ce même jour, en même temps que les enfants, ils renouvellent leur profession de foi baptismale. Ce n'est pas encore beaucoup; cela aide déjà les enfants.

Dans la paroisse où je suis arrivé il y a un an, après une longue préparation qui accompagnait et suivait la Veillée pascale, j'ai demandé aussi aux meilleurs chrétiens de venir communier avec les enfants, et le jour même à toute l'assistance de s'associer à leur profession de foi en récitant, comme au baptême, le *Credo* et le *Pater*. Et cela s'est fait avec une véritable ferveur qui a fortement aidé celle des enfants.

Peu à peu la communauté paroissiale s'associera plus profondément à la préparation de ce jour, et surtout aidera à en faire un point de départ fécond pour la montée des jeunes.

La liaison avec le Mystère pascal.

Depuis que le pape Pie XII nous a rendu la bienheureuse Vigile, il est clair que la profession de foi, soit des enfants, soit des adultes, ne pourra plus se faire dans un autre contexte.

Comment arriver, pratiquement, à ce que la Communion solennelle s'y réfère expressément?

Le plus simple serait sans doute de faire cette cérémonie dans

la nuit même de Pâques. Les enfants seraient admis, devant toute la paroisse, à se joindre à leurs parents : cela marquerait bien la liaison et avec le mystère de Pâques et avec la communauté présente cette nuit-là par ses membres les plus dynamiques.

Mais vous devinez les objections qui vont être soulevées; beaucoup sont d'ailleurs fondées : comment s'occuper, en cette nuit, de tant de choses et des enfants ? Il y a les adultes qui veulent faire leurs pâques. Il y a la préparation de cette cérémonie. Il y a surtout des parents qui ne comprendront pas qu'on réunisse cette fête spéciale avec la fête de Pâques. Il y a le fait que le curé de campagne ne pourra pas faire cette cérémonie en même temps dans toutes les paroisses dont il a la charge (deux, trois, ou plus).

Ici encore c'est une âme de pasteur qu'il faut avoir pour résoudre ce problème.

Les curés de campagne de France pourraient, me semble-t-il, se mettre d'accord sur les conclusions pastorales suivantes :

Il faut que la Communion solennelle se fasse de telle sorte que sa préparation et son déroulement fassent revivre véritablement, ce jour-là, le mystère de Pâques aux enfants et à tous les assistants.

Il faut que la liaison avec Pâques soit visible pour tous. Quelle que soit la date, tout sera préparé et fait avec le même soin, la même âme que la veillée pascale.

Il faut que tous ceux qui assisteront aux cérémonies de ce jour, à commencer par les générations de jeunes chrétiens et les militants qui seront entrés dans ce grand mystère, soient amenés à désirer s'unir plus complètement encore, avec toute l'Église, à ce mystère et finalement à désirer le revivre réellement à Pâques.

Telle est la position pastorale la plus capable, je pense, de rallier l'accord des curés de campagne; la plus vraie aussi, à cause du grand travail d'éducation que cela demande : avec l'aide de Dieu et la volonté de persévérer de tous, on y arrivera certainement.

*
* *

Quelques étapes à franchir

On s'imagine facilement que, pour arriver à ce premier but, c'est tout un travail d'ensemble qui doit être poursuivi, car rien ne servirait de changer seulement la cérémonie ou sa préparation immédiate.

Un double travail est à poursuivre sans cesse pour la formation catéchistique et pour la formation paroissiale.

Pour la formation catéchistique.

Dès maintenant, nos catéchismes seront orientés et repensés en fonction du but à atteindre.

Je n'ai encore trouvé aucun curé qui se contente du catéchisme national tel qu'il est.

Deux grands courants se partagent le travail des maîtres en pédagogie catéchistique et la faveur des curés et de leurs aides :

a) Un grand nombre d'éducateurs ont été de plus en plus frappés par l'emprise du milieu sur l'enfant; les pensées habituelles de ce milieu, ses travaux, ses loisirs influencent l'âme enfantine.

De plus en plus aussi, l'enfant est pris par le côté réel des choses, des doctrines, par le concret.

De plus en plus, se développent des méthodes nouvelles d'éducation : des maîtres marxistes arrivent habilement et sans même en avoir l'air, à faire de petits matérialistes en herbe, à durcir les enfants, rendant leur âme vide et leur cœur sec.

Voyant tout cela, ces éducateurs se sont dit : le message du Christ est une doctrine de Vie. Il faut faire vivre les enfants en chrétiens plutôt que de leur faire à tout prix apprendre des formules. Il faut remettre le catéchisme dans la vie.

Grâce à des méthodes bien adaptées, ils ont voulu aider l'enfant, la famille et le catéchiste, et y sont arrivés. Les réussites sont nombreuses. Pour le milieu rural, la série *Vivre en chrétien au village* est certainement la plus marquante. Cependant, à l'expérience, les auteurs ont bien senti les limites de leur effort et ont essayé par des brochures complémentaires de corriger leur travail dans le sens que je vais maintenant indiquer.

b) Le second grand courant est parti de cette autre constatation capitale : le christianisme est une vie, mais cette vie, c'est le *Christ*. Le Christ a été préparé et attendu par un peuple qui reste, grâce à la Bible, le grand éducateur religieux de l'humanité. Puis le Christ est venu. Et enfin l'histoire des apôtres et de l'Église est le troisième volet de ce grand triptyque de notre épopée chrétienne. Nous n'éduquerons pas mieux l'enfant que Dieu lui-même a éduqué l'humanité. Travaillons dans le même sens et revenons donc aux « sources du catéchisme ». Nous voulons que la prière de l'enfant soit vraie et profonde : comme Jésus il priera avec la Bible. Nous voulons que sa vie soit nourrie fortement des grandes vérités de la Révélation, des merveilles que Dieu a accomplies parmi nous; il vivra comme le Christ de ce

pain nourrissant de la parole de Dieu, des merveilles de Dieu. Nous voulons surtout qu'il vive avec l'Église, comme l'Église, car l'Église est la grande éducatrice de vie chrétienne; c'est donc avec l'Église faisant revivre pour nous le Mystère du Christ dans l'année liturgique que se fera la formation chrétienne de l'enfant comme de la communauté.

Ici je pense que les ouvrages magistraux de l'abbé Colomb sont présents à toutes les mémoires.

L'un et l'autre courants ne s'excluent pas, on l'imagine aisément, mais chacun met l'accent sur un point ou sur l'autre; l'un et l'autre courants, utilisant les plus récentes découvertes psychologiques, sont progressifs et très vivants.

Pour ma part, j'avoue être sans cesse tiraillé entre les deux. Bien sûr, l'idéal serait que les catéchistes soient assez grands éducateurs pour compléter d'eux-mêmes soit l'une, soit l'autre formule. Je souhaite, parce que beaucoup de curés de campagne n'ont ni le temps ni les possibilités de le faire, qu'on puisse les aider à utiliser ces grandes richesses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne ferons rien de valable en dehors de là. Mais si l'on veut se donner la peine de marcher en ce sens, nous aurons certainement, sans tarder, des Communions solennelles qui seront baignées dans la lumière de Pâques.

Pour la formation paroissiale.

Grâce au pape Pie X, la cérémonie de la Communion solennelle, n'étant plus liée à la première réception de l'Eucharistie, a vu l'accent se déplacer vers la profession de foi, et s'est donc trouvée liée au baptême. L'approfondissement du baptême a fait approfondir la fête de Pâques et son mystère de mort et de résurrection.

Mais on n'a pas toujours vu qu'une célébration plus vraie de Pâques amenait à célébrer les baptêmes, dans les paroisses, avec le même soin, avec le même enthousiasme que la grande fête chrétienne. Il faut dire très fort qu'une revalorisation des baptêmes, dans nos paroisses rurales où ils restent si facilement entourés d'une atmosphère religieuse, est une excellente préparation à des Communions solennelles profitables et plus vraies.

Grâce à Dieu, on assiste à un véritable « retour aux fonts baptismaux »; on les restaure, on les orne, on les entoure d'honneur.

Le Rituel bilingue est venu, lui aussi, nous inviter à mieux faire les baptêmes.

Si l'on attache de l'importance aux baptêmes, cela amène na-

turellement à former les familles des baptisés. Dans les pays déchristianisés, il faut surtout utiliser ces jours préférés de nos gens que sont les fêtes où nous avons le plus de baptêmes : Pâques, la Pentecôte, le 15 août, cette fête qui est la Pâque d'été, cette fête qui se prête si bien à évoquer le mystère de mort et de résurrection, vécu par la première créature humaine à la suite du Christ. En ces jours, toute la communauté paroissiale est rassemblée; elle est prête à comprendre peu à peu son rôle d'accueil aux nouveaux baptisés.

La liaison avec l'Eucharistie a été marquée de tout temps. Il n'y a pas lieu d'y insister ici. Soulignons, cependant, au point de vue pastoral, l'intérêt qu'il y a à envisager, d'une part la communion pascale de nos gens comme leur communion solennelle annuelle; d'autre part à inviter tous les vrais chrétiens à s'unir aux communiants, le jour de cette Pâque qu'est la Communion solennelle. L'éducation en ce sens, commencée avec les militants, peut gagner de proche en proche toute la communauté paroissiale.

Enfin, la formation paroissiale est d'abord fondée sur le fait que l'éducation chrétienne se fait en liaison étroite avec la famille et tous les éducateurs de l'enfant. De nombreux efforts sont actuellement tentés et des expériences sont faites un peu partout. Chaque fois que l'on a fait quelque chose dans ce sens, la formation chrétienne a été plus profonde et la persévérance plus facilement assurée. Il faut intéresser la famille à tout ce que fait l'enfant, lui demander d'aider le catéchiste surtout aux moments cruciaux; lui indiquer les sens des efforts qu'elle n'est pas prête à comprendre du premier coup, et par conséquent pas prête à soutenir. Ne se passer d'elle que dans les cas extrêmes. Enfin l'aider même matériellement quelquefois : je pense à ces mamans qui, pour ne mécontenter personne, restent à la maison pour préparer le repas, le matin de la Communion solennelle. Cela prouve que la famille est peu chrétienne, certes. Mais si on pouvait faire remplacer la maman, cela en vaudrait la peine; des jeunes filles militantes pourraient y penser.

*
* *

Vers une Communauté chrétienne qui prenne en charge la profession de foi de ses jeunes membres

On nous répète sans cesse, après l'étude de chaque question pastorale importante ; « Formez des communautés chrétiennes!

Travaillez avec votre communauté chrétienne! » Dans cet exposé, c'est aussi la conclusion que j'ai senti naître à chaque instant. C'était même l'objet de ces réflexions, comme de celles de l'abbé Rétif. Et me voici presque à la fin, sans avoir abordé de front ce problème. Vous avez deviné pourquoi : parce que le problème est complexe. Et parce qu'il est lié à une multitude d'autres. Essayons, cependant, d'en dire un mot.

« *Le monde rural est plongé dans une énorme aventure.* »

Cette phrase est de M. Romatif, un des dirigeants du M.F.R. Elle nous place au cœur des difficultés qui sont les nôtres. Dans un monde en pleine évolution, il est très difficile de faire des choses stables. Il est difficile de donner des directives valables pour une multitude de paroisses rurales très différentes.

Ce que nous savons, c'est que la communauté rurale traditionnelle se défait de plus en plus. L'économique a tellement d'emprise sur l'homme qu'il a aussi défait l'homme ou plus exactement la personne. Or une communauté ne peut pas être formée avec des individus juxtaposés, mais avec des personnes.

Il y a aussi sous nos yeux des groupes nouveaux qui naissent : groupes économiques, syndicats, associations diverses, coopératives, etc., des groupes nouveaux culturels (pensons aux jeunes ruraux qui se forment dans les écoles professionnelles ou autres). Il y a des centres de vie et de peuplement qui disparaissent, d'autres qui naissent. Il y a les multiples visages du rural d'aujourd'hui : le paysan, le technicien, l'artisan, le fonctionnaire.

C'est avec tout cela qu'il faut compter. Tous ces gens-là sont nos paroissiens. Ne nous étonnons pas trop que nous n'arrivions pas à la belle unité de nos anciennes et meilleures paroisses rurales. Les paroisses de demain n'existent pas : elles sont en recherche. Notre rôle n'est pas d'imposer à nos chrétiens si divers une unité arbitraire. Notre rôle est de les nourrir spirituellement de telle sorte qu'ils comprennent que, quelles que soient leurs divergences humaines, l'union profonde créée par une vie chrétienne authentique est possible dès maintenant, et les aidera même à résoudre par surcroît la crise de croissance qu'ils subissent.

Nous les aiderons à renouer les liens nécessaires pour que naisse la communauté. Nous serons à l'écoute des groupes nouveaux, cherchant avec eux pourquoi ils sont rapprochés : des hommes liés entre eux comprennent mieux le mystère de l'Église.

Il faut être aussi très réaliste. Le pape Pie XII, dans un discours récent au monde rural, recommandait de se garder d'un

romantisme irréel. Il disait, entre autres choses dignes de remarque, que la campagne n'était pas une annexe de la ville. A cause de l'industrialisation, des rapports plus organiques entre les deux, on traite souvent des problèmes ruraux sans aucun discernement, on les lie trop aux problèmes spécifiquement urbains. Placé, pour ma part, à un carrefour, m'occupant à la fois d'un centre et des paroisses rurales dépendant de ce centre, au milieu, d'autre part, de ces cités ouvrières caractéristiques qui ont surgi, avec les barrages, en pleine campagne, je suis de plus en plus persuadé que ville et campagne restent complémentaires. On va vers une unification ? Certes, à condition qu'on veuille dire par là que la campagne prend conscience de sa valeur et de sa place, aussi importante que celle de la ville. Pour mieux me faire comprendre, je dirai que cette prise de conscience est du même ordre que la reconnaissance du rôle de la femme dans le mariage, tel que le reconnaît l'Église dans le nouveau Rituel allemand du mariage; cela n'empêche pas la diversité voulue par le Créateur et qui est une richesse. Plus la campagne sera elle-même (et chacun comprend bien que cela n'exclut pas, au contraire, son évolution), plus elle pourra voir naître de vraies communautés humaines et chrétiennes.

Je dis cela, parce qu'au point de vue liturgique, en particulier, la plupart des expériences qui nous sont proposées viennent de milieux très différents des nôtres et qu'à cause de cela, il est quelquefois difficile à des curés de petites campagnes de les imiter. Il ne faut pas qu'ils se découragent pour autant, mais cherchent avec patience et persévérance : la source liturgique est la même, la façon d'y boire est différente.

« *C'est plus de mystère que de choc que le monde rural a besoin.* »

C'est encore une phrase très riche de M. Romatif que je veux reprendre ici, et qui éclaire notre route. Au point de vue pastoral, si l'on veut aboutir à un redressement durable, et orienter nos Communions solennelles vers le mystère pascal, il faut un long effort qui, prenant nos gens là où ils en sont, fasse confiance à la foi religieuse qui est la leur, et n'hésite pas à placer l'éducation chrétienne dans le mystère, mais sans des heurts qui ne seraient que des impatiences ou des méthodes humaines.

Le mystère chrétien, bien souvent, nos gens l'ont perdu de vue parce qu'il disparaissait sous telle pratique rituelle, sous telle apologétique de seconde zone. Il ne faut pas croire en Dieu parce qu'il tonne ou que le printemps revient chaque année : il

faut croire en Dieu parce qu'il nous aime. Il ne faut pas faire sa Communion solennelle parce qu'on sera ennuyé lorsqu'on voudra se marier à l'Église si on ne l'a pas faite, mais parce qu'on est Fils de Dieu, frère du Christ ressuscité et capable de répondre à son amour.

Le mystère chrétien ? C'est au cœur de la famille rurale qu'il faudra le retrouver et le faire revivre. La stabilité familiale, elle est si utile pour la formation chrétienne des jeunes. Des foyers bien formés aideront mieux le catéchiste que les manuels les meilleurs. Avec quelques-uns de ces foyers tout devient possible. Il faut partager, quand on a cette grâce, l'angoisse de ces curés qui n'en voient pas encore naître chez eux. La Communion des Saints n'est pas une chose vaine, même dans le clergé, et les réussites des uns sont le fruit des prières et des sacrifices des autres.

Le mystère chrétien ? Il sera redécouvert au cœur même des communautés nouvelles qui naissent : groupes d'enfants, groupes d'adultes. Les groupes d'enfants : c'est une de mes plus grandes joies quand je peux les suivre à la sortie de la classe, jusque dans leur village pour vivre un moment leur vie réelle, leurs jeux, leurs rapports familiaux, leurs relations de voisinage; chaque fois j'en suis revenu enrichi et plus capable de voir où et comment s'insérait ce que je pouvais leur dire au catéchisme. Les groupes d'adultes : vous pensez comme moi aux mouvements de jeunesse, à la J.A.C. et à la J.A.C.F., notre grand espoir, aux groupes de foyers militants. Il est clair qu'on ne peut, qu'on ne doit rien faire sans eux, dans ce domaine de l'éducation chrétienne. Nous ne leur faisons pas assez confiance pour réfléchir à cet important problème de la Communion solennelle. Si nous sommes dociles à l'Esprit-Saint qui nous parle par eux, nous verrons naître des solutions auxquelles nous n'avions pas songé peut-être, mais qui seront notre joie. Dans une première partie, j'ai dit le travail à entreprendre en ce qui nous concerne : faisons-le. Nos militants laïcs feront le leur, nous pouvons en être assurés.

Enfin, n'oublions pas, dans le monde rural, l'exemple que doivent être, pour nos gens, les communautés sacerdotales. Si les prêtres ne s'aident pas entre eux, ne vivent pas fraternellement, ne prient pas ensemble, comment pourront-ils souhaiter que les fidèles le fassent ?

⁂

Conclusion

Bien souvent, en étudiant ces problèmes, une évidence m'est apparue : si je veux faire œuvre profonde et ne pas me tenir à de vagues notions, j'ai besoin de refaire ma formation sacerdotale et de m'alimenter sans cesse aux sources d'eau vive. Je ne veux pas cacher que le C.P.L. est pour moi une de ces sources les meilleures. Le seul amical reproche que je lui ferais, c'est — si c'est un reproche! — sa trop grande richesse, ou plutôt la difficulté qu'ont des prêtres ruraux, vivant au milieu de gens simples et au vocabulaire restreint, de profiter de ses découvertes. Cette question de vocabulaire, qui restreint un peu son audience, n'est d'ailleurs pas insoluble : le *Missel rural*, en attendant le *Missel biblique*, en faisait la preuve.

Et puis, bien que cela soit un peu dur, pour nous curés de campagne, il nous faut sortir de notre quiétude, et ne pas avoir peur de remettre souvent en question même ce qui nous paraît le plus sûr dans nos manières de faire. Dans un monde en évolution, en marche, cela nous rappellera que nous aussi nous ne cessons d'être en marche vers la Patrie, vers le Seigneur. Lorsque c'est le pape lui-même qui, dans un acte comme celui de la Veillée pascale, nous met lui-même en marche, pourrions-nous hésiter?

A l'appel du monde rural, qui a besoin de retrouver une vie chrétienne nouvelle, et un engagement dans la foi digne de Dieu et de l'homme, nous répondrons que nous sommes prêts non seulement à semer, mais à être nous-mêmes le grain dans la main du semeur. « Autre est le semeur, autre le moissonneur. » Nous savons pourquoi meurt ce grain, quand il est enfoui dans cette terre de France qui fournit les hosties de nos messes, et sur laquelle vivent ces gens que nous aimons par-dessus tous les autres, parce que notre Mission est bien de les aimer en Dieu et de marcher avec eux vers la Lumière.

Jean Vinatier.

COMMUNION SOLENNELLE, PREMIÈRE ÉTAPE D'UNE PERSÉVÉRANCE EN COMMUNAUTÉ ADULTE[1]

Les liens profonds de la Communion solennelle avec la Communauté sont d'ordre sacramentel.

Ils tiennent non pas à une formule, mais à la racine même du christianisme. Nous sommes tous membres d'un même corps, solidaires d'une même Communion des Saints.

C'est face aux trois sacrements du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie que nous situerons l'aspect communautaire de la Communion solennelle.

Première période. — Un grand principe à l'origine de l'Église marque la réception des sacrements : baptême, confirmation et eucharistie sont d'abord inséparablement liés dans un même cérémonial donné ordinairement la nuit de Pâques, après une longue initiation qui est à la fois enseignement, éducation morale et initiation mystérique[2]. Vis-à-vis de l'initiation, enfants et adultes sont dans la même situation.

Deuxième période. — En pays de chrétienté, quand s'est généralisé le baptême d'enfants, confirmation et eucharistie sont administrées plus tardivement, et l'initiation en est bouleversée. Et c'est en raison d'insuffisances de foi que se crée, au XVII[e] siècle, l'usage d'une profession de foi après l'âge de raison.

1. Cette conférence est volontairement schématique, parce que l'auteur a développé ce sujet dans *Catéchisme et mission ouvrière* (Le Cerf, coll. « Rencontres »). Dans ces cinq cent quarante pages, des enquêtes, des faits nombreux, des conclusions aux perspectives plus vastes donnent à cette conférence sa vraie dimension.

Le souci du rapporteur fut aussi de souligner ce qui n'avait pas assez été dit dans les précédents rapports de la session. C'est d'une requête pastorale qu'il s'agit, avec des points d'orientation vers une Communion solennelle à sa vraie place dans les ensembles.

2. Le *Directoire* récent *pour la pastorale des sacrements* fait allusion à cette triple initiation, à propos du baptême d'adultes.

Troisième période. — Dans un monde déchristianisé comme le nôtre, sans cadre de chrétienté, c'est jusqu'au baptême d'enfants de milieu déchristianisé qui semblerait mis en cause, quand aucune communauté familiale ou paroissiale ne rend l'Église présente. Le Code d'ailleurs précise que l'on ne peut baptiser les enfants d'infidèles que lorsqu'on est moralement certain de leur éducation chrétienne[3]. Les pasteurs vont jusqu'à se demander ce qui peut justifier le baptême d'enfants de milieu tout à fait déchristianisé, quand les parents semblent s'en moquer et que la communauté paroissiale n'existe pas...

Communion solennelle et baptême.

Du baptême donné aux enfants d'aujourd'hui, nous dirons : Le sacrement est « *mystiquement* » *réalisé, psychologiquement inconscient, sociologiquement coupé de ses racines.*

Précisons chacun de ces points :

1° Le sacrement du baptême est « *mystiquement* » *réalisé.*

N'oublions jamais l'originalité essentielle d'une initiation donnée aujourd'hui, quel que soit le milieu : au catéchisme nous avons des baptisés.

L'engagement de leur baptême d'enfants est le seul engagement chrétien qui vaille. La plus solennelle des rénovations, après tout, n'a que peu d'importance en soi, comparativement à l'engagement décisif du petit baptisé.

Aussi, le malheur n'est-il pas surtout que trop d'enfants fassent une promesse solennelle sans lendemain, mais que trop de tout-petits entrent dans l'Église par le baptême sans être accompagnés par la foi de parents conscients de s'engager avant eux.

Tout engagement chrétien, — celui de la Communion solennelle et, *a fortiori*, celui du baptême qui en est la source, — suppose essentiellement, du moins *en principe*, l'existence d'une communauté adulte. Sinon voilà un enfantillage qui frise la profanation. Et le Mystère Saint risque de n'apparaître, en fin de compte, que sous les dehors d'une mystification.

2° Le sacrement du baptême est par ailleurs *psychologiquement inconscient.*

Je veux dire : d'abord, l'enfant ne prendra conscience de sa qualité de baptisé que longtemps après l'âge de raison, quand il aura acquis une certaine expérience humaine de la vie, ainsi qu'une maturité dans la foi. Qu'on ne s'attarde pas trop, sur le

3. Canon 750, § 2 (*Infans infidelium*) *extra mortis periculum, dummodo catholicae ejus educationi cautum sit, licite baptizatur.*

plan pédagogique, à créer une mystique du baptême pour les douze-quatorze ans... C'est à mon avis une illusion.

Par baptême psychologiquement inconscient, je veux dire aussi le caractère original, unique de l'engagement du baptisé : l'enfant, au baptême, ne s'engage pas : *il est engagé*. C'est Dieu qui se propose à la foi, avec toute l'initiative d'un don absolument gratuit. Et l'enfant grandissant s'engage à aller dans la même direction de la foi, malgré tous les risques de péché. Il s'engage au sens où l'on est engagé sur une route, sans prévoir les accidents possibles.

3° Par contre, l'enfant est non seulement engagé par la grâce prévenante de Dieu, mais il est soutenu dans cet engagement par une communauté précise : l'église locale qui est un signe de ce que réalise le baptême.

Le sacrement du baptême est, dans les *circonstances actuelles, la plupart du temps sociologiquement coupé de ses racines.*

Le manque de foi dans les familles, le manque de vitalité des paroisses, les négligences de parrains et marraines inaptes à cette charge, l'aspect administratif de l'inscription au baptême, un cérémonial inaccessible à la majorité d'assistants sans ferveur, sans participation priante — autant d'indices d'une dévalorisation communautaire, autant d'appels à *remettre en valeur pédagogiquement le visage communautaire du Sacrement*[4].

Et c'est dans ce contexte d'une communauté engagée activement que se situe, sur le plan pédagogique, un renouvellement baptismal à onze-douze ans, avec ses deux faces : profession de foi et renonciation au mal.

a) La profession de foi du baptême devient, sur les lèvres de l'enfant, une *confession de foi*, au sens paulinien; elle implique une affirmation de confiance en l'avenir et de fidélité, à la face d'une *Communauté* présente, qui est la *garantie vivante d'un « oui » dit à Dieu par les petits et les grands* — comme l' « *Amen* » de la communauté des premiers chrétiens voulait dire, face au Corps du Christ : oui, je crois, je renouvelle mon baptême.

b) Quant au renoncement au mal, affirmé plusieurs fois au cours des rites du baptême, c'est par une initiation sérieuse au sacrement de pénitence que le catéchisé en prendra conscience, en même temps qu'il prendra conscience de son état de pécheur. Il renouvelle son désir de lutte à chaque aveu sacramentel.

A ce sujet, c'est pitié de voir cette initiation à la Pénitence

4. Pour cette mise en valeur communautaire d'un baptême et d'une communion solennelle, nous n'oublions pas la place qu'il convient de donner à l'évangélisation des familles. Saint Thomas appelait la famille *uterus spiritual* pour l'enfant. Mais ce n'est pas ici directement notre sujet.

ravalée au rang d'un chapitre de catéchisme. Une lente initiation au sacrement de pénitence suppose, entre autres éléments, avec le renfort d'une pédagogie active, l'éveil du sens du péché, une saine pratique de l'examen de conscience et l'accent mis sur un aspect communautaire que nous avons oublié.

Les Pères et le Concile de Trente ont souvent appelé le sacrement de pénitence « un second baptême ».

Communion solennelle et Eucharistie.

Les sacrements de baptême et de pénitence sont donc *aux sources d'une rénovation* d'enfants en croissance dans leur foi. L'Eucharistie n'en est pas moins le sacrement qui a donné son nom à la Communion solennelle et continue à lui donner sa signification religieuse.

La catéchèse primitive était surtout centrée sur le baptême, alors qu'aujourd'hui c'est à partir d'un contexte de formation eucharistique que l'enfant est finalement ramené à son engagement baptismal[5]. C'est en faisant vivre à l'enfant le Mystère eucharistique qu'on aide ce communiant à prendre conscience de sa qualité de baptisé. La communion « privée », pour bon nombre d'enfants, marque le point de départ d'une vie eucharistique, aliment de leur foi baptismale, et devrait être aussi *le signe de leur Communauté de fait* avec une assemblée d'adultes.

C'est dans la mesure où ils auront rompu le Pain eucharistique aux côtés de baptisés de tous âges que les *Communiants* percevront tout le réalisme de la cérémonie d'engagement, d'ordinaire située l'après-midi; la « présence réelle » d'une communauté d'adultes peut seule donner son sens plénier à l'affirmation de foi baptismale d'un groupe d'enfants qui ont foi en la présence réelle du Christ eucharistique.

Pour l'enfant qui a subi une Communion solennelle sans enracinement avec la Communauté locale, si petite soit-elle, pour cet enfant qui n'a sous les yeux que les seules apparences d'un agglomérat de soi-disant chrétiens, un tel souvenir, sans lendemain pratique sur sa vie, amer comme une faim trompée, ridicule comme un enfantillage d'autrefois, provoque un haussement d'épaules, avec ces mots : *ça ne signifie rien*. Le mot est rigoureusement exact : ça ne signifie rien, parce que ce n'est plus un signe efficace. Ce signe qui doit accompagner la parole, comme

5. Le *Directoire pour la pastorale des sacrements*, dans sa conclusion, rappelle que toute la pastorale des sacrements découle de l'autel où l'Eucharistie est consacrée.

les miracles du Christ et des Apôtres qui accompagnaient l'annonce de la bonne Nouvelle.

Le signe d'un engagement réel pour les petits et pour les grands, c'est la réalité d'une communauté croyante qui féconde le milieu où des chrétiens s'engagent chaque jour, à tous âges, au syndicat, au quartier, mieux encore qu'à une cérémonie de Communion solennelle.

C'est ce que les historiens de l'Église primitive appellent le kérygme : cette proclamation publique de foi au Christ mort et ressuscité, proclamation accompagnée de signes.

Nous avons, en fait, oublié souvent ce choc initial, dans la présentation du message, pour nous en tenir surtout à la catéchèse, quand ce n'est pas pour proposer un enseignement supérieur (didascalie) à des foules qui ne sont plus ébranlées par un perpétuel sursaut de conversion.

Toute solennité suppose une familiarité.

Une solennité quelconque, exceptionnelle par définition, suppose en quelque sorte une familiarité plus habituelle : à la Communion solennelle comme affirmation publique de foi à l'Eucharistie et dans l'Église doit correspondre pédagogiquement une certaine vie eucharistique courante et sans apparat.

Première communion, à son heure, signifie la réalité d'une communion habituellement vécue et de plus en plus enracinée avec les adultes avoisinants, dans une même communauté de foi.

Il appartient à un catéchisme que j'appellerais « d'à propos » de monnayer cette réalité ecclésiale, par une catéchèse qui se maintienne en perpétuel contact avec cette communauté et qui vive de sa vie.

Je me suis suffisamment exprimé à ce sujet pour n'avoir pas à y revenir[6] : réunions à domicile, enquêtes réalistes et progressives, contacts avec les chrétiens du quartier, favorisent l'union des enfants avec un milieu nourricier.

J'insiste ici sur *la valeur d'expression communautaire que les adultes doivent donner à la messe, pour qu'elle soit « signe » d'efficacité de la promesse des enfants.*

Si la messe des grands n'est pas un engagement de charité familier, à la portée des enfants, c'est en vain qu'on exhibe des gosses au moyen d'un cérémonial surchauffé, en réalité illusoire. Tant que les adultes n'auront pas conscience que leur messe du dimanche est un engagement autrement plus réel que celui de

6. Cf. dans *Catéchisme et mission ouvrière*, IIIe partie, « Au rythme de la vie ».

leur onzième année, les communiants seront des « sans-famille » spirituelle, des parias d'une société égoïste jusqu'auprès du sanctuaire.

Et comment serait-ce une messe engageante si l'attitude et la vie des chrétiens ne traduisent pas, au long des jours, un souci rigoureux de témoignage : par l'entr'aide, des prises de position chrétienne aux syndicats, etc. Comment l'enfant pourrait-il croire au sens communautaire d'une messe à laquelle il s'ennuie faute d'ambiance suffisante! Est-il suffisant, pour préparer cet engagement, de s'en tenir à des messes d'enfants qui, jusqu'à la fin des catéchismes, maintiennent le futur persévérant loin de la présence d'adultes priants?

Le bien-fondé des messes d'enfants n'est pas ici en question (c'est d'ailleurs complexe); mais faisons en sorte que l'enfant soit progressivement admis à une communion eucharistique à la Table commune. Pourquoi ne pas demander aux vrais chrétiens dans le quartier de prendre en charge, peu à peu, ces petits communiants?

Pour ma part, je crois que la pièce maîtresse d'une initiation religieuse, c'est, à côté de l'initiation à la Pénitence, une initiation progressive à la messe comme insertion dans le Mystère liturgique [7].

Sens et limites du cérémonial.

Ce cérémonial ne devrait être que l'expression collective d'engagement d'une communauté, à la fois milieu nourricier et témoin de la croissance dans la foi d'une bande d'enfants. *La Promesse d'enfants n'est que l'écho d'une promesse collective d'adultes.* Condition nécessaire pour que le « oui » de l'enfant prenne corps en son adolescence. Quand donc renoncerons-nous à faire dire aux enfants par des cantiques, des prières, des promesses toutes faites, qu'ils s'attachent à Jésus-Christ pour toujours? Que valent ces paroles sur commande pour des enfants qui ne savent pas ce que c'est qu'être chrétien et ne connaissent pas la vie? Pourquoi, en ne mesurant pas nos mots, laisser croire au parjure?... Que peuvent-ils promettre, si ce n'est de rester unis pour devenir chrétiens?

7. Un récent livret avec son introduction explicative donne à cette indication un développement pédagogique : *Si tu savais le don de Dieu,* Essai pédagogique d'initiation à la messe, par l'équipe sacerdotale du Sacré-Cœur de Colombes. Préface du P. Doncoeur. 140 pp., 200 francs. — S'adresser au secrétariat paroissial, 360, rue Gabriel-Péri, Colombes (Seine).

Ils promettent pour une part seulement, les adultes pour une autre part. Mais que les enfants le sachent, que les adultes le disent. N'exagérons donc pas l'importance du cérémonial. Une belle cérémonie peut être une illusion collective, dangereuse pour le pasteur et pour les enfants. Elle n'a, en fait, d'autre signification que de rendre authentique et solennelle une réalité vécue depuis des mois dans le courant de la vie, lors d'échanges déjà en cours entre ces petits et les chrétiens du quartier[8]. Il n'y a pas de pastorale en « pièces détachées ».

Le succès même de la session du C.P.L. prouve que cette question passionne les prêtres : c'est à la fois réconfortant et inquiétant.

Réconfortant : parce que nous pressentons qu'un changement est en cours et que les routines du passé rendent mal à l'aise... Dieu merci!...

Inquiétant : si c'était un repli stratégique vers les enfants! L'effort pastoral est d'abord à mener là où se joue le sort du monde et près de ceux qui font le monde d'aujourd'hui. Ne risquons-nous pas parfois de voir la paroisse à travers les enfants ? Serions-nous aussi nombreux sur tout autre sujet de session ? Au curé qui aurait une belle Communion solennelle, un catéchisme soigné, je dirais volontiers : voilà une courte étape de franchie, tant mieux; mais... ce n'est qu'une étape, une petite étape!

Or, jusqu'ici la pastorale a surtout prêté attention à l'engagement des onze-douze ans, plus solennel que décisif.

Je voudrais vous dire en guise de conclusion quelles lignes se proposent, semble-t-il, au *catéchuménat authentique*, au delà des onze-douze ans.

8. Faut-il redire ici que ce qui limite, en fait, plus d'un cérémonial, c'est le scandale d'argent qui entache ce repas eucharistique. Rendre payant (places, cierges,...) ce repas sacré, c'est le rendre profane. Quant aux communiants, ils sont dressés parfois à faire une offrande. « Le cierge d'une main, l'offrande bien visible de l'autre main », disait récemment un bon curé.

Voici, à titre d'exemple, quelques réflexions entendues au sortir d'une cérémonie de communion qui avait voulu être adaptée à la circonstance :

— L'agent de police, de communion, a dit : Il y avait de l'ordre.

— Un provincial : Le laïus, c'était envoyé !

— Une grand'mère : Ça change tout, c'était mieux qu'autrefois.

— Un enfant de six ans : Mais je ne veux pas être chrétien, je veux rester français. Ici, dans l'église, ils parlent latin.

— Un homme : Les places ne sont pas payantes, il n'y a pas de quête, et les hommes servent la messe : c'est mieux.

Pareilles réflexions laissent entendre qu'il ne faut pas se faire trop d'illusions sur les possibilités d'évangélisation d'une seule cérémonie, quand elle n'est pas précédée d'une action profonde tant près des familles qu'avec la collaboration des chrétiens du quartier.

Chaque étape de la vie humaine doit être une prise de conscience d'une nouvelle dimension de la foi.

Chaque âge-type est à « baptiser » en ce sens qu'à une expérience nouvelle de la vie correspond un approfondissement du baptême. A chaque étape de la vie, la communauté chrétienne devient, sous un aspect nouveau, signe efficace lors d'un engagement qui renouvelle, sans le répéter, le lointain engagement du baptême d'autrefois. Et chaque engagement devrait être la réponse à une catéchèse nouvelle dont le « catéchisme de Communion solennelle » n'est qu'un moment privilégié.

Cette catéchèse devra être progressive, prophétique, évangélique. J'affirme que *la catéchèse d'un enfant commence avec l'inscription d'un baptême d'enfant.* Autrement dit, nous avons mieux à faire, à ce moment-là, que remplir une feuille administrative, prévoir une sonnerie de cloches, ou parler dragées : c'est le moment ultime de mettre ces parents en face de la vraie portée de leur démarche. Sinon, par nos insouciances, qui sont complicité, nous contribuons, dès ce moment, à *paganiser à l'occasion du baptême.*

Un souci pastoral mieux éclairé pour préparer en famille tel prochain baptême, prépare aussi ce renouveau. De même, une formation sérieuse des jeunes et des parents chrétiens en vue d'éclairer l'éducation religieuse des tout-petits est déjà le renouvellement initial des promesses du baptême.

Après la Communion « solennelle », vont se dérouler des étapes de plus en plus décisives et de moins en moins « solennelles » : d'abord ce que nous appelons le Renouvellement (un an après la Communion solennelle), puis l'entrée à l'école d'apprentissage, l'entrée au travail, les fiançailles, enfin l'entrée de plus en plus consciente dans le monde ouvrier.

Chaque étape redit plus ou moins explicitement le « oui, je crois », mais, chaque fois, dans une perspective nouvelle et avec l'appui concret de chrétiens spécialement aptes à assumer cette charge.

A quatorze ans : Je crois au Christ, au seuil de l'entrée en apprentissage. Je crois que cette école, la dernière, sera le terrain d'apprentissage de ma confirmation.

Je crois à la bande comme seul milieu respirable pour ma foi. Je crois à la messe comme trait d'union avec ceux qui m'apprennent mieux que mon métier : une vraie vie de foi.

A dix-sept-dix-huit ans, lors de l'entrée au travail : Je crois au Christ comme compagnon qui désormais me compromet aux yeux des camarades. Je crois à la bande de travail, avec l'aide de quelques aînés pour nous initier à notre métier de militants.

Je crois à l'Action catholique comme réponse providentielle à mes premiers pas dans la vie ouvrière.

Voici mes *fiançailles*, c'est donc le moment de renouveler, avec plus de réalisme encore, ma réponse aux exigences du foyer chrétien. Face à un état dans lequel je pressens le visage d'une foi nouvelle adulte et virile, je ne veux pas d'une simple cérémonie, si intime soit-elle, en guise de récompense à ma fidélité passée, et pour l'encouragement des jeunes qui me suivent. Je veux être inséré dans une communauté de foyers, capables de me dire pendant la durée de mes fiançailles ce que le prêtre ne nous dirait pas sur le mariage chrétien. Et *je crois que le « oui » de notre consentement sacramentel ne sera que l'écho du « oui » de mon baptême.*

Me voici *adulte :* Je crois que ce baptême m'engage comme tout naturellement à m'insérer dans le *mouvement ouvrier* avec ses luttes syndicales, ses préoccupations de Paix universelle, avec ses sacrifices qu'il exige dans le foyer... Je veux « baptiser » ma vie ouvrière jusqu'au bout, et avec elle la portion de milieu ouvrier qui est le mien. Et mon atelier, mon bureau est le baptistère où, jour après jour, je plonge la forge, le rabot, mes livres de compte, dans la grande réalité du Christ qui est désormais ma Vie.

C'est ainsi que s'écrit l'Évangile que l'Esprit inspire dans le monde ouvrier. Ainsi se forgeront des militants chrétiens, bâtisseurs de demain.

Pour une Communion solennelle qui soit le « passage » du Seigneur.

A chacune de ces étapes pourra un jour correspondre une expression liturgique. Et toujours cet engagement renouvelé du baptême prendra appui sur des chrétiens témoins et responsables de cette croissance dans la foi.

Pour ma part, je ne crois pas utopique d'envisager une telle pastorale centrée sur le baptême au sein d'une communauté peu à peu collectivement consciente de sa foi.

Dans ce contexte, *une Communion solennelle signifie une croissance de la foi :* à sa place, rien qu'à sa place, tout à fait à sa place.

Aujourd'hui, je le crains, au lieu d'être une cellule vivante d'un corps, la Communion solennelle fait figure ici ou là d'un cancer. Certains ont parlé de suppression. Je crois à la Communion solennelle comme étape, préludant à d'autres étapes plus essentielles encore.

Ce n'est qu'*un passage entre deux âges de la foi.*

Et chaque âge de la foi est souvent précédé d'une crise qui n'est en soi qu'un signe de croissance, comme certaines fièvres d'enfants qui grandissent trop vite.

Mais, dans ces moments-là, « malheur à celui qui est seul »! Ce n'est qu'un passage, mais c'est le *passage du Seigneur* au cœur du baptisé qui donne son adhésion personnelle à la mort et à la résurrection du Christ.

Heureux celui qui subit cette crise avec, devant les yeux, la séduction d'une communauté, vivant témoignage de la Résurrection.

Cette saisissante lumière que donne à une Communion solennelle le Mystère pascal fait évidemment désirer qu'un jour des baptisés puissent renouveler cet engagement, en une nuit de Pâques qui pourrait être aussi la date de la Confirmation, pour eux-mêmes ou pour d'autres.

Mais une Nuit pascale n'a pas la puissance magique de suppléer aux carences de la foi des adultes témoins. Ce cadre idéal ne pourrait être, pour certains, qu'une illusion de plus. Cette insertion de la Communion solennelle au cœur du Mystère pascal doit dès maintenant inspirer notre cérémonial. Il serait prématuré, semble-t-il, de glisser cette cérémonie d'enfants un samedi saint, par crainte de rendre infantile une Nuit pascale, qui doit être avant tout expression virile de notre foi.

Il me paraît aussi important, pour l'heure, avant d'insérer des enfants dans les splendeurs de la liturgie baptismale, de donner aux petits et aux grands l'occasion de participer, au cours de cette Nuit pascale, au baptême d'adultes dûment préparés.

***

Ce déroulement de *moments successifs* dans la *prise de conscience d'un décisif engagement* fait au baptême, répond à mon point de vue à ce qu'on appelle communément la *persévérance.* Ce mot, dans les milieux déchristianisés, urbains ou ruraux, est particulièrement équivoque d'ailleurs. L'âge de l'enfant, son inexpérience de la vie ne lui commandent pas tant de persévérer (ce qui supposerait une conception statique de la foi ou signifierait le primat donné aux pratiques d'abord) que de développer sa foi à peine affermie. Seule une communauté réelle peut aider l'enfant à s'affirmer chrétien, et du fait même à s'affermir. Pour certains, ce n'est pas de persévérance dont il s'agit, c'est de résistance aux chocs de la vie! Un asphyxié ne persévère à vivre qu'au prix des efforts de ceux qui le ramènent à la vie. Un mauvais terrain persévère à étouffer la bonne graine.

L'enfant ne persévère pas, dans la foi, à vivre tout seul indéfiniment à contre-courant religieux.

Dieu seul sait à quelle sorte de persévérance tel d'entre eux est appelé! Sommes-nous certains que la persévérance dans la pratique religieuse est à la portée de tous ces enfants ? J'entends par la dite persévérance cette série d'étapes que nous avons, nous prêtres et laïcs, à promouvoir par une prise de conscience du baptême, vécu nouvellement en chaque nouvel état de vie. Et c'est de plus en plus une catéchèse progressive qui aide le jeune à « baptiser » de son empreinte de fils de Dieu, les réalités les plus humaines.

La mort chrétiennement consentie est le dernier geste de cette « persévérance ».

Puissent les prêtres de milieu ouvrier ne pas oublier le réalisme d'une persévérance qui baigne dans le milieu ouvrier.

Puissent-ils ne pas rester seuls, face aux quatorze-dix-sept ans.

Puissions-nous ne jamais appeler persévérance le fait d'arracher l'enfant, le jeune homme à sa famille, à son métier, aux loisirs de ses camarades!

Puissions-nous aussi ne jamais étouffer, au nom du catéchisme d'enfants de la dite Communion solennelle et de la persévérance des jeunes, les possibilités d'un authentique catéchuménat d'adultes. Et ce n'est pas là un avertissement chimérique. Ne connaissez-vous pas des militants ouvriers qui sont devenus chrétiens dans leur milieu, non pas à cause de la Communion solennelle et du catéchisme, mais malgré... Alors ?

Reste à méditer sur les jalons d'une Communion solennelle qui serait, comme me l'écrivait une maman, *à l'échelle de la Communion des Saints.*

C'est à une action élargie que ces perspectives invitent. C'est aussi à la patience d'une *orientation* lente à se dessiner. Peu importe où nous en sommes, après tout, pourvu que nous nous acheminions vers un Renouvellement de la foi chez les petits et les grands.

Le C.P.L. peut aider à donner à cette profession de foi les dimensions communautaires, mais c'est aux efforts de chacun d'entre nous que revient la belle tâche de rajeunir une institution que des générations avant nous ont usée. Comment ? En renouvelant, encore une fois, notre Pastorale.

Louis Rétif,
Curé du Sacré-Cœur de Colombes.

Un projet de cérémonial pour la Communion solennelle

Le C.P.L. avait lancé un questionnaire d'enquête sur la pratique de la Communion solennelle en France. Le chapitre concernant le cérémonial a suscité un nombre de réponses suffisant pour permettre une vue générale [1].

L'impression la plus nette que laisse le dépouillement de ces réponses est double : de pauvreté d'abord, d'insatisfaction et de recherches ensuite, parce que cette pauvreté est douloureusement ressentie par les pasteurs. D'où toute une série d'essais qui manquaient, pour être valables, d'une étude sérieuse du problème posé par la Communion solennelle. Faute d'avoir réfléchi à ce qu'elle est : une étape de l'initiation chrétienne en cours; faute d'avoir précisé à la lumière de la Tradition chrétienne et de la réflexion théologique les rapports qui lient cet acte solennel aux sacrements de l'initiation : baptême, eucharistie et confirmation, on ne pouvait apporter à cette célébration que des retouches partielles ou secondaires suivant que l'on était plus sensible à tel ou tel élément important, mais seulement pressenti, « flairé », oserai-je dire, plutôt que nettement dégagé par une analyse précise.

La session de Versailles, au terme d'une année de réflexion méthodique, a réalisé cette analyse et donné sa juste valeur à chacune des vérités de foi impliquées dans la Communion solennelle. On voit mieux aujourd'hui que profession de foi, rénovation des promesses du baptême et communion sont comme trois aspects d'une seule et même réalité, l'engagement, plus conscient et déjà expérimenté, du baptisé dans le mystère pascal du Christ, mort et ressuscité.

On sait dès lors qu'il ne peut y avoir de Communion solennelle en dehors d'une ambiance pascale et baptismale. Ce n'est donc pas seulement des retouches qu'il s'agit d'apporter au cérémonial de ce jour de Communion solennelle, mais une refonte complète qu'il faut opérer. Le C.P.L. entend bien prolonger sur le plan pratique de la célébration les conclusions théoriques dégagées à Versailles.

1. Les résultats de l'enquête ont été dégagés par le P. Chéry, *La communion solennelle en France*, pour paraître dans la Collection « Rencontres ».

C'est pourquoi il propose aux pasteurs ces premiers éléments de célébration, en les priant de préparer avec lui, — en lui communiquant réactions et réflexions, — un choix plus varié où chaque pasteur, quelle que soit sa paroisse, pourra puiser et faire de ce jour celui d'une entrée plus profonde et plus consciente de tout son peuple, grands et petits, dans l'unique mystère du Christ ressuscité.

Comme toute communion, la Communion solennelle est la participation à la pâque du Seigneur. Mais, Communion solennelle, cette participation doit être plus consciente, mieux vécue : ce que réalisera la célébration de chacun des temps de cette participation.

Préambule.

La participation à la vie de Dieu est purement gratuite. Elle est la réponse à un APPEL absolument premier de Dieu.

La communauté chrétienne et le clergé attendent les communiants à la porte de l'église. Quand ils arrivent, accompagnés de leurs parents ou de l'un des membres de la communauté, le curé les interroge :

— *Qu'êtes-vous venu demander à l'Église de Dieu ?*
TOUS : *La foi.*
— *Que vous donne la foi ?*
TOUS : *La vie éternelle.*
— *Si votre désir est sincère, approchez avec confiance, car le Seigneur est bon et veut que tous les hommes soient sauvés.*

LE CÉLÉBRANT prépare alors les enfants au geste suivant, en disant, par exemple : « *Bien avant que vous puissiez le connaître, il vous a appelés chacun par votre nom, car il vous aime depuis toujours. Il vous a sauvés dès le jour de votre baptême grâce à la foi et à la sollicitude de vos parents qui vous ont conduits ici. Maintenant, vous avez grandi et vous savez ce que vous faites; il vous appelle à nouveau par votre nom de chrétien pour voir si, librement, vous lui répondrez.* »

LE CÉLÉBRANT appelle alors successivement chacun des enfants par son nom de baptême; CHACUN répond : *Amen*, et s'avance, avec ses parents, jusque dans l'église pour former la procession d'entrée que ferme le célébrant et ses ministres. On se dirige vers les fonts baptismaux, ornés et illuminés; on peut chanter, par

exemple : *J'étais dans la joie...* (Fiche *Musique et Liturgie* Z-122 [2].)

Premier temps : La sortie du monde.

C'est lors du baptême que s'est réalisée cette sortie du monde. Il faut en reprendre conscience. D'où :

a) *L'évocation du baptême.*

On peut chanter le cantique : *Jadis, Seigneur* (du R. P. Roguet), pendant que le célébrant esquisse les gestes évoqués par le chant. Il fera ensuite une brève monition pour développer rapidement ce qui a été opéré par le baptême.

b) *La renonciation à Satan :*

Le célébrant s'adresse d'abord aux enfants :

— *Renoncez-vous à Satan?*
Tous : *Nous y renonçons.*
— *Renoncez-vous à ses œuvres?*
Tous : *Nous y renonçons.*
— *Renoncez-vous à ses séductions?*
Tous : *Nous y renonçons.*

Puis, s'adressant aux parents :

— *Vous tous, mes frères, qui vivez journellement avec ces jeunes chrétiens, avec le devoir de leur donner l'exemple d'une vie chrétienne, renoncez-vous vraiment à Satan, à ses œuvres et à ses séductions?*
Tous : *Nous y renonçons.*
Le célébrant dit alors :
— *Encore une fois, et pour toujours, sors d'ici, esprit impur* (le prêtre souffle sur les enfants) *et garde-toi bien de venir jamais souiller ces âmes lavées par le sang de Jésus-Christ et l'eau baptismale.*

Comme on ne comprend bien que ce l'on a fait avec tout soi-même, on peut faire faire ici aux enfants le geste du retournement.

Le célébrant : *Et maintenant, puisque Dieu vous a appelés du Royaume des Ténèbres à son admirable Lumière, renoncez définitivement au monde obscur du péché, détournez-vous du couchant et du royaume de l'ombre pour faire face désormais au*

2. Tous les chants indiqués dans ce cérémonial peuvent être commandés au *Service de documentation du C.P.L.*, Librairie Saint-Dominique, 222, faubourg Saint-Honoré, Paris-8e. C.C.P. Aine-Paris 6761-18.

levant lumineux d'où monte le Soleil de Justice, Jésus-Christ, qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Les enfants se retournent (vers l'autel) et font la génuflexion vers l'orient...

Le célébrant : *Avançons vers la clarté en chantant le cantique de la délivrance.*

Procession vers le sanctuaire au chant du psaume 135 (cf. *Gloria*, de l'abbé Julien, pp. 22-23), ou de *Joyeuse lumière*, si le *cierge pascal est en tête* (cf. *Triduum pascal*, p. 40).

Deuxième temps : Le passage chrétien.

Les enfants sont arrivés devant le sanctuaire et sont placés devant la Table de communion; leurs parents sont derrière eux.

a) Monition brève : Pour entrer dans le Royaume de Dieu, il faut en prendre la route; il n'en est pas d'autre que celle tracée par le Christ. Donc mort et résurrection; donc foi au Dieu Trinité.

Le célébrant : *Nul ne peut parcourir la route du salut s'il ne croit que notre Père des Cieux l'y appelle; que Jésus-Christ l'a parcourue en sa vie, sa mort et sa résurrection; que nous le rejoignons dans l'Église et par l'Esprit-Saint.*

Les enfants récitent le *Je crois en Dieu* ou chantent les acclamations du *Credo* de la *Messe du peuple chrétien* (ou agenouillement).

b) La mort au péché : Geste du prosternement auquel le célébrant ou le meneur de jeu prépare par le rappel de la mort opérée mystérieusement dans le baptême et que renouvelle la confession des péchés devant l'Église qui prie pour nous.

Les enfants récitent le *Je confesse à Dieu...* se prosternent sur un tapis ou s'agenouillent sur le sol pendant que la communauté chante quelques invocations des litanies : *Kyrie eleison* et l'invocation des saints patrons. On prie en silence un temps.

Le célébrant fait une aspersion d'eau en disant : *Que le Dieu Tout-Puissant, qui a purifié vos âmes par l'eau du baptême, vous pardonne vos péchés. Si vous croyez, des fleuves d'eau vive jailliront en vous pour la vie éternelle.*

c) La Résurrection avec Jésus-Christ. (Le célébrant ou le meneur invite les enfants à se relever et à se signer du signe de la Croix, instrument de gloire et de vie.)

Le célébrant : *Relevez-vous, chrétiens, car le Christ est ressus-*

cité d'entre les morts et vous êtes ressuscités avec lui. La Croix sur laquelle il trouva la mort est devenue pour nous le signe de la vie et du triomphe. C'est pourquoi, signons-nous du signe de la foi chrétienne.

Les enfants font avec lui le signe de la Croix. — *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

La communauté reprend le même geste et les mêmes paroles.

Alors les enfants entrent dans le sanctuaire un à un, passant sous les bras d'une croix que l'on aura dressée à l'entrée; ils en baisent le montant en passant. On chantera des acclamations à la Croix inspirées de la liturgie du vendredi saint (cf. *Fiches de l'Union*, n° R-54, R. 72) ou l'hymne baptismal de saint Paul : *Réveille-toi, ô toi qui dors; relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera*, comme antienne après chaque invocation à la croix, dans le genre de celles-ci : *O Croix, tu es la porte par laquelle nous pénétrons dans le Royaume de Dieu. — Salut, ô Croix, tu es l'instrument de notre victoire*, etc.

Troisième temps : L'accueil de l'Eglise.

Quand tous les enfants ont été ainsi introduits dans le sanctuaire et placés par le célébrant qui les a reçus, on leur détaille les richesses de la famille de Dieu; une brève monition les énumère et prépare aux gestes suivants :

a) Le célébrant : *Chrétiens, vous avez un Père. Invoquons-le ensemble comme Jésus nous l'a enseigné : Notre Père...*

Puisque nous avons un même Père, nous sommes aussi tous frères et devons nous aimer les uns les autres comme les membres d'une même famille.

Le célébrant embrasse le premier des garçons qui s'embrassent ensuite entre eux; les filles font de même. On peut chanter pendant ce temps : *Aimons-nous les uns les autres...* (Fiches *Mus. et Lit.* D-1.)

b) Le célébrant : *Chrétiens, vous avez un Sauveur : Jésus-Christ. Envoyé par son Père, il nous a apporté la bonne Nouvelle du salut et enseigné le chemin de la Vie éternelle. Il est le Chef de l'Église. Il faut le suivre et observer sa loi d'Amour contenue dans les saints Évangiles.*

Les enfants s'avancent à tour de rôle pour recevoir le livre des Évangiles et faire profession de vie chrétienne; les parents les accompagnent.

Le célébrant : *Reçois le livre de la Parole de Dieu. Que le Saint-Esprit ouvre tes yeux et tes oreilles. Qu'il te fasse comprendre tout ce qu'il contient, et t'aide à le mettre en pratique,*

L'enfant, tenant le livre entre ses deux mains jointes, dit :

Je veux vivre selon ma foi. — Accordez-moi, Seigneur, la grâce de m'attacher pour toujours à Jésus-Christ et de ne jamais me séparer de votre Église.

Les parents et le célébrant répondent : *Amen.*

Toute la communauté dit ensuite : *Amen.*

c) Le célébrant : *Chrétiens, vous avez un Consolateur, l'Esprit d'Amour qui a été répandu dans vos cœurs comme une lumière toujours présente et qui vous imprègne de force. N'éteignez pas l'Esprit de Dieu qui rend témoignage au dedans de vous que vous êtes enfant de Dieu.*

Chaque enfant vient recevoir du célébrant son cierge de communiant; au premier, le prêtre dit :

Le célébrant : *Recevez la lampe allumée et gardez inviolable le dépôt de votre baptême; observez les commandements de Dieu, afin que lorsque le Seigneur viendra pour les noces vous puissiez aller à sa rencontre avec tous les saints, dans la cour céleste, et que vous viviez dans les siècles des siècles.*

Tous : *Amen.*

Le prêtre donne alors le cierge de la main gauche, tandis que sa droite est posée sur la tête de l'enfant et, du pouce, trace le signe de croix sur le front; pendant qu'il fait ces gestes aux autres enfants, un diacre ou meneur de jeu peut expliquer l'effet de la confirmation que rappellent ces gestes du célébrant.

Conclusion.

Le célébrant renvoie les enfants à leurs parents :

Retournez vers vos parents et vers vos frères; portez-leur la lumière et la charité du Christ. Que tous les hommes puissent reconnaître que vous êtes chrétiens, à la manière dont vous vous aimez les uns les autres.

Dans la nef, les enfants embrassent leurs parents pendant que l'on chante un *Magnificat* ou autre cantique *d'actions de grâces.*

***

Si, comme il est infiniment souhaitable, la sainte messe suit cette cérémonie comme achèvement et signe efficace de ces gestes d'initiation au mystère de la vie par la mort, on remplacera le renvoi, en mission de charité, par la remise de la robe baptismale : brassard ou aube pour les garçons, voile blanc pour les fillettes, avec la formule suivante :

Reçois ce vêtement blanc. C'est la robe nuptiale pour entrer au banquet de Dieu. Puisses-tu la porter immaculée devant le tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que tu aies la vie éternelle.

Le psaume XXII : *Le Seigneur est mon berger* (dont il existe plusieurs versions pour le chant) est tout indiqué comme psaume d'Introït et thème d'homélie : celui qui est invité se lave, se parfume et s'assoit au Banquet; ainsi tout chrétien appelé dans l'Église doit-il passer par le baptême, la confirmation et participer à l'Eucharistie.

PATRICK ROBERT, O. F. M.

Le projet suivant est inspiré d'un cérémonial réalisé par le R. P. Gelineau, S. J. Ce cérémonial est conçu sur le plan d'un *jeu d'exode* en même temps que d'un *mystère du passage de la mort à la vie*, exécuté *localement* par les enfants après une catéchèse donnée pendant la retraite. L'intérêt pédagogique de cette représentation du mystère pascal réside principalement dans l'utilisation de *trois lieux* et de *trois déplacements* dans le cadre architectural de l'église paroissiale. Le projet suivant n'ayant pas retenu directement le « jeu d'exode » sous-jacent à celui du « passage chrétien », il sera bon de donner ici le schéma de l'ensemble qui manifeste mieux la progression des trois étapes.

1° PLACE DE L'ÉGLISE : *L'Égypte* = terre de péché (Occident).
(ou Narthex)
Pharaon = Satan.
Départ = renonciation au monde.

1er PASSAGE : *La mer Rouge* = fonts baptismaux (retournement vers l'Orient).

2° NEF DE L'ÉGLISE : *Le désert* = pèlerinage de la vie.
Moïse = Jésus-Christ.
Colonne de nuée = lumière de la foi (cierge pascal).

2° PASSAGE * : *Le Jourdain* = la croix (prosternement = mort; relèvement = résurrection).

3° SANCTUAIRE DE L'ÉGLISE : *La Terre promise* = l'Église, le ciel.

* Théologiquement il n'y a qu'un passage, celui que nous faisons avec le Christ dans son unique mort et résurrection. Mais l'utilisation des deux figures baptismales de la mer Rouge et du Jourdain a l'avantage pédagogique de manifester que, bien que nous soyons tout entiers morts et ressuscités avec le Christ au jour de notre baptême, nous devons sans cesse actualiser ce mystère par le renoncement de la vie chrétienne.

Même remarque pour le « désert » et la « terre promise ». L'Église, qui est bien la « terre promise » (cité céleste), n'en est pas moins encore le « peuple de Dieu en marche ».

Les Missels de communion

I. — Situation actuelle

Il y a un problème des missels de communion parce que le missel est un des cadeaux les plus traditionnels du jour de la communion et parce que pendant de nombreuses générations on ne s'est pas préoccupé du contenu et de la valeur liturgique de ces livres.

On peut distinguer en gros trois ou quatre genres de missels :

1. Les missels de communion proprement dits, caractérisés par une belle reliure, des illustrations et des cadres souvent en plusieurs couleurs, un contenu réduit souvent à l'ordinaire de la messe, les vêpres du dimanche, les évangiles des dimanches et de quelques fêtes et les prières usuelles.

2. Les missels que nous appellerons liturgiques parce que le souci de leurs auteurs a été de mettre la liturgie à la portée des fidèles en leur donnant le texte latin et sa traduction, et des commentaires ou explications sur le sens des rites et des textes. Il suffira pour fixer les idées, de citer les missels de Dom Lefebvre, de Dom Gérard, du P. Morin, de l'Action catholique rurale, des Bénédictins d'Hautecombe.

3. Il faut classer à part les paroissiens qui constituent un genre plus simple, assez ancien, avec un texte généralement assez complet, mais sans explications.

4. Enfin les missels pour enfants.

Actuellement on offre pour la communion un missel liturgique ou un missel de communion illustré.

Nous aurions voulu pouvoir dresser un tableau de la diffusion de ces deux genres de missels. L'enquête préliminaire à cette session n'a donné que cinquante réponses, dont trente de paroisses rurales, cinq d'institutions religieuses et seulement sept de paroisses urbaines. Il est impossible de tirer des conclusions valables d'une documentation aussi réduite. Tout au plus peut-on dire que tous ceux qui ont répondu ont déclaré faire un effort pour remplacer le missel illustré par un missel liturgique.

Une enquête personnelle auprès des éditeurs ou de leurs représentants et de quelques libraires nous a permis d'arriver à quelques conclusions plus précises :

— D'abord la situation est très variable selon les régions; les missels illustrés semblent surtout répandus dans le Midi et en Afrique du Nord, où ils représenteraient environ quatre-vingts pour cent de la vente des missels, les missels liturgiques tendraient à l'emporter dans le Nord et l'Est; dans l'Ouest, au contraire, les paroissiens domineraient. Si l'on envisage les points de vente, ce sont surtout les commerçants non spécialisés qui vendent le missel illustré, c'est-à-dire les grands magasins, les bazars, éventuellement les bijoutiers et les maroquiniers; au contraire, les missels liturgiques sont plutôt vendus par les libraires.

— Un deuxième fait très net est la faveur croissante du public pour les missels liturgiques. Tous les éditeurs accusent un recul de production du missel illustré. Beaucoup d'entre eux produisent actuellement autant de missels liturgiques que d'illustrés, et plusieurs éditeurs français notamment, qui ne faisaient avant guerre que le missel illustré, se sont mis au missel liturgique. Un exemple illustre ce fait : un commerçant spécialisé dans les articles de piété, dans une ville de cent mille habitants, nous a déclaré n'avoir plus commandé un seul missel illustré depuis deux ans.

II. — Importance du missel de communion

Souvent le missel de communion est le missel de toute la vie, le seul livre religieux qu'on ouvrira. Dans certains milieux, cette influence est relative. On signale des cas où le missel est relégué parmi les trésors, on ne s'en sert plus. Un curé de la Vienne signale « qu'il se vend de plus en plus de missels complets, mais qu'il faut remarquer qu'ils sont pratiquement réservés aux filles. Pour les garçons, dit-on, ce n'est pas la peine, puisqu'ils n'en auront plus besoin ». Un curé du Calvados dit sa joie d'avoir vu offrir des Dom Lefebvre : « J'étais heureux, écrit-il, mais tenez-vous bien, oncques ne reparut le beau missel! Et c'est l'oiseau rare qui a le droit de se servir de son livre de communion. Ces jours-ci, à l'occasion d'une mort subite, en cherchant un livre, on trouva très magnifiquement conservé son missel de communion; cette personne était née en 1886! Sans commentaires. » A Oran on signale qu'on connaît « toute la gamme des missels de communion qui ne sont pas utiles dans leur vie, ceux qui serviront à toute la famille et aux voisins ».

A l'inverse, on peut constater qu'un bon missel liturgique donne des connaissances religieuses plus poussées et, ce qui est plus important, un sens plus authentique de la vie liturgique et de toute la vie chrétienne. Ce qui n'est certainement pas le cas de ces missels incomplets qui ne peuvent qu'engendrer l'ennui pendant les offices et donner par leurs illustrations une piètre idée du christianisme.

Mais ces réflexions ne dépassent pas le plan individuel. Dans les milieux où s'opère une renaissance de la vie paroissiale et liturgique le missel a-t-il la même importance ? On peut soutenir qu'il finit par devenir un obstacle, que l'idéal serait la communauté chrétienne sans missel. Nombreux sont encore les fidèles qui préfèrent rester plongés dans leur gros quotidien plutôt que d'ouvrir la bouche pour s'associer au chant ou au dialogue. Si d'ailleurs tous les textes sont lus au peuple au cours de la messe, qu'aura-t-on encore à faire d'un missel ?

Quoi qu'il en soit à la limite, nous n'en sommes pas encore là. Souvent, hélas! les fidèles n'ont d'autre guide pour les initier à la liturgie que leur missel. D'autre part, même dans une paroisse vivante, le missel personnel, fût-il le même pour tout le monde, garde une valeur éducative. Il est le livre religieux qu'on ouvre le plus souvent, qu'on peut feuilleter à la maison. Il reste plus accessible que la Bible et évidemment plus attrayant que le catéchisme.

III. — Faut-il conseiller ou imposer un missel ? ou plusieurs ?

D'un point de vue pastoral immédiat et limité, il peut y avoir des avantages à recommander particulièrement un missel. Ce sera possible dans une communauté chrétienne restreinte, homogène et stable, comme cela peut être le cas d'une paroisse rurale ou d'une institution religieuse. Tout le monde aura le même missel et le prêtre pourra s'y référer fréquemment. Le missel contribuera à créer un esprit. On nous signale deux réalisations de ce genre : « Cela ayant été demandé aux réunions de parents, tous les enfants avaient le même missel, celui dont la communauté chrétienne se sert chaque dimanche. » Dans un autre cas : « Nous avons un missel unique que la paroisse paie à chacun de ceux qui font la promesse. » Dans un troisième cas, un curé signale combien le missel contribue à créer un lien de communauté : « Nous faisons désirer le livre de notre choix, une seule famille a cru mieux faire en offrant un autre missel. Dès ce jour-là l'enfant s'est senti coupé de la communauté. »

Dans les paroisses de ville, et en particulier dans les milieux

qui manquent d'homogénéité, où la population est instable, une telle action risque d'être illusoire et de donner l'impression d'autoritarisme. Nous connaissons un cas où des paroissiens ont acheté intentionnellement un autre missel que celui qui était recommandé avec trop d'insistance par le curé pour démontrer qu'ils étaient libres de faire le cadeau de leur choix.

Il faut d'ailleurs, à notre avis, voir au delà du point de vue pastoral immédiat. Actuellement de nombreux missels nouveaux sont lancés sur le marché, et plusieurs sont très intéressants. Il serait regrettable de bloquer cette évolution. Il faut laisser leurs chances aux auteurs et aux éditeurs. Évidemment certains éditeurs sont heureux de faire adopter leur missel par un diocèse, une paroisse ou une institution religieuse. C'est une manière de simplifier le problème de la concurrence commerciale. De la part des autorités religieuses, ce genre de recommandation n'est pas toujours inspiré par un souci purement liturgique... Et où en serions-nous, si on nous avait imposé des missels il y a seulement dix ans? Ils seraient démodés et surtout dépassés.

Mieux vaut, à notre avis, recommander un certain nombre de missels au choix. On peut ainsi laisser la liberté et orienter les fidèles vers ce qu'il y a de meilleur, sans être exclusif et peut-être partial. Le problème du missel est surtout un problème d'éducation du public.

IV. — Comment choisir ?

Pour orienter les autres il faut que nous-mêmes nous ayons des idées parfaitement claires sur la question.

Nous distinguions au début différents genres : missels de communion et missels liturgiques, paroissiens et missels d'enfants. Il nous faut maintenant classer les missels d'après leur contenu liturgique, ce qui est le plus important.

Trois types de missel s'imposent selon leur utilité :

— Les quotidiens, comportant le texte même du missel romain, c'est-à-dire de notre missel d'autel, et qui permettent de suivre la messe tous les jours. C'est certainement le type de missel le mieux défini. Évidemment, on peut envisager un texte latin complet ou seulement partiel [1].

— Les dominicaux [2] qui doivent donner la messe de tous les dimanches, ce qui veut dire non seulement les messes du dimanche, mais de toutes les fêtes de 1re et 2e classes qui sont célébrées

1. Voir *La Maison-Dieu*, n° 9.
2. Voir *La Maison-Dieu*, n° 12.

le dimanche. Il faut refuser le nom de dominicaux aux missels qui ne remplissent pas ces conditions. En outre il est souhaitable que ces missels comportent des offices tels que ceux du mercredi des cendres, des derniers jours de la semaine sainte, des rogations. Comme les quotidiens, les dominicaux peuvent être intégralement latin-français ou ne comporter que quelques textes latins qui seront logiquement ceux qui sont chantés à la grand' messe.

— Enfin, troisième type : les missels qui ne peuvent servir à personne; ceux qui ont, au lieu du propre complet du dimanche, simplement l'évangile, ou l'épître, ou ceux qui n'ont pas toutes les fêtes qui se célèbrent le dimanche.

Tout chrétien devrait avoir un vrai dominical qui lui donne la vraie physionomie de la prière eucharistique de l'Église. Pour les chrétiens plus fervents ou même seulement pour des personnes plus cultivées le quotidien sera à recommander. D'ailleurs beaucoup de gens veulent des quotidiens dans la seule perspective d'aller peut-être une fois à une messe de semaine et leur missel finit par devenir une invitation à le faire.

Il est évident que le contenu ainsi défini peut être présenté de différentes manières. Ici on pourrait distinguer les missels liturgiques classiques, genre Dom Lefebvre, destinés à des fidèles ayant une certaine culture, et les missels liturgiques plus accessibles, nous ne disons pas plus adaptés, mais avec une traduction plus proche du langage moderne et des commentaires plus faciles, ce qui ne veut pas dire moins bons. Ce sont les missels français les plus récents : ceux du P. Morin, de l'Action catholique rurale et des Bénédictins d'Hautecombe.

Parmi les missels du genre illustré il n'y a pas de quotidien et il n'y a que très peu de vrais dominicaux. Toute la place étant occupée par les illustrations il reste par nature peu de place pour un texte complet. Il faut dire et répéter que la plupart de ces missels n'ont même pas le canon de la messe en entier, ne donnent pas le propre au complet et moins souvent encore les fêtes de 1re et 2e classes. Encore leur contenu est-il présenté souvent de manière fantaisiste : fréquemment les introïts ou les graduels sont seulement en latin, voire les psaumes des vêpres. Ces missels posent, en outre, un sérieux problème d'éducation par l'image : la grande majorité des illustrations et des encadrements sont pour le moins mièvres, sinon du plus mauvais goût et entretiennent une religiosité sentimentale et fausse.

C'est pourquoi nous pensons qu'il faut résolument orienter les fidèles vers des missels qui répondent au minimum d'exigences liturgiques nécessaires. Il existe dès maintenant d'excellents dominicaux. Si leur présentation extérieure était améliorée, la

qualité du papier, la beauté de la typographie, éventuellement l'illustration, les missels de communion illustrés classiques jusqu'ici auraient vécu.

Il faut que le clergé connaisse les missels qui existent et se rende compte du contenu de ceux qui sont entre les mains des fidèles ou à l'étalage des commerçants. Nous nous excusons de renvoyer aux chroniques de la *Maison-Dieu* qui peuvent rendre ce service et sont faites pour cela[3]...

Resterait la question des missels d'enfants. Un correspondant a posé la question d'une manière pertinente : « Si on donne aux communiants un missel complet, sauront-ils déjà l'employer à cet âge ? Si on leur donne un missel d'enfants, ne le trouveront-ils pas trop « bébé », soit aussitôt, soit deux ou trois ans plus tard ? Si on les trouve trop jeunes pour leur donner un missel complet, n'auront-ils pas manqué l'occasion unique de recevoir pareil cadeau coûteux ? Qui donc le leur donnera trois ou quatre ans plus tard ? Je n'ose pas trancher ce problème. »

Nous pencherons pour le missel complet (quotidien ou bien entendu dominical) en raison des deux derniers arguments. Mais le problème peut être différent selon les milieux et selon l'âge de la communion.

V. — Quelles sont les possibilités d'action ?

Les conditions dans lesquelles on achète les missels de communion sont en général affligeantes : les parents ou surtout les parrains et marraines cherchent ce qui fera riche, tape à l'œil, sans aucun souci du contenu et de l'utilité ultérieure. Ils vont au grand magasin ou au bazar, à la librairie s'il y en a une. Ils y seront conseillés par une aimable vendeuse ou un commerçant qui leur fera surtout apprécier la reliure et les illustrations. Les commerçants d'ailleurs commandent ce qui se vend le mieux. Les représentants leur présentent une valise contenant un choix de missels de leur maison. Impossible, s'ils y songeaient, de vérifier sérieusement le contenu, que d'ailleurs bien des représentants ignorent.

Dans ces conditions, comment agir ?

D'abord auprès des parents : au commencement des catéchismes de communion, à l'occasion d'une réunion de parents ou au moment des inscriptions, on peut attirer l'attention sur l'importance du missel et la manière de le choisir. On invitera

3. Voir en appendice un choix de missels établi à l'usage des libraires et commerçants.

les parents à transmettre ces désirs à ceux qui doivent faire le cadeau. Une note dans le bulletin paroissial ou la distribution d'une notice indiquant des missels qui donnent toutes garanties peuvent être très utiles.

Il ne faut pas oublier que les enfants eux-mêmes ayant vu un missel, sont fort savants pour tyranniser leurs parents jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent.

On peut agir aussi auprès des commerçants en les initiant au contenu des missels. Ils vous seront reconnaissants d'avoir été rendus attentifs au contenu de tel ou tel missel. Un libraire catholique s'intéressera certainement aux recensions de missels de *La Maison-Dieu* et fera souvent ses commandes en conséquence. Évidemment, il sera plus difficile d'atteindre les grands magasins ou les bazars, mais un chef de rayon peut avoir une influence décisive sur les commandes. Un curé note qu'il a eu des difficultés avec les commerçants parce qu'il avait décrié les missels illustrés qui étaient par la suite restés pour compte. C'est évidemment une question de doigté. Il est peut-être bon de prévenir les commerçants avant qu'ils ne passent leurs commandes, ce qu'ils font en général dès le mois de mai ou juin pour les communions de l'année suivante.

Ce qui importe surtout, c'est de ne pas faire soi-même de commerce. Le curé ne doit pas devenir marchand de missels. Si le curé lui-même ou la paroisse achète des missels, que ce soit chez le libraire ou le commerçant local et non chez l'éditeur. Il faut condamner certaines pratiques qui, sous prétexte d'un meilleur prix ou d'une ristourne, sont en fait déloyales. Les éditeurs et les grossistes corrects ne s'y prêtent d'ailleurs pas. On voit ici l'avantage de proposer un choix assez large pour ne pas léser des intérêts légitimes.

Plusieurs curés constatent la vanité de leurs efforts sur ce plan. Il est possible qu'un curé isolé n'arrive pas à changer grand' chose. C'est un véritable mouvement qu'il faut créer. L'action convergente de quelques curés et de quelques libraires peut suffire à le lancer par le jeu même de la concurrence. Il ne faut pas oublier que tout mouvement dans ce sens recueille des échos efficaces auprès des éditeurs qui sont à l'écoute de la clientèle. Une tournée récente auprès des éditeurs français et belges nous a convaincus qu'ils étaient souvent plus ouverts qu'on ne pouvait penser aux exigences du mouvement liturgique. Un directeur d'usine déclarait sans ambage que jamais il ne voudrait se servir de certains missels qu'il fabriquait, mais qu'il fallait bien en faire de tels puisque la clientèle les demandait. En fait, le mouvement est lancé. Il s'agit de l'appuyer sur le plan local. A peu près toutes les maisons de quelque importance ont au moins un

missel qui soit correct, on ne peut donc pas craindre de faire tort à qui que ce soit en exigeant des missels de plus en plus parfaits. En attendant une évolution encore plus accentuée dans ce sens, on pourra d'ailleurs tolérer bien des missels qui, sans être parfaits, correspondent tout de même au minimum exigible.

Conclusion

Il y a donc là un beau travail à accomplir. Le missel n'est pas une panacée, mais il peut être un bon instrument d'éducation religieuse. Il ne faut pas le négliger. Les adultes de demain seront peut-être plus accessibles à une prédication vivante si les communiants d'aujourd'hui ont entre les mains un missel qui soit le livre de la prière authentique de l'Église.

Louis Kammerer.

Choix de Missels

Pour faciliter l'action envisagée dans le rapport qui précède nous pensons qu'une liste des meilleurs missels pourra rendre de grands services.

Puisqu'il est de plus en plus courant d'offrir pour la communion des missels « liturgiques », ce choix porte sur l'ensemble des missels. Nous signalons à la fin, dans un paragraphe spécial, les missels illustrés qui sont satisfaisants au point de vue du contenu. Il n'y en a que trois à notre connaissance. Puisque deux d'entre eux sont nouveaux, nous en donnons une analyse détaillée. Mais nous pensons que ce genre ne doit être recommandé qu'à ceux des fidèles qui tiennent absolument au genre illustré en couleurs.

Tous les missels portés sur cette liste sont complets pour l'essentiel. Ils peuvent avoir quelques lacunes de détail, telles que les messes votives ou les références bibliques. Mais nous ne les recommandons pas tous pour leur traduction ou leurs commentaires. Nous avons voulu que tous les éditeurs importants soient représentés. Pour marquer une différence, nous avons indiqué les meilleurs par un astérisque.

Pour plus de détails on pourra se reporter aux analyses précédemment parues dans La Maison-Dieu. *On les a indiquées en notes.*

A. — Missels quotidiens

A 1. Entièrement en latin et en français.

* Dom Capelle : *Missel quotidien commenté*[1]. Brepols, n° 161. 1.997 pp. (ép. 4 cm.).

* Dom Gérard : *Missel quotidien vespéral et rituel*[2]. Brepols, n° 930. 1.700 pp. (ép. 4 cm.).

* Dom Lefebvre : *Missel quotidien et vespéral.* Grande édition[3]. Abbaye de Saint-André. 2.500 pp. (ép. 4,5 cm.).

* Dom Lefebvre : *Missel vespéral romain (quotidien)*[3]. Abbaye de Saint-André, n° 500. 1.700 pp. (ép. 3,7 cm.).

R. P. O'Connor : *Missel quotidien et vespéral complets*[4]. Splichal, n° 200. 1.800 pp. (ép. 4,5 cm.).

Abbé Guilhaim et H. Sutyn : *Grand missel rituel et vespéral*[2]. H. Proost, n° 1.302. 2.200 pp. (ép. 4 cm.).

Chanoine Harmignie : *Missel quotidien et vespéral.* Zech, n° 138. 1.856 pp. (ép. 4 cm.).

Missel des Fidèles[5]. Desclée Saint-Jean, n° 120, en 2 vol. 1.720 et 1.740 pp. (ép. 2,5 cm.).

A 2. Complets en français, mais ne donnant pas tout en latin.

* R. P. Morin : *Missel vespéral*[6]. Droguet et Ardant. 1.200 pp. (ép. 2 cm.).

Missel vespéral très complet. Mame, n° 307. 1.200 pp. (ép. 2,5 cm.).

Dom Bergès : *Missel vespéral quotidien*[8]. Mellottée. 1.740 pp. (ép. 3 cm.).

B. — Missels dominicaux

(pour les dimanches et fêtes)

B 1. Entièrement en latin et en français.

Missel vespéral. Abbaye du Mont-César. 880 pp. (ép. 2,5 cm.).

B 2. Complets en français, texte latin seulement pour les textes chantés.

* *Missel des dimanches et fêtes*[7]. Action catholique rurale. Édit. Tardy, Bourges. 605 pp. (ép. 2,5 cm.).

1. *La Maison-Dieu*, n° 19, p. 156, et n° 23, p. 90.
2. *Ibid.*, n° 23, p. 90.
3. *Ibid.*, n° 23, p. 89, et n° 27, pp. 150-151.
4. *Ibid.*, n° 23, p. 92.
5. *Ibid.*, n° 27, pp. 153-154.
6. *Ibid.*, n° 19, p. 157.
7. *Ibid.*, n° 19, p. 158.
8. *Ibid.*, n° 27, pp. 146-147.

* Bénédictins d'Hautecombe : *Missel dominical*[9]. Édit. Labergerie, 650 pp. (ép. 1,7 cm.).
R. P. Fleury : *Paroissien expliqué et commenté*[10]. Mame, n° 350. 1.000 pp. (ép. 2,2 cm.).

B 3. Seulement en français, sans latin.

Dom Cabrol : *Mon Missel*. Mame, n° 318. 414 pp. (ép. 2,5 cm.).
* *Missel dominical*. Abbaye du Mont-César. 450 pp. (ép. 1 cm.).

C. — Missels illustrés

(pour les dimanches et fêtes)

1. Complets en français, texte latin seulement pour les textes chantés.

* R. P. Morin : *Notre Missel de première communion*. Droguet-Ardant, n° 850. 588 pp. (ép. 2,5 cm.).
Abbé E. Bourceau : *Missel dominical illustré*. Brepols, n° 271. 409 pp.

2. Seulement en français, sans latin.

Dom Cabrol : *Missel vespéral de la première communion*. Mame, n° 108.

Les Missels illustrés

Dom Fernand Cabrol : *Missel vespéral de la première communion*. Mame, n° 108, 1939, 504 pp. (15 × 9 × 2,5 cm.).

Ce missel existe déjà depuis longtemps, puisque l'imprimatur est de 1939. Nous l'avions simplement signalé dans l'inventaire des dominicaux. L'ordinaire de la messe est complet, ainsi que les préfaces propres. Les messes des dimanches et des fêtes de première et deuxième classes sont complètes aussi, mais sans aucun texte latin. Si les classes des fêtes ne sont pas indiquées chaque fois, on trouve par contre toutes les références bibliques. Les vêpres et complies du dimanche sont données en latin et en français. Une courte notice précède chaque messe. L'illustration est plus réduite que dans d'autres missels du même genre. Quelques bandeaux représentant des scènes des paraboles ornent les pages de l'ordinaire de la messe et des vêpres au début du livre. Pour le reste on s'est contenté de cadres variés en couleurs qui laissent presque toute la page libre pour le texte.

9. *Ibid.*, n° 19, p. 160, et n° 23, p. 91.
10. *Ibid.*, n° 23, p. 92.

R. P. Morin : *Notre Missel de première communion. Missel vespéral.* Droguet-Ardant, n° 850, 1951, 588 pp. (15,5 × 10,2 × 5 cm.).

Ce missel est, comme le précédent, un essai de renouvellement du missel de communion illustré. En réduisant l'illustration à quelques bandeaux pour l'ordinaire de la messe et quelques cadres l'éditeur a réussi à donner en moins de six cents pages le contenu d'un dominical très complet. Il a utilisé le texte du missel vespéral du R. P. Morin, qui a déjà connu un grand succès, et le R. P. Morin a refait des introductions plus simples.

Voici la structure de ce missel : l'ordinaire de la messe est donné intégralement en latin et en français avec toutes les préfaces propres. Le propre de chaque messe comprend aussi le texte latin des parties chantées (introït, graduel, offertoire et communion). En plus des messes des dimanches et des fêtes de première et deuxième classes on trouve la messe du jeudi saint, l'office complet du vendredi et du samedi saint (ancien office), les messes des lundi de Pâques et de Pentecôte et de la vigile de cette fête, les vêpres et les complies du dimanche en français et en latin. Les indications de classe, de couleur et de station et les références bibliques n'ont pas été oubliées. C'est dire que le texte est vraiment complet.

Puisque c'est la première édition, on nous permettra de remarquer quelques imperfections : pourquoi avoir mis les préfaces propres entre l'aspersion et le début de la messe ? Les fêtes des 26, 27 et 28 décembre se trouvent incorporées au propre des saints par un accident de composition. C'est inhabituel, mais après tout, logique. Le latin des parties chantées a été plusieurs fois omis. Quand on a adopté un parti il vaut mieux le poursuivre systématiquement.

Les commentaires sont forcément assez sommaires, car ils sont très réduits, mais ils restent dans le même style et dans la même ligne que ceux du premier missel du P. Morin.

Les illustrations sont finalement très réduites et les caractères très petits. Quatre bandeaux reproduits plusieurs fois au haut des pages de l'ordinaire de la messe, au milieu du volume, représentent Jésus au milieu des docteurs, la cène, la crucifixion et la résurrection. On peut se demander si les acheteurs, habitués au genre « missel illustré », se contenteront de cela. Comme, d'autre part, le quotidien du P. Morin n'est pas plus volumineux et en caractères plus grands, et que ses commentaires sont plus fournis, beaucoup le préféreront.

Le grand mérite de ce missel réside dans l'effort fait pour réaliser un missel complet dans son genre et dans le fait qu'il a une bonne traduction, ce qui n'est pas fréquent dans ce genre. L'expérience dira si cette formule est viable.

Abbé E. Bourceau : *Missel dominical illustré.* Brepols, n° 271, 1952, 469 pp.

Ce missel ne sortira des presses qu'au début de 1952, mais l'éditeur a bien voulu nous en envoyer une épreuve dès maintenant pour qu'il puisse être signalé ici. La maison Brepols a, elle aussi, voulu réaliser

un missel illustré qui réponde aux exigences d'un bon dominical. Elle a repris pour cela le texte et les commentaires du missel vespéral expliqué de l'abbé Bourceau. La structure de ce missel est la même que celle du missel du P. Morin, sauf que l'ordinaire de la messe n'est pas entièrement latin-français et que l'office du samedi saint est remplacé par un résumé. Les classes des fêtes ne sont pas indiquées, ni les couleurs, ni les références bibliques, sauf les chapitres pour les lectures. On trouve aussi en tête du missel quotidien quelques extraits du rituel.

Avant chaque messe il y a quelques lignes de commentaires qui sont, dans l'ensemble, assez bonnes pour un missel de ce genre. Toutefois à certaines allusions on remarque qu'elles datent un peu, car la première édition du texte doit être de 1913.

Le texte de ce missel est un peu moins dense, les caractères plus lisibles et les illustrations plus riches. Elles sont dues à René Dionnet, lauréat de l'Académie des beaux-arts. Cinq hors-texte et huit bandeaux reproduits au haut des pages représentent des scènes de la vie de Jésus. Les sujets sont traités selon l'iconographie traditionnelle, mais dans un style moderne assez sobre comme trait et comme coloris. Il faudra voir l'effet le livre terminé, et il sera peut-être intéressant de voir si les critiques y trouveront un renouvellement de l'imagerie religieuse. C'est peut-être l'aspect le plus neuf de ce missel.

L. K.

CONCLUSIONS
de la Session de Versailles 1951
sur la Communion solennelle

Il semble qu'au terme d'une année de travail et de méditation sur le problème de la communion solennelle et de la rénovation des promesses du baptême nous soyons en mesure de formuler quelques conclusions, d'autant mieux que cette année 1951 nous a apporté l'enseignement tiré de l'institution par S. S. Pie XII de la *Renovatio promissionum baptismatis* dans l'office de la Nuit pascale, d'une part; la promulgation du *Directoire des Sacrements* par l'Épiscopat français, d'autre part.

I. — Les données de la tradition

D'une longue enquête historique, une première série de conclusions se dégagent :

A) *Des faits à retenir.*

1. *Les Pères* ont eu le sentiment très vif que l'assemblée chrétienne portait les catéchumènes comme une mère porte un enfant dans son sein. Elle a prié pour eux, elle s'est instruite avec eux. Elle s'est faite catéchumène avec les catéchumènes, même lorsque ceux-ci étaient des enfants.

2. Il est notable alors que, pour l'essentiel, l'Église ait utilisé, dans cette initiation des enfants de chrétiens, *les mêmes rites et les mêmes sacrements que pour l'initiation des adultes.* Elle les baptisait, elle les confirmait, elle les communiait même, ainsi que cela se fait encore aujourd'hui dans les églises d'Orient. Aux parents de se soucier de l'éclo-

sion progressive de la conscience (psychologique et morale) de leurs enfants et de préparer ceux-ci à la prise en charge personnelle de leur propre vie chrétienne.

3. *L'antiquité* a connu une cérémonie d'anniversaire du baptême, pour les néophytes de l'année précédente, sous le nom de *Pascha annotinum* comportant la messe, où l'on priait pour que les baptisés soient fidèles à leur baptême.

4. L'Église n'a pu connaître une cérémonie de première communion tant que la communion au calice était donnée aux enfants en même temps que le baptême.

5. *Le moyen âge* ne s'est pas posé de problème spécial pour les enfants. La famille, l'école, la paroisse sont le milieu nourricier où la vie chrétienne naît et grandit.

6. C'est au moment où la vie liturgique, qui était la grande initiatrice, a été célébrée en une langue désormais incomprise, que la nécessité d'une « instruction religieuse » s'est fait sentir. Le malheur a voulu de surcroît que cette « instruction religieuse » prît une forme scolaire et non pas biblique. Il n'a plus été donné aux chrétiens de sentir aussi vivement ce que l'antiquité appelait « le parfum de la sainte connaissance ».

7. *Au XVII^e siècle*, l'institution de la Communion solennelle apparaît comme la conclusion d'un effort missionnaire qui s'adresse à toute la paroisse, et non spécialement aux enfants.

8. *Le décret « Quam singulari »*, qui remettait en valeur la responsabilité de la famille dans la présentation de l'enfant à la première communion, faisait partie de tout un effort de restauration liturgique. On s'est parfois contenté, en France, d'une application superficielle.

9. Il n'y a pas, dans l'histoire de l'Église, d'âge d'or pour la formation des enfants. Il n'y a eu que des solutions plus ou moins heureuses.

B) *Des principes expliquent ces faits.*

1. Pour former chrétiennement les enfants, l'Église a compté d'abord sur *la famille chrétienne* et sur *l'assemblée chrétienne.*

2. L'Église n'a pas prétendu traiter les enfants autrement que les adultes.

3. L'Église n'a pas déterminé, une fois pour toutes, les moments décisifs de la vie d'un homme, entre sa naissance et l'âge adulte, moment où il conviendrait de l'admettre à la Pénitence, à la Confirmation, à l'Eucharistie. Elle semble avoir été menée en cela par un grand souci de respecter la personnalité des enfants, des familles, des paroisses, et la diversité des milieux de vie.

4. Si importante que soit la proclamation de la foi par celui qui demande le baptême, l'Église est convaincue que *l'initiative de Dieu* est plus importante encore. Lorsqu'elle a commencé à baptiser les enfants en grand nombre, elle a suppléé à l'impossibilité où ils étaient de proclamer leur foi, en mettant davantage en valeur (par la multiplication des exorcismes et la tradition des Évangiles) la part de Dieu.

5. Par contre, l'Église refuse de considérer jamais comme terminées l'instruction et l'éducation religieuses d'un chrétien. *L'initiation chrétienne n'est jamais terminée.*

C) *Deux conclusions s'en dégagent pour la pastorale actuelle.*

1. Normalement, en toutes ses étapes, l'initiation chrétienne doit se faire *dans la communauté* et au cours des assemblées liturgiques, en lesquelles cette communauté célèbre ses mystères.

2. La formation chrétienne de l'enfant, tout comme jadis celle du catéchumène adulte, comprend trois éléments :

— *une formation morale* : une probation;
— *une formation doctrinale* qui propose la foi;
— *une initiation d'ordre sacramentel* (sacrements et sacramentaux).

Il faut prendre garde à ne jamais isoler complètement l'un quelconque de ces aspects des deux autres.

Or, c'est un fait que, depuis deux siècles, on a souvent perdu le sens des médiation nécessaires de la famille et de la communauté paroissiale.

Et c'est un autre fait que le catéchisme est trop souvent devenu une « instruction religieuse » d'ordre scolaire.

L'époque actuelle se trouve donc devant des problèmes

nouveaux en ce qui concerne la formation chrétienne des enfants. Les solutions des âges précédents, commandées par des milieux différents et des types sociologiques révolus, ne lui sont plus applicables telles quelles.

II. — Les « Vœux du baptême »

A) *Question de vocabulaire.*

Il n'y a pas de serment du baptême. Le serment est une démarche de l'homme qui se lie de lui-même, en prenant Dieu à témoin. Tandis que le baptême est un don de Dieu auquel l'homme répond.

Il n'y a pas de promesse. Pour les mêmes raisons, et parce que la promesse vise l'avenir. A toutes les questions posées au cours du baptême, on répond au présent : je renonce, je crois, je veux...

Il n'y a pas de vœu : celui-ci est une promesse délibérée et explicite faite à Dieu au sujet d'un bien surérogatoire. Il n'y a pas de vœu relatif à ce qui est déjà — comme le baptême — nécessaire au salut, et qui tombe sous le précepte.

Mais le baptisand professe de bouche, à la mesure de sa foi actuelle, le mystère réalisé en lui.

Cette profession de foi peut être appelée réellement un engagement, parce que le mystère qu'elle exprime est un mystère qui nous engage, c'est-à-dire qui nous introduit dans une vie nouvelle et qui appelle en réponse notre fidélité.

Cet engagement diffère radicalement d'un engagement humain. L'initiative de Dieu y est première, et Dieu intervient encore dans la réponse de l'homme. Il s'agit moins de « s'engager » que « *d'être engagé* ». Cet engagement est d'ordre ontologique et non pas moral ou psychologique.

B) *Baptême d'adulte.*

1. Il est d'abord demandé à celui qui se présente au baptême de *déclarer sa foi,* de la professer en présence de l'Eglise.

2. Mais cette foi n'est pas simple adhésion intellectuelle. La foi du baptême, comme la foi biblique, est tout ensemble : *adhésion, confiance, fidélité.*

3. C'est pourquoi *cette profession de foi comporte nécessairement un choix et un engagement.* Renonciation au démon et foi au vrai Dieu sont les deux faces d'un acte unique.

4. On ne peut demander le baptême et y professer la foi sans *changer de vie.* Le rite antique qui voulait que le catéchumène, d'abord tourné vers l'Occident, se retourne vers l'Orient, exprimait cette nouvelle orientation.

5. Ce changement de vie, parce qu'il vient de Dieu et qu'il ne peut durer que soutenu par sa grâce, suppose la prière et les sacrements.

C) *Baptême d'enfants.*

1. Les enfants de parents chrétiens sont baptisés dans la foi de l'Église.

2. Le dynamisme interne du baptême exige que les enfants qui l'ont reçu soient élevés chrétiennement, qu'ils aillent au catéchisme et qu'ils reçoivent l'Eucharistie dès qu'ils auront l'âge de raison.

3. *La démarche des parents demandant le baptême de leur enfant souffre souvent, dans les milieux déchristianisés, d'une lourde ambiguïté.* Même alors, elle demeure un geste normal des parents qui n'ont pas renié leur propre baptême. Ainsi que le rappelle le *Directoire* :

> l'absence de pratique chez les parents ne permet pas de les ranger parmi les apostats. La démarche extérieure que font les parents en demandant le baptême est une présomption qui joue en faveur de leur intention religieuse.
>
> Si cependant les enfants précédents ont été privés de l'éducation chrétienne, on n'accordera le baptême que contre un engagement d'envoyer au catéchisme, le moment venu, l'enfant que l'on présente au baptême, et d'abord ses aînés, dans la mesure du possible.

4. En toute hypothèse, il appartiendra aux pasteurs de

tout faire pour *rendre à la démarche des parents sa valeur de geste chrétien.*

5. La première catéchèse de l'enfant est celle que l'on donne à ses parents quand ils viennent demander le baptême pour lui.

6. Entre l'attitude mécanique du prêtre, qui administre les sacrements à qui les demande, et le rigorisme qui refuserait le baptême ou qui souhaiterait que la législation le refuse aux enfants des non-pratiquants, il y a place pour une troisième attitude qui, elle, est pastorale : il convient, en effet, de chercher à tirer profit au maximum du contact qui est offert, pour éclairer les fidèles et les mettre dans les dispositions voulues.

D) *La « renovatio promissionum baptismatis ».*

L'*Ordo Sabbati Sancti* a proposé, pour 1951, une *renovatio promissionum baptismatis*, faite par la communauté tout entière répondant au célébrant. Cette *renovatio promissionum* apparaît comme la synthèse du mystère pascal : « mort et résurrection du Christ, mort et résurrection du chrétien dans son baptême et dans sa vie, célébration de l'Eucharistie, attente de la parousie ».

III. — La communion solennelle

A) *Ce qu'elle n'est pas.*

1. *La Communion solennelle ne met pas le point final à l'initiation chrétienne.* Celle-ci n'est jamais achevée, elle se poursuit tout au long de la vie du chrétien.

2. *Elle n'est pas l'entrée dans la communauté des adultes.* Il n'y a pas deux Églises, une des enfants et une des adultes. L'enfant est entré, totalement, dans l'assemblée chrétienne le jour de son baptême. Bien plus, l'appartenance de l'enfant à la communauté chrétienne a été manifestée d'une façon continuelle par sa participation aux assemblées liturgiques et à la communion.

3. La Communion solennelle, en effet, *n'est pas* (ou ne devrait plus être depuis le décret de Pie X) *la première communion*. Encore moins doit-elle être la dernière communion. Qui dit « solennité » suppose une vie quotidienne. La « Communion solennelle » par son nom même, suppose qu'il y a une vie eucharistique.

4. *Toute communion* (comme d'ailleurs la réception de tout sacrement) *est une profession de foi* et un épanouissement du baptême.

5. La profession de foi, qui accompagne la Communion solennelle, n'est donc pas la première que fasse l'enfant depuis son baptême. Ce n'est pas non plus la dernière. Car le chrétien renouvelle son baptême et professe sa foi au Christ par chacun de ses actes sacramentels, par chacun des actes de sa vie chrétienne, jusqu'à la mort qui est une suprême profession de foi.

6. Mais, ainsi que le note le Directoire, la liaison entre profession de foi et Communion « marque qu'il est au-dessus des forces humaines de tenir un tel engagement ».

7. *Il est impossible de regarder cette profession de foi comme la ratification personnelle de l'engagement baptismal.* Ce dernier est un engagement ontologique. Dès son baptême, l'enfant est et demeure engagé. La *renovatio* n'est pas la dernière partie d'un sacrement dont la première moitié aurait été administrée autrefois. Le sacrement ne se fractionne pas. Il n'y a pas *ablutio* et, dix ans plus tard, « profession de foi ». Il n'y a pas une cérémonie d'engagement distincte du baptême. Il n'y a pas d'engagement à retardement.

8. *La « profession de foi » ne crée aucun lien nouveau*, aucune dépendance nouvelle vis-à-vis de Dieu et de l'Église. Mais elle a pour but de rappeler et de revigorer la condition du chrétien. Elle est la joie de proclamer qu'on est un fils de Dieu.

9. Si l'on parle de « renouveler les engagements du baptême », on remarquera que l'Église en maintient l'expression dans son indétermination primitive (celle du baptême). Le curé excéderait ses droits qui ajouterait des promesses telles que assistance le dimanche à la messe, abstention d'aller au bal, etc.

10. La décision du Souverain Pontife d'inclure un renouvellement annuel dans la célébration de la Vigile pascale ruine définitivement toute idée d'une rénovation qui déterminerait un nouvel état de vie.

B) *Ce qu'elle est.*

La Communion solennelle et la profession de foi s'inscrivent dans le triple contexte : de la vie chrétienne de l'enfant, d'une communauté d'adultes et d'une ambiance pascale.

a) *La vie chrétienne de l'enfant.*

1. *La Communion solennelle n'est que l'une des étapes qui jalonnent la route du chrétien,* du baptême à la mort.

2. Elle doit être précédée non seulement par une retraite et plusieurs années de catéchisme, mais encore par une vie sacramentelle.

3. La confirmation est une des étapes essentielles de l'initiation chrétienne de l'enfant.

4. Dans cette vie sacramentelle de l'enfant, comme plus tard dans celle de l'adulte, le sacrement de pénitence joue un rôle important. Il est, par rapport aux communions, ce que furent les exorcismes par rapport au baptême. Il est tout ensemble prise de conscience de l'emprise du péché, apprentissage de la lutte nécessaire pour conquérir le royaume de Dieu, et victoire de Dieu.

5. La profession de foi au jour de la Communion solennelle sera d'autant plus vraie que l'enfant aura appris, par sa propre vie, ce qu'il en coûte d'être chrétien, et combien Dieu nous aide.

6. *Il n'y a pas de raison décisive pour retarder cette profession de foi,* sous prétexte qu'à un âge plus avancé il la ferait en pleine connaissance de cause. On n'a jamais achevé de connaître sa foi et la profondeur de son engagement. On pourra, par contre, ainsi que le suggère le Directoire,

décomposer la profession de foi chrétienne en divers engagements espacés et progressifs, de façon à ne faire prononcer aux enfants ou aux adolescents que des formules qui ne dépas-

sent pas leurs convictions véritables et cependant à n'exclure aucun enfant de la première au moins de ces professions.

On ne saurait dire plus clairement que *la profession de foi de la Communion solennelle s'inscrit à l'intérieur de l'engagement plus large qu'est la vie du baptisé.*

7. On ne saurait non plus retarder la profession de foi, sous prétexte qu'elle serait le sacrement de l'entrée dans l'âge adulte. Ni la première communion, ni la confirmation, qui doivent être reçues dès l'âge de discrétion, ni la profession de foi (qui n'est pas un sacrement) n'ont à remplir ce rôle. *Il n'y a pas de sacrement de la puberté.*

8. Après la Communion solennelle, l'Église continue la formation et l'initiation du baptisé. Elle le fait essentiellement par les sacrements d'Eucharistie et de Pénitence. Ces sacrements, destinés à être renouvelés, perfectionnent sans cesse son adhésion à Jésus-Christ et sa renonciation à Satan.

Dans l'antiquité, la catéchèse des sacrements ou mystagogie n'avait lieu qu'après la réception des sacrements de l'initiation chrétienne. Il ne faut donc pas s'effaroucher par principe de ce qu'un chrétien participe aux sacrements avant qu'il en ait reçu une catéchèse complète.

b) *Une communauté d'adultes.*

1. Quelle que soit l'importance du catéchisme, celui-ci n'assure qu'une partie de l'initiation chrétienne de l'enfant. *La messe du dimanche*, où la paroisse tout entière est réunie, *est le milieu vital où la vie chrétienne de l'enfant doit se nourrir et se développer.*

2. Les efforts faits de divers côtés pour que les adultes de la communauté exercent un parrainage vis-à-vis des enfants, lors de leur profession de foi, ne sauraient être trop encouragés.

3. *La paroisse tout entière est témoin de la profession de foi des enfants. Elle est tout entière comptable de leur persévérance.*

c) *Une ambiance pascale.*

1. Chaque année, tous les chrétiens font une communion

solennelle à Pâques. *La fête de Pâques est le moment privilégié pour une communion solennelle.*

2. Chaque année, désormais, l'Église invite les chrétiens à une *renovatio promissionum baptismatis*. Le meilleur formulaire de profession de foi, au jour de la Communion solennelle, est celui de l'*Ordo Sabbati Sancti. La Nuit pascale est le lieu normal de cette profession de foi.*

3. S'il était possible de les fixer au jour de Pâques, la Communion solennelle et la profession de foi seraient préparées par le carême et solennisées par la fête à laquelle elles se réfèrent. Les enfants seraient enfin entourés d'une communauté d'adultes qui, comme eux et avec eux, feraient Communion solennelle et profession de foi.

4. S'il est provisoirement difficile ou impossible de fixer la Communion solennelle à Pâques, du moins doit-on garder le plus possible le rituel pascal. Les prédications (celles de la retraite et celle du jour) et la communion des adultes rappelleront cette nécessaire et fondamentale relation au mystère central du christianisme.

Conclusion.

Pour toutes ces raisons, *il est souhaitable, ainsi que le veut le Directoire, de garder le terme de « Communion solennelle » de préférence à celui de « profession de foi ».*

Le mot « Communion solennelle » « souligne mieux l'adhésion au Christ par la foi et par la vie chrétienne », il évoque les valeurs communautaires, il est un rappel immédiat de la Communion solennelle de tous les chrétiens célébrant le Christ ressuscité à Pâques.

LE SAMEDI SAINT, JOUR ALITURGIQUE

L'encyclique *Mediator Dei* nous met en garde contre tout archéologisme vain et dangereux. Elle n'exclut cependant en aucune façon un retour au passé, du moment que celui-ci répond à des aspirations liturgiques légitimes et qu'il signifie, non pas un simple retour en arrière, mais plutôt un engagement nouveau dans le sillage authentique de la tradition vivante. Il s'agit ici d'un imprescriptible droit de réversion que l'encyclique n'abandonne pas, qu'elle réaffirme, au contraire, et dont l'Église prétend toujours faire usage, le cas échéant. Le décret de la S. C. R., du 9 février 1951 [1], montre alors dans quel sens l'Église entend ce droit. Car il énumère les motifs valables qui, à notre époque, justifient et appellent le retour à la splendeur primitive et à l'heure originelle de la Vigile pascale.

Rétablir la Vigile pascale, lui redonner toute sa puissance mystique et toute sa dignité d'autrefois, cela n'aurait pas beaucoup d'intérêt si ce rétablissement répondait seulement aux vœux du renouveau liturgique et ne correspondait pas, en même temps, à des exigences sociologiques plus générales. En d'autres termes, il faut que l'Église, dans sa réalité concrète, s'ouvre, de corps et d'âme, au mystère pascal et que la célébration liturgique de ce mystère s'adapte, à son tour, aux possibilités d'ordre spirituel et pastoral dont le peuple de Dieu dispose au moment où nous sommes. Or, c'est précisément cet heureux concours des choses qui détermine le Saint-Père à rétablir l'antique Vigile pascale. Sous bien des aspects, mouvement liturgique et évolution socio-

1. *A.A.S.*, t. XLIII, pp. 128 s.

logique s'appellent réciproquement et se conjuguent même pour créer, aujourd'hui comme jadis, le style d'expression conforme à la nature et à la vie de l'Église en marche.

Dans la question du rétablissement de la Vigile de Pâques, un rôle fort important et même décisif revient alors au samedi saint. Un rôle que la piété des fidèles ne doit pas ignorer et que la sollicitude des pasteurs doit exploiter dans la mesure du possible. Le décret du 9 février (*l. c.*, p. 129) s'exprime déjà dans ce sens, lorsqu'il constate que le samedi saint, « au détriment de son symbolisme primitif », est devenu une sorte d'avant-fête de Pâques au lieu d'une Vigile, et que, n'étant plus jour chômé comme aux siècles passés, les fidèles n'y assistent plus à la liturgie, si celle-ci se célèbre le matin.

En somme, cette liturgie pascale a pratiquement perdu son authenticité pour le peuple fidèle, et c'est tout un providentiel ensemble de choses qui intervient, désormais, pour rendre à la solennité des solennités son ancien éclat et son temps normal. De cette façon, elle pourra retrouver toute sa signification et tout son prestige, du moment qu'on ne se contente pas de rectifier les choses simplement dans le temps, mais qu'on revalorise également tout le *Triduum sacrum*, où le samedi saint redeviendra alors un jour réellement « aliturgique », avec tout ce que ceci suppose comme engagement spirituel et cultuel.

I. — *Jours « aliturgiques »*

Pour bien saisir l'antique notion du jour « aliturgique », rappelons-nous d'abord que *la liturgie* est essentiellement la célébration du mémorial du Seigneur : *Hoc facite in meam commemorationem!* « La divine liturgie », c'est le nom traditionnel que l'Orient donne encore aujourd'hui à la sainte messe.

Le jour et l'heure où le Christ institua son Mémorial, ne rentrent pas dans la commémoration à faire, contrairement à ce que voudraient certains courants de la piété moderne. Ce qu'il s'agit de commémorer, de rappeler et de perpétuer, c'est le contenu de l'institution eucharistique, c'est-à-dire le *transitus* (Jn., XIII, 1) du Christ, la Pâque du Seigneur :

Mortem Domini annuntiabitis! Et depuis son institution même, l'Eucharistie se trouve essentiellement en relation avec le mystère pascal, avec la mort du Seigneur et plus particulièrement avec le fait de sa résurrection et de sa glorification : *donec veniat!* En effet, pour leur réunion liturgique hebdomadaire, régulière et solennelle, les temps apostoliques laissent de côté le jeudi et choisissent intentionnellement le dimanche, le jour de la résurrection. C'est que le dimanche évoque davantage tout le mystère à commémorer, tout le contenu et toute la signification du mémorial eucharistique; c'est que ce jour de la semaine en motive tout autrement la célébration.

Dès les origines chrétiennes, s'esquisse conséquemment une sanctification de la semaine : un jour « liturgique » s'y distingue parmi les autres, qui ne le sont pas et que nous pouvons déjà considérer comme « aliturgiques ». Toutefois, il ne serait pas très exact d'appeler un jour « aliturgique » dès que la pratique de l'Église ne le consacre pas par une célébration eucharistique. Nous avons dit qu'un choix intentionnel fixe la liturgie hebdomadaire au dimanche, que ce choix repose sur un donné objectif et se justifie encore par un fondement d'ordre symbolique. Mais ce choix ne prétend pas exclure les autres jours de la semaine. D'une manière ou d'une autre, on s'autorisera toujours de la tradition apostolique pour célébrer assez librement en dehors des grandes et solennelles synaxes[2]. Les jours, où il reste permis de le faire, ne sont donc pas à proprement parler « aliturgiques ». Pour qu'ils le deviennent au sens strict, il faut qu'un motif valable et une sanction de l'autorité ecclésiastique les désignent comme tels. Les jours aliturgiques, tout comme les jours liturgiques, doivent répondre à une théologie cultuelle qui s'exprime dans la vie de l'Église. Il faut qu'ils soient mis en relation avec le Mémorial du Seigneur qui, dans un cadre eucologique et mystique plus vaste, les « consacre », eux aussi, plus ou moins strictement et solennellement. Le jour « aliturgique » est donc celui où, intentionnellement, l'Église s'abstient de célébrer l'Eucharistie.

2. Saint Jean Chrysostome, *Adv. Jud.*, 3, 4 (P. G., 48, 867); *Vita S. Melaniae Jun.*, lib. 2, 32 et 34 (*Analecta Bollandiana*, 8, pp. 57 et 58).

Déjà, au temps des apôtres, le dimanche est, par excellence, le jour de la *liturgie* commune, régulière et solennelle[3]. Mais, à l'instar des Juifs pieux qui jeûnent le lundi et le jeudi[4], les chrétiens pratiquent de très bonne heure le jeûne du mercredi et du vendredi[5]. A son origine, le choix de ces deux jours n'est inspiré que par le seul désir de se distinguer des Juifs (*Didachè*, VIII, 1). Le *Pasteur* d'Hermas donne à ce jeûne le nom de *station*[6]. Hermas est sans doute le premier à employer cette expression militaire dans un sens religieux. Mais, ce faisant, il semble se rattacher à des coutumes juives que le christianisme va épurer et animer d'un esprit nouveau.

La « station », qui, au cours des premiers siècles chrétiens, va prendre une grande importance, n'est donc d'abord qu'un jeûne[7], un jeûne dont la pratique est laissée à la libre initiative de chacun[8]. Cependant, Hermas nous apprend déjà que ce jeûne s'accompagne de prières et probablement même d'une réunion de prière (*l. c.*, V, 1, 2). En ceci, on s'inspire, encore une fois, de certains usages juifs[9].

Très tôt, le mercredi et le vendredi, jours de « station », se distinguent ainsi par des synaxes. La chose est générale au III[e] siècle. Pour l'Église d'Alexandrie du IV[e] siècle, Socrate nous raconte que, ces jours-là, on y observe tout comme aux réunions liturgiques, « à l'exception, toutefois, de la célébration des saints mystères[10] ». Mais en Afrique, déjà du temps de Tertullien[11], et un peu plus tard également à Jérusalem, en Palestine et en Syrie, la station s'achève (ou débute peut-être à l'occasion[12]) par une liturgie proprement dite. Saint Basile[13] raconte qu'en Cappadoce le ven-

3. I Cor., XVI, 2; Act., XX, 7; Apoc., I, 10. Voir CALLEWAERT, *Sacris erudiri*, p. 264.
4. Saint ÉPIPHANE, *Panarion*, 16, 1.
5. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromata*, 6, 75; TERTULLIEN, *De jejuniis*, 14.
6. *Similitudes*, V, 1, 1-2 (Lelong, p. 152).
7. TERTULLIEN, *De corona*, 11.
8. J. SCHÜMMER, *Die altchristliche Fastenpraxis*, pp. 99 et s.
9. STRACK-BILLERBECK, *Kommentar z. N. T. aus Talmud u. Midrasch*, IV, 1, pp. 77 s.
10. *Hist. ecclés.*, 5, 22.
11. *De Oratione*, 14 et 19.
12. Saint CYPRIEN, *Epist. 63*, 16. Voir J. SCHÜMMER, *op. cit.*, 119 et s.
13. *Epist. 93* (P. G., 32, 483).

dredi et même le mercredi sont jours liturgiques. Quant à Rome, on pense avec Duchesne que l'usage y est conforme à celui d'Alexandrie[14]. Toutefois, rien ne prouve que le vendredi et le mercredi y demeurent « aliturgiques » jusqu'à l'époque tardive généralement admise (Grégoire II). A Milan, il semble certain que la station se développe assez tôt autour du Mémorial eucharistique[15].

La pratique varie donc beaucoup, sous ce rapport, et elle n'a rien de la fixité que possède la synaxe dominicale, qui est toujours et partout eucharistique ou « liturgique ». La station répond d'abord à une préoccupation ascétique et spirituelle, et non pas à une institution cultuelle de droit divin, comme le dimanche. Le jeûne est, ici, au point de départ des choses; c'est lui qui donne à la synaxe son caractère propre, qui, tantôt, appelle la célébration de l'Eucharistie comme aboutissement mystique et qui, tantôt, l'exclut comme incompatible avec l'austérité de la pénitence[16].

Mais il est important de noter que le jeûne stationnal n'est pas un grand jeûne, puisqu'il ne se prolonge guère au delà de la neuvième heure, à laquelle l'antiquité romaine a coutume de prendre le repas principal (*cena*) de la journée. Que la synaxe soit liturgique ou aliturgique, elle s'achève autour de cette neuvième heure du jour, si bien que les chrétiens et les non-chrétiens, ceux qui jeûnent et ceux qui ne jeûnent pas, puissent tous se retrouver ensemble à la table familiale. C'est précisément cette circonstance de temps qui donne à la station son caractère propre et qui détermine un type de synaxe chrétienne, et ce type s'affirme plus ou moins librement au sein d'une communauté donnée.

Partout, cependant, la station répond à la même pensée sous-jacente qui tend à sanctifier la semaine, voire toute la vie chrétienne, par le culte et par l'ascèse, *sacramentis et moribus*. Que la station soit liturgique ou aliturgique, elle demeure foncièrement de même nature. Elle reste même dans une relation étroite et directe avec l'Eucharistie, car le jeûne est normalement rompu par la sainte communion;

14. *Origines du culte chrétien* (5e éd.), p. 243. Voir Éthérie, *Journal de voyage*, 27, 6 (H. Pétré, p. 210).
15. Saint Ambroise, *In psalmum 118*, 8, 48 (P. L., 15, 1383).
16. Tertullien, *De oratione*, 19.

il marque l'absence de l'Époux[17], et celui-ci s'annonce par la célébration des saints mystères.

Mais, à côté de la « station », il existe un autre type de synaxe chrétienne, plus ancien, plus strict, plus solennel et toujours liturgique : c'est celui de la « vigile »[18]. Comme la station, ainsi la vigile a ses racines dans le culte juif. Mais au cours des siècles, bien des éléments païens vont servir à parfaire sa structure classique.

La première vigile que les chrétiens pratiquent, c'est la synaxe dominicale. Il s'agit bien d'une veillée sainte et probablement déjà d'une *pannuchis* (Actes, xx, 7-9), au terme de laquelle, normalement, on célèbre le Mémorial du Seigneur. « Le berceau de notre dimanche se trouve à Jérusalem même, dès avant la dispersion des apôtres », dit Callewaert (*l. c.*), et voilà pourquoi on admet généralement qu'à ses origines la réunion vigiliale du dimanche commence au soir, après le service sabbatique de la Synagogue. Elle débute alors dans la joie, dans la paix pascale et dans l'*agapè* du *Kyrios*. Ensuite, vers la fin du I^er^ siècle, lorsque la rupture entre christianisme et judaïsme se fait complète, le jour du samedi s'efface, pour ainsi dire, de la vie des chrétiens. Un peu plus tard, pendant que quelques-uns s'efforcent encore d'interdire ses anciennes prérogatives, il retrouve cependant un certain prestige, qui lui vient des Écritures. Assez naturellement, on maintient ou restaure donc une réunion sabbatique chrétienne, qui consiste dans une synaxe aliturgique.

En Orient, cette synaxe a tendance à devenir liturgique (au IV^e^ siècle), ce qui prouve qu'elle y possède un caractère plutôt solennel. En Occident, pourtant, on afflige le samedi d'un jeûne. La chose paraît certaine pour la fin du II^e^ siècle[19]. A première vue, ce jeûne semble avoir pour but d'en-

17. Voir Mc, II, 18 s. — L'un des buts du jeûne hebdomadaire juif était l'obtention de la pluie. Or, celle-ci était appelée « l'époux de la terre ». A la pluie abondante on disait que l'époux se hâtait à la rencontre de l'épouse (voir Krauss, *Talmudische Archäologie*, II, p. 532, note 13).

18. *Die stationis, nocte vigiliae meminerimus* (Tertullien, *De oratione*, 29). J. Schümmer, *op. cit.*, p. 165, dit que « la vigile forme en quelque sorte le pendant de la station ».

19. Tertullien, *De jejuniis*, 15; cf. Hippolyte, *Commentaire sur Daniel*, IV, 20, 3; *Liber Pontificalis* (*Monum. Germ., Gestorum Pontif. Roman.*, I, p. 21).

lever au samedi tout caractère festif inhérent à l'ancien sabbat[20]. Toutefois, à y regarder de plus près, ce jeûne ne se rattache pas directement, comme celui des stations, à la sanctification de la semaine et à son ordonnance chrétienne, mais bien plutôt à l'antique célébration annuelle de Pâques[21]. Conséquemment, il nous faut le faire rentrer dans le cadre de la Vigile pascale primitive et le rattacher, par ailleurs, à la Vigile dominicale. En d'autres termes, ce jeûne du samedi nous apparaît comme un élément d'approche de la vigile solennelle en général.

Une certaine influence de l'Orient semble également en cause ici. On y prolonge volontiers le jeûne du vendredi jusqu'au soir, et ce fait prête à établir un parallélisme avec l'ancienne célébration pascale, où le jeûne du vendredi se poursuit encore le samedi[22]. En Occident, et surtout à Rome, cette continuation ou superposition du jeûne se répand au cours du III[e] siècle[23] et tend à devenir hebdomadaire, jusqu'à ce qu'on en trouve la pratique trop pénible et qu'au temps de saint Léon elle finisse par se limiter aux Quatre-Temps.

Ce que nous avons à retenir de tout ceci, c'est que, de cette façon, la vigile solennelle atteint sa forme classique selon laquelle elle s'inaugure par un jeûne et par une journée strictement aliturgique[24]. Il s'agit d'un jeûne complet et d'une absence de toute synaxe, de toute réunion de prière. La *pannuchis* chrétienne devient, à côté de la *station*, un type de célébration où le jeûne — avec tout ce qu'il implique — prend une signification de premier plan et va jusqu'à s'intégrer à toute une mystique cultuelle.

20. Tertullien, *De oratione*, 23; saint Épiphane, *Panarion*, 42, 3, 3.

21. Tertullien, *De jejuniis*, 2 et 14; voir K. Holl, *Die Schriften des Epiphanius gegen die Bildverehrung*, pp. 853 s.; J. Schümmer, *op. cit.*, p. 152.

22. *Continuare ieiunium* (Tertullien, *De jejuniis*, 14).

23. Saint Victorin de Pettau, *De fabrica mundi*, 3 (P. L., 5, 304 s.); Concile d'Elvire, can. 23 et 26; *Passio SS. Jacobi, Mariani et aliorum*, c. 8 (Ruinart, p. 226).

24. Nous exceptons évidemment les veillées de prière presque quotidiennes et toujours aliturgiques dont dérivent nos matines et nos laudes. Ainsi, sainte Mélanie, sans avoir pris part à la vigile de saint Étienne, va de grand matin à la Confession du Martyr, demande qu'on offre le saint sacrifice pour son monastère, et revient ensuite pour célébrer matines avec ses religieuses (*Vita Melaniae Jun.*, lib. 2, 34, dans *Anal. Bolland.*, 8, p. 54).

II. — *Le samedi saint, « jour pascal » et « jour aliturgique »*

Il est certain que, de tout temps, la « Mère des vigiles sacrées[25] », la vigile la plus solennelle et *la Vigile* tout court, est celle de Pâques. C'est elle qui devient, en quelque sorte, le type parfait et le modèle de toutes les autres, et ceci avec d'autant plus de raison que le mystère pascal forme le cœur de tout le culte chrétien et que toute autre célébration s'y réfère, d'une certaine manière, comme la partie à son tout. Et, à son tour, le jour « aliturgique » ne prend tout son sens et toute sa portée que lorsqu'il s'agit du samedi saint, qui inaugure la Vigile pascale. Il est le jour aliturgique par excellence; celui où le qualificatif « aliturgique » atteint son maximum de justification et de signification positive.

Pour dégager maintenant cette justification et cette signification, il faut d'abord se rappeler que Pâques est au point de départ même de l'année liturgique et que tout le cycle annuel se forme et se développe autour de cette solennité absolument centrale. Toute la genèse de la Tessarakostè, la constitution de l'ensemble des féries quadragésimales et enfin l'évolution de la Pentekostè trouvent leur meilleure explication dans la densité prodigieuse du mystère de l'antique célébration de Pâques. Il n'en va pas autrement pour le samedi saint, ce jour qui « approche » Pâques comme aucun autre de toute l'année.

1. *L'antique notion de « Pâques »*. — Le plus ancien témoignage explicite que nous ayons d'une fête pascale annuelle remonte avant le milieu du IIe siècle[26]. Il y est déjà question d'une mystérieuse veillée nocturne, si bien que, dès son origine, la Pâque chrétienne apparaît comme la *nuit* de la résurrection, ou la *nuit* de l'Exode nouveau et véritable[27]. Mais, en raison des points de rapprochement

25. Saint Augustin, *Sermon 219* (P. L., 38, 1088).

26. *Epistola Apostolorum* (Duensing, p. 13). Voir *Le testament en Galilée de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 26-28 (*Pat. Orient*, tome IX, p. 198 s.).

27. Tertullien, *Ad uxorem*, lib. 2, 4. — Pour toute cette partie nous devons suivre l'incomparable étude de Dom O. Casel, O. S. B., *Art u. Sinn der ältesten christlichen Osterfeier* (Jahrb. f. Lw., 14. pp. 1-78). Cf. p. 5 et s.

qui subsistent entre elle et la Pâque figurative des Juifs, un double courant se forme et s'affirme bientôt. Les uns s'attachent au fondement typologique de l'immolation et de la manducation de l'agneau pascal, tandis que les autres — qui sont le très grand nombre — retiennent la résurrection du Seigneur comme décisive dans la fixation de la fête de Pâques [28]. Les premiers opposent leur célébration et la rattachent à la fois au rite ancien de l'agneau pascal. Ils la centrent sur l'économie de l'Agneau de Dieu (Jn., 1, 29) et la placent conséquemment dans la nuit même qui rappelle l'immolation du Christ. Mais l'immolation est, ici, conçue comme un mystère où l'on passe par la mort à la vie immortelle; elle implique la glorification et devient ainsi cause de joie festive. Les seconds ne négligent en rien la Passion du Seigneur, mais, pour passer à la fête, ils attendent la nuit de sa résurrection : pour eux, en effet, « la vie chrétienne consiste à vivre conformément au jour du Seigneur, où notre vie s'est levée par lui et par sa mort [29] ».

Les deux conceptions ont toute l'apparence de se séparer, puisqu'elles prennent pour nœud pascal l'un ou l'autre événement historique, la mort ou la résurrection du Seigneur. En réalité, cependant, elles procèdent toutes deux d'une pensée théologique et dogmatique foncièrement une. Nous pouvons même dire qu'elles se préoccupent identiquement de typologie et de symbolisme. Seulement, la richesse extraordinaire des données typologiques et symboliques cause l'embarras du choix et donc, finalement, une divergence d'interprétation et d'accentuation.

Voilà pourquoi, dans les deux cas, un seul jour — une seule nuit plutôt — ramasse et cristallise tout le mystère pascal. Que ce soit la nuit du vendredi au samedi ou celle du samedi au dimanche, on célèbre invariablement le même mystère [30], toujours la Passion et la glorification [31]. Et, dans les deux cas, la célébration pascale ouvre la bienheureuse Pentekostè avec sa joie pleine et sans mélange.

28. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 23-25. — Cf. Casel, *op. cit.*, pp. 8 et 53 s.
29. Saint Ignace, *Ad Magn.*, 9.
30. F. E. Brightman, *The Quartodeciman Question* (*The Journal of Theol. Studies*, V, 25, n. 99, 254-270.
31. Mais l'accent reste tantôt sur la passion, tantôt sur la résurrection.

Cette constatation est maintenant très précieuse pour orienter notre pensée. Car, au lieu d'être plus ou moins gênés par la divergence de vues, nous y découvrons, au contraire, en face de la constante unité dogmatique sous-jacente, une nouvelle garantie pour l'authenticité de la tradition pascale. D'une certaine façon, ce n'est qu'une question de date qui semble en litige. Et cette question, l'unité de la pensée liturgique va, avec l'intervention du temps, l'absorber en faveur du jour de la résurrection [32]. Mais ce qui reste capital à notre point de vue, c'est que, dès l'origine et dans les deux conceptions des choses, la célébration de Pâques constitue identiquement *une vigile*. Or, la vigile est, comme nous allons le voir, la célébration la plus adéquate pour réaliser le double aspect de mort et de vie.

Dans l'antique notion chrétienne, en effet, Pâques est essentiellement un *transitus*, un mystérieux passage à la vie par la mort. Célébrer Pâques signifie, tout d'abord, commémorer la Passion du Seigneur. *Pascha Domini, id est Passio*, dit Tertullien, le maître de la terminologie chrétienne [33]. On s'unit au Seigneur pour communier à sa Passion, pour avoir part à sa charité héroïque et pour passer ensuite avec lui à la vie nouvelle et spirituelle. Cette communion et ce passage se réalisent alors objectivement dans la célébration des saints mystères, tout en comportant une imitation effective (ascétique et liturgique) de tout ce que le Seigneur a accompli pour nous (cf. Hippolyte, *l. c.*). Voilà pourquoi, très tôt, dès l'âge apostolique sans doute [34], la célébration de Pâques revêt l'aspect d'une veillée nocturne, d'une attente mystique, étayée d'un jeûne sacré plus ou moins rigoureux et prolongé.

L'antique Vigile pascale s'applique donc en premier lieu à la Passion du Seigneur, à son libre engagement dans la

32. Ceci d'autant plus facilement qu'à la résurrection se rattache ici l'attente de la parousie, de l'ultime et définitive apparition du divin Ressuscité au milieu de son Église.

33. *Adv. Jud.*, 10; *Ad uxorem*, II, 4; cf. Hippolyte, *Chronicon pascale* (P. G., 92, 80; saint Irénée, *Adv. Haer.*, IV, 10, 1; Lactance, *Div. Institut.*, 4, 26 (P. L., 6, 53). — Voir J. Schümmer, *op. cit.*, pp. 51 et s.

34. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 23, 1; saint Épiphane, *De fide*, 22, 2; *Didascalie* (Funk, V. 12, 6); *Constitutions apostoliques*, V, 18.

mort rédemptrice[35]. Mais, au cours de la célébration sainte, « quand la Passion est entièrement accomplie[36] » et que même les néophytes sont ensevelis avec le Christ (Rom., VI, 4), alors on passe à la joyeuse mémoire de la Résurrection et à la grâce de la vie immortelle.

Pâques constitue donc un passage réel du deuil à la joie, de la mort à la vie[37]. Or, ce qui marque ce passage, ce qui le réalise spirituellement et liturgiquement, c'est la rupture du jeûne, et celle-ci se fait par la célébration du Mémorial eucharistique, par la réactualisation sacramentelle de tout le *transitus* de notre *Kyrios*, qui passe encore de ce monde à son Père. « Par la souffrance, il nous a délivrés de la souffrance; par la mort, il a vaincu la mort et par la nourriture visible (sacramentelle), il nous a procuré la vie immortelle[38]. »

D'une certaine manière, Pâques est le passage du jeûne à la joie festive[39]. Il faut donc jeûner pour atteindre cette joie, tout comme il faut mourir à la vie mortelle pour pouvoir entrer dans la vie immortelle et spirituelle. La Vigile pascale se présente comme un *transitus* mystérieux avec le Seigneur. Elle part, comme nous l'avons dit, de la Passion et aboutit à la bienheureuse Pentekostè, laquelle s'ouvre avec la Résurrection et constitue *la Fête*[40].

De cette notion de Pâques se dégage une première et fondamentale conception du samedi saint. C'est, avant tout, un jour aliturgique. Rappelons-nous l'antique idée chrétienne suivant laquelle le jeûne est incompatible avec la joie qu'implique, objectivement parlant, toute célébration

35. Dom O. Casel, *op. cit.*, pp. 28 s. et 44 s.

36. *Cum et passio Domini in qua linguimur, adimplela est* (Tertullien, *De baptismo*, 19).

37. Toutefois, ce n'est jamais la mort comme telle qui peut être objet de la célébration cultuelle, mais c'est plutôt la *passio* avec tout ce que cette expression contient de signification spécifiquement chrétienne. Le deuil lui-même est ici mystère pascal et s'imprègne d'une paix profonde et de l'espérance eschatologique.

38. Homélie inspirée du *Traité sur la Pâque* d'Hippolyte, 49 (Nautin, p. 174).

39. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, 24, 12; *Didascalie* (Funk, V, 18, 19, 1 et 20, 9-12; *Constit. apost.*, V, 21 (Pitra, p. 288) : *Igitur et vos, surgente Domino a mortuis, offerte vestrum sacrificium, de quo vobis per nos statuit, dicens : hoc facite in meam commemorationem. Ac postea, solvite ieiunium, laeti, et festam agite diem.*

40. Tertullien, *De baptismo*, 19.

des saints mystères. Assez longtemps, le samedi saint est le seul jour de l'année où l'on impose partout un jeûne austère et solennel[41]. Il s'agit d'un jeûne, strict et complet, qui commence déjà la veille du samedi, au soir du vendredi (au plus tard), se poursuit la journée entière et ne laisse conséquemment pas de place pour une liturgie proprement dite. Il n'y a même pas de synaxe aliturgique. Ce jeûne semble tellement sacré qu'il exclut même la joie de se réunir.

Mais ceci ne nous donne encore qu'un aspect assez négatif des choses. Positivement, ce jeûne est compris dans un rapport aussi étroit que possible avec la Vigile pascale. Tertullien (*De jej.*, 13) va jusqu'à l'intégrer à la notion et à la célébration de Pâques, jusqu'à l'appeler « Pâques ». Il confère au samedi saint une portée ascétique, mais également une signification cultuelle indéniable, si bien qu'on ne pourrait valablement fêter Pâques sans l'avoir accompli de son mieux. Toujours on répète que ce *jeûne pascal* doit être observé par tous. Les uns ne jeûnent qu'un seul jour, tandis que les autres vont jusqu'à quarante heures ou deux jours complets. Mais, si variable que soit la durée de ce jeûne, on se rencontre de nouveau pour rappeler sans cesse qu'il faut veiller à ne pas le rompre trop tôt, pas avant l'heure qui correspond au jour dominical[42].

Le jeûne précède la fête; sa rupture s'inaugure avec la veillée sainte et s'accomplit avec l'apparition du Seigneur, au cours des divins mystères[43]. Le passage du jeûne à la fête, c'est *Pâques*. Le jeûne lui-même, en tant qu'il se pratique réellement sur le plan cultuel, se trouve donc en relation directe et organique avec la liturgie pascale. En effet, il s'étend du vendredi soir sur toute la journée du samedi, rappelant et imitant proprement la Passion du Seigneur, sa mort et son humiliation dans la mort. Et tout comme la Passion est le fondement primordial du *transitus* pascal et qu'elle ne se conçoit pas en dehors du mystère

41. Tertullien, *De jejuniis*, 13.

42. Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 24, 12; saint Denys d'Alexandrie, *Epistolae*, 1 (Pitra, *Juris eccles. graec. Histor. et monum.*, I, pp. 541 s.).

43. Dom O. Casel, *op. cit.*, p. 50. — Lire à ce propos M. Schmaus, *Das Kommen des Herrn u. die Feier der Eucharistie* (dans *Vom christl. Mysterium, Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis von Odo Casel*, [1951], pp. 22-34).

intégral, ainsi le jeûne sacré n'a d'autre but que de poser les approches indispensables à une vraie célébration de Pâques. Le samedi saint, avec son jeûne rituel, sa prière silencieuse, son attente de la résurrection et son espérance de la parousie[44], s'intègre donc authentiquement à la Vigile pascale, voire au *donec veniat* des saints mystères. Liturgiquement, il a sa consistance propre, par rapport à « Pâques »[45].

L'institution de ce jeûne se rattache probablement à l'une ou l'autre pratique en usage chez les Juifs à la veille où ils devaient immoler et manger l'agneau pascal[46]. Mais il n'y a pas de doute, dans le christianisme, il a reçu une portée nouvelle, une nouvelle signification, pour ne pas dire un contenu nouveau, puisqu'il « consacre » réellement le samedi saint. Pour les premiers temps chrétiens, en effet, ascèse et liturgie forment un tout, et déposer le vieux levain pour célébrer la fête dans la pureté et dans la vérité, c'est déjà Pâques[47]. Suivant une tradition probablement assez ancienne, Tertullien[48] nous livre une pensée qui se cristallise de plus en plus dans la conception liturgique des choses. On jeûne, dit-il, parce que l'Époux est enlevé (Mc., II, 19), et de même, on cesse le jeûne et on passe à la joie quand, avec l'Eucharistie pascale, prélibation du banquet nuptial du ciel, l'Époux est rendu à l'Épouse[49].

2. *Le samedi saint à partir du IV^e siècle.* — Déjà chez saint Cyprien, au milieu du III^e siècle, nous constatons les premières traces d'une profonde évolution de la notion antique et primitive de Pâques . Pâques n'est plus « transition à la joie », mais « joie pure et sans mélange », et les expressions « Pâques » et « Pentekostè » deviennent presque synonymes[50]. De l'idée de passion (πάσχειν) et de

44. Tertullien, *De baptismo*, 19; *Didascalie* (Nau, p. 121); Lactance, *Div. Instit.*, 7, 19 (P. L., 6, 796); saint Jérôme, *In Matth.*, IV, 25 (P. L., 26, 184 s.).
45. Dom O. Casel, *op. cit.*, pp. 51 s.
46. J. Schümmer, *op. cit.*, pp. 68-73.
47. Origène, *In Matth.*, LXIX, et *Contra Cels.*, 8, 22.
48. Tertullien, *De jejuniis*, 2 et 13; *Constit. Apostol.*, V, 20.
49. Saint Athanase, *VI^e Épître pascale* (Larsow, p. 94); Origène, *In Jerem., Hom. 19*, 13.
50. *Epistolae*, 21, 2; 29, 2; 43, 1 et 7; 56, 3.

transitus on a passé à celle de résurrection et de fête[51]. Mais la résurrection est toujours conçue comme l'aboutissement du mystère de la passion et du *transitus*. Cette évolution ira en s'accentuant de plus en plus, et, avec la fin du IV^e^ siècle, la piété chrétienne a déjà « nettement dissocié, dans son culte et ses fêtes liturgiques, les principaux épisodes de la vie du Sauveur et même de sa passion[52] ».

Liturgiquement, c'est tout un élargissement des concepts et des choses qui s'amorce et se poursuit rapidement à cette époque. Théologiquement, rien n'est changé et l'unité du mystère chrétien est accentuée par les Pères de l'Église comme jamais auparavant peut-être. Dans la piété, cependant, on s'attache de préférence à commémorer et à revivre tous les grands moments historiques de l'économie du salut. La succession des faits sauveurs, qui ne rentrait même pas en ligne de compte chez les quartodécimans, prend maintenant une importance de premier plan.

C'est la paix constantinienne qui suffit, en quelque sorte, à expliquer cette évolution. Désormais la spiritualité chrétienne peut s'épanouir au grand jour. Elle est entièrement nourrie de la Bible et, avec une prédilection marquée, elle s'attache donc aux lieux saints de Jérusalem et de la Palestine[53]. A leur défaut, on cherche à les symboliser dans des édifices commémoratifs, et leur pieux souvenir incline de plus en plus à s'organiser dans la liturgie elle-même, dans la liturgie pascale surtout. D'un autre côté, des dons princiers permettent de rehausser l'éclat des cérémonies sacrées et même l'antique cérémonial impérial transmet au culte chrétien certains de ses éléments rituels fort expressifs.

Ce sont là autant d'influences qui se font valoir et qui se conjuguent de telle sorte que la célébration de Pâques va, peu à peu, se polariser autour du souvenir des faits historiques. Le mystère primitif se dilate, si l'on peut dire, en offices liturgiques qui commémorent une à une les œuvres salvitiques et qui suivent le Christ jour pour jour, et presque pas à pas, dans son passage de ce monde à son Père. Au lieu de se centrer, dans une simplicité hiératique,

51. Saint Augustin, *Epistola 55*, 2-3.
52. Ch. Martin, *Recherches de sciences religieuses*, 16 (1926), p. 264.
53. Éthérie, *Journal de voyage*. Dans l'édition de H. Pétré (coll. « Sources chrétiennes », 21), Introduction, pp. 18 et s.

sur une nuit sainte, la solennité pascale se déroule maintenant à l'instar d'un drame sacré et s'inscrit d'abord dans le cadre plus restreint de la quinzaine pascale, puis dans celui, plus large de la Tessarakostè et de la Pentekostè, voire dans celui du cycle liturgique de toute l'année [54].

On suppose bien que le samedi saint n'échappe pas à cette évolution. Il ne perd rien de son caractère antique, mais sa signification s'explicite dans des attitudes spirituelles et liturgiques plus précises. Au fur et à mesure que se constitue le *Triduum sacrum*, il trouve, pour ainsi dire, son objet formel. Car le séjour du Christ au tombeau et sa descente aux enfers forment vraiment son mystère propre. Son aspect liturgique, déjà esquissé dans le jeûne pascal primitif, s'élabore et s'affirme progressivement jusqu'au VII[e] siècle au moins. Mais, toujours, il restera foncièrement aliturgique, et cela en raison même du jeûne traditionnel [55]. Ce jeûne peu subir maint adoucissement, mais cela n'affaiblira en rien son caractère sacré et solennel.

Sous un certain point de vue, nous pouvons dire que le samedi saint se précise comme le grand jour aliturgique de toute l'année. En effet, les féries de Carême deviennent, presque toutes, liturgiques, et le vendredi saint lui-même se distingue encore du samedi saint par la messe des présanctifiés, ainsi que par la communion des fidèles [56]. La survivance du caractère aliturgique du samedi saint semble d'autant plus significative que les rites prébaptismaux et la formation d'une synaxe [57] matinale [58] tendent à assimiler ce jour aux grandes stations [59] du Carême et que la Tessa-

54. *Didascalie* (Funk, V, 18); *Constit. apostol.*, V, 18-26; saint Jean Chrysostome, *Adv. Jud.*, 3, 4 (P. G., 48, 867). Dans les *Lettres pascales* de saint Athanase on constate que le passage de six jours de jeûne à quarante s'opère vers 337. Dom O. Casel, *op. cit.*, pp. 42 et 47-48.

55. Card. Schuster, *Liber sacramentorum*, t. III, p. 270.

56. *Sacramentaire Gélasien* (Wilson), n. 562, p. 77; *Sacramentaire Grégorien*, P. L., 78, 87; voir les *Ordines Romani* publiés par M. Andrieu, t. III, pp. 152, 189, 272, 294, 358, 401, 443, 456, 471, 498 et 520.

57. Les plus anciens *Ordines Romani* ignorent encore tout l'office du samedi saint, mais dès le VII[e] siècle il se dessine nettement.

58. Il s'agit toujours d'un office de matines et de laudes, *media nocte surgendum est*, dit la formule des anciens *Ordines Romani*.

59. Très suggestive est à ce sujet la remarque de D. Ménard, P. L., 78, 87 : *Stationis hac die nulla fit mentio, nisi in Kalend. Rom., ubi*

rakostè orientale tient à célébrer chaque samedi les saints mystères.

Cependant, répétons-le, en s'extériorisant dans un agencement liturgique plus formel, le mystère du samedi saint ne sacrifie rien de sa densité primitive. Au contraire, c'est précisément celle-ci qui fonde immuablement sa note aliturgique. Mais nous aurions tort de nous laisser induire en erreur par le terme « aliturgique », car, s'il signifie l'absence de la sainte messe, il recouvre par ailleurs une réalité liturgique tout à fait positive. Substantiellement, nous avons toujours la même mystique cultuelle que l'antiquité réalisait et exprimait dans son jeûne pascal[60]. Mais, en se définissant davantage, en s'expliquant à elle-même, elle se cristallise en rites et prières liturgiques. La prière, qui ne fait qu'un avec le jeûne, devient officielle, se fait synaxale[61] et exprime de plus en plus la spiritualité inhérente au deuxième jour du *Triduum sacrum*.

L'adoration de la Croix, au soir du vendredi saint, entraîne assez logiquement, pour le samedi, une commémoration liturgique du séjour du Christ au tombeau et de sa descente aux enfers. S'appuyant sur ces deux moments historiques et dogmatiques de l'économie du salut, tout l'office de ce jour s'intègre naturellement à la progression dramatique de la solennité pascale. Sans empiéter sur la vigile, il s'oriente absolument vers l'heure où l'Époux va sortir du tombeau comme de sa chambre nuptiale[62]. Il anticipe quelque chose de l'antique vigile, mais cette anticipation est tout à fait légitime, puisque la densité de la célébration pascale primitive étend maintenant son mystère sur l'ensemble du *Triduum sacrum*.

La préparation des catéchumènes au baptême suit également cette courbe vraie et classique dans le progrès. Elle développe un aspect rituel très expressif, qui a pour thème

legitur : Sabbato Sancto, ad Lateranis (réunion des catéchumènes, etc.).

60. Deux exemples parmi beaucoup d'autres : saint Ambroise, *Epistolae*, I, 7, 10 (P. L., 16, 909), et saint Isidore, *De eccles. officiis*, lib. I, 32 s. (P. L., 83, 767).

61. L'*Ordo Romanus XII* (VIIIe siècle) prévoit encore que les petites Heures et vêpres du *Triduum sacrum* se disent « en privé », ce qui signifie alors déjà qu'on ne doit pas les chanter, bien qu'on les récite en commun (M. Andrieu, *op. cit.*, t. II, p. 464).

62. Cette idée est sensible surtout dans l'office byzantin et s'y

fondamental notre ensevelissement avec le Christ (Rom., VI, 4) et notre victoire chrétienne sur les esprits infernaux [63]. Cependant, toute cette texture liturgique du samedi saint demeure très sobre. Elle obéit parfaitement à la chaîne que lui propose le donné objectif du *Triduum sacrum*. Office et rites prébaptismaux restent dans la note aliturgique de ce jour.

Mais le mot *aliturgique*, loin de signifier un jour liturgiquement vacant ou d'insinuer un vide pur et simple, devient, au contraire, tout palpitant de spiritualité et prégnant d'un dynamisme pascal insoupçonné. Si, pour ce jour, il exclut la célébration eucharistique, il l'appelle cependant d'autant plus puissamment pour la Nuit sainte et confère donc au *Triduum sacrum* son harmonie parfaite et l'unité dramatique du mystère sauveur : *sanitates perficio hodie, et cras, et tertia die consummor* (Lc., XIII, 32).

3. *L'anticipation de la Vigile pascale.* — Quelle que soit la valeur réelle des motifs successivement allégués pour anticiper la plus sainte des vigiles et pour l'avancer même jusque dans la matinée du samedi, nous devons, avec le décret du 9 février, reconnaître que cela n'a pas pu se faire sans détriment pour le symbolisme primitif [64]. Certains motifs de prudence pastorale, qu'on a évoqués, ne se justifient que difficilement, en raison même de la place primordiale que la liturgie pascale doit avoir dans la vie chrétienne. D'un autre point de vue, le désir d'abréger la durée du jeûne a pu jouer son rôle, rôle d'autant plus aisé que le sens du jour aliturgique se perdait progressivement. Mais Tertullien [65] nous aura répondu d'avance en montrant que, de son temps, l'homme ressemblait parfaitement à l'homme moderne et a été, comme celui-ci, très sensible à l'urgente nécessité de manger et de boire.

Ce qui, par rapport aux premiers siècles chrétiens, est un fait indéniable, c'est que la foi au mystère pascal a

exprime magnifiquement au cours de la Nuit pascale (Dom MERCENIER, *La prière des Églises de rite byzantin*, t. II, pp. 272 et 279).

63. *Sacramentaire Léonien* (Mohlberg), n. 321, p. 25; *Gélasien* (Wilson), n. 563, p. 78; *Grégorien* (Wilson) pp. 54 s. Voir card. SCHUSTER, *Lib. sacram.*, t. III, pp. 272 s.

64. *Non sine originalis symbolismi detrimento* (*A.A.S.*, 43, p. 129).

65. *De anima*, 32.

baissé, que l'amour pour le Christ-Kyrios s'est réfugié dans des formes de piété plus subjectives et que l'espérance eschatologique est devenue trop faible pour animer la pratique liturgique et, notamment, la célébration de Pâques.

Liturgiquement (et même spirituellement), rien ne semble plus désastreux que d'en arriver à concevoir et à célébrer la Vigile pascale comme une avant-fête de la résurrection et de l'avancer franchement à une heure où, dans le *Triduum sacrum*, elle doit produire l'effet d'une intercadence. Celle-ci, la conscience religieuse du peuple l'éprouvera simplement comme une suspension du séjour du Christ au tombeau. Car nous ne sommes plus à l'époque où les fidèles, dans leurs étonnantes visions de foi, ramassaient et cernaient tout le mystère pascal sous un seul et même regard contemplatif.

Le refroidissement des vertus théologales, la négligence dans l'offrande du temps, l'inintelligence à l'égard des interstices rythmiques du *Triduum sacrum*, voilà ce qui a dû détacher le peuple chrétien de la Vigile pascale, au fur et à mesure que celle-ci a empiété sur la journée aliturgique du samedi.

Il est cependant significatif qu'au début même de ce gauchissement on se résigne assez mal à une telle anticipation des choses. Un exemple nous est fourni par l'*Ordo Romanus XII*[66]. La vigile s'y trouve déjà fixée à l'heure de sexte, mais il est prévu que, le matin de Pâques, au sortir de prime[67], le pape et sa suite procèdent à une cérémonie mi-officielle, mi-privée, où l'on commémore alors la résurrection du Seigneur. Il s'agit, évidemment, d'un pauvre ersatz pour l'antique liturgie nocturne, qui a disparu et dont l'absence cause, pour le moins, un embarras psychologique. Mais, avec le temps, cet usage, parti de si haut, va se répandre un peu partout. Parfois, il prendra même un aspect très populaire et folklorique et, aux yeux du peuple, il fera croire que Pâques ne commence qu'au matin du dimanche de la résurrection. Pâques de la croix et Pâques de la résurrection forment une véritable antithèse[68], et celle-ci va

66. P. L., 78, 1077, 32.
67. A la fin de prime, car les matines et les laudes de Pâques, dédoublement de la vigile, n'existent pas encore.
68. A. Baumstark, *Liturgie comparée*, p. 179.

apparaître d'autant plus forte que le samedi saint et son mystère propre s'effacent davantage de la conscience chrétienne.

4. *Restauration de la Nuit de Pâques et retour au samedi saint.* — Nous avons vu qu'aux origines on concevait la Vigile pascale comme prégnante de tout le mystère sauveur. Nous avons vu comment cette notion primitive, admirablement objective, a évolué dans le sens d'une commémoration plus symbolique des faits, sans nuire, cependant, à l'élément foncier et traditionnel. Suivant le mot de saint Ambroise[69], nous pouvons dire que les deux conceptions sont vraies et conformes à la vérité du mystère et qu'elles s'éclairent même l'une par l'autre. Mais, avec l'anticipation de la Vigile, les choses ont changé. Nous le sentons aujourd'hui plus vivement que jamais. La célébration de Pâques a perdu quelque chose de son authenticité et de son emprise dynamique. Théoriquement la Vigile subsiste, objectivement elle véhicule toujours le mystère sacramentel, et le samedi saint ne cesse d'être appelé « jour aliturgique ». Pratiquement, toutefois, nous bouleversons les divers moments dramatiques du mystère, alors que nous prétendons précisément les commémorer dans l'ordre de leur déroulement historique[70]; d'une part, nous les télescopons et, d'autre part, nous les dédoublons.

L'heureux rétablissement de la Nuit pascale comble les vœux des liturgistes et même ceux des pasteurs. Cependant, sur un plan plus mystérieux où l'action du Saint-Esprit est en cause, il correspond encore davantage et plus profondément à la vie théologale qui, du moins dans l'élite des fidèles, se fait plus réelle, plus vitale, plus consciente et conséquemment plus exigeante dans le domaine de la liturgie. Voilà pourquoi il ne faudrait pas oublier que l'un des problèmes qui entourent ce rétablissement de la Nuit pascale, consiste justement à bien situer son rapport organique avec le samedi saint. Car, en dehors de ce rapport, la Vigile

69 ... *verum utrumque putamus, non sententiarum varietate, nec personarum diversitate distinctum* (*In Lucam*, x, 171, P. L., 15, 1846).

70. Saint Denys d'Alexandrie blâme déjà ceux qui rompent trop tôt le jeûne pascal et les déclare coupables d'irrévérence et de désordre (*Epistolae*, I [Dom Pitra, *op. cit.*, t. I, p. 543]).

risque de paraître « une pieuse veillée préparatoire, une sorte d'heure sainte pour les âmes ferventes[71] ».

Un retour au temps normal de la Vigile, s'il veut être réel et efficace, est inséparablement lié à une meilleure intelligence du samedi saint et à une revalorisation spirituelle de son aspect typiquement aliturgique. Or, une première remarque à faire concernerait la Vigile elle-même. Celle-ci, en effet, a subi une évolution considérable depuis le jour où Constantin favorisa une solennisation publique[72] et depuis que s'est formé le *Triduum sacrum* avec le vendredi saint. La commémoration spéciale et solennelle de la Passion, ainsi que l'attente mystique du samedi saint ont fait que, désormais, la joie éclate déjà dès le commencement de la Nuit sainte, au lieu d'y jaillir seulement par le passage du jeûne à la fête. Par agglutinations successives, toute une liturgie de la lumière s'est formée et est venue précéder l'ancien office vigilial. C'est si vrai qu'aujourd'hui encore nous nous trouvons quelque peu déroutés quand, à la fin de l'*Exsultet* joyeux et solennel, on en revient à la liturgie austère de la veillée proprement dite, à la couleur violette, au ton férial, aux prières à genoux, aux lectures prophétiques.

Pourtant, nous aurions tort de penser qu'après avoir déjà célébré la résurrection du Seigneur on retourne avec lui au sépulcre et aux enfers. Au contraire, notre actuel rituel de la veillée sainte s'intègre parfaitement au grand mouvement pascal du *Triduum sacrum*. Il y a lieu d'y découvrir toujours une mystique pascale admirable, une mystique qui jaillit des profondeurs mêmes du mystère que l'on célèbre. Pour la saisir, il suffit de s'attacher d'abord à l'élément antique et primitif de la veillée du *transitus*. Ensuite, il faut se rappeler qu'on présuppose la nuit tombée. Selon le symbolisme antique, en effet, la lumière, surgissant au milieu des ténèbres, doit, sans la réaliser encore, annoncer et préfigurer la prochaine transition de la tristesse à la joie, du jeûne à la fête[73].

Ainsi se précise la vraie signification du feu nouveau et du cierge pascal. Toute cette liturgie de la lumière chris-

71. A.-M. Roguet, *L'avenir pastoral* (*La Maison-Dieu*, 26, p. 122).
72. Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 22, 2 et 34-35.
73. Firmicus Maternus, *De errore profan. relig.*, 22.

tique doit être comprise comme un prélude symbolique de la résurrection du Seigneur. Elle annonce cette résurrection, sans la considérer comme un fait déjà accompli. *Spe gaudentes!* C'est le thème de l'ancien lucernaire liturgique, où l'on acclame la lumière du Christ qui, avec son apparition, va triompher du péché, de la mort et du tombeau. A tout ce symbolisme correspond l'*Exsultet*, véritable *paschale praeconium*, où « Pâques » est proclamée et chantée dans l'acception originelle du *transitus : Hæc sunt enim festa paschalia, in quibus verus ille Agnus occiditur...* Liturgiquement, c'est un enthousiasme sacré qui répand le réalisme de l'espérance chrétienne et ouvre les perspectives des accomplissements suprêmes. Psychologiquement, toute la mystique du samedi saint, trop longtemps contenue, se fait jour maintenant et, dans un élan bien légitime, elle annonce que son attente ne sera pas déçue et que la parousie du Seigneur ne tardera pas.

Loin de compliquer les choses, cette transition à la Vigile est donc aussi parfaite que possible et entièrement dans la ligne du symbolisme primitif et de la progression liturgique. Mais, afin de mieux la souligner, on souhaiterait que le samedi saint n'eût pas de vêpres[74]. Car, liturgiquement, il n'a pas de soir et aboutit à une nuit dont la clarté mystique dépasse celle du jour lui-même. Son office prendrait fin avec none, *post nonam*[75], suivant l'ancienne rubrique. Puis, on attendrait simplement le moment voulu pour se réunir et pour veiller saintement autour du symbole lumineux de la grande espérance pascale et eschatologique.

Pour rendre au samedi saint sa vraie portée (a)liturgique et pastorale, il faudrait ensuite valoriser son office. Au lieu de concevoir celui-ci comme une affaire de chanoines et de moines, comme une préparation pieuse et plus ou moins

74. Voici comment Alcuin résume la tradition : *In hac nocte de vespertinali synaxi apud Romanos nil agitur neque ante missam, neque post missam, quia, secundum Augustinum et alios doctores, istud sabbatum non habet vesperam* (*Cap. de sabb. sancto*, P. L., 78, 380).

75. Vêpres, complies, matines et laudes forment, en quelque sorte, une « vigile » à côté de la vigile. C'est un double emploi venu à la suite de l'anticipation de la vigile. Selon la tradition ancienne, l'office pascal reprend normalement avec l'heure de prime (cf. *Ordo Romanus XII*, P. L., 78, 1077, 31-32).

facultative au jour de Pâques, il faudrait, au contraire, y voir réellement un élément intégrant du *Triduum sacrum*, un véritable « moment pascal ». Textes et mélodies forment des complaintes admirables, mais leur richesse est telle que c'est déjà la note pascale qui y domine vraiment, répandant la certitude de l'amour et la paix. C'est la grande liturgie de l'espérance. *Exsultabunt ossa humiliata* : à toutes les heures, revient ce verset qui donne même à l'austère psaume L une résonance pascale et eschatologique.

L'horaire lui-même a, ici, valeur liturgique, puisque de lui dépend le progrès régulier, logique et rythmique du *triduum* pascal. Fixées à la fin de la nuit, matines et laudes du samedi saint retrouvent de nouveau leur temps normal et, dès lors, leur signification vraie et toute leur vertu. Cette rectification de l'horaire est faite en fonction de la Vigile pascale, rendue elle-même à son heure nocturne. Mais, à son tour, elle appelle et amorce déjà, en quelque sorte, d'autres adaptations dans le *Triduum sacrum*. Tout justifie l'espoir que, dans le programme des restaurations futures, l'adoration de la croix et la messe des présanctifiés vont être restituées au soir du vendredi saint, *ad vesperum*[76].

Dans la même ligne d'une liturgie pascale traditionnelle serait ensuite la communion des fidèles à cette messe des présanctifiés[77]. Elle permettrait d'entrer plus en avant dans les états d'âme du Christ et préparerait plus naturellement les esprits au sens aliturgique du lendemain. La compassion, qui anime la liturgie du vendredi saint, est d'autant plus vraie et intégrale qu'elle constitue une communion authentique à la Passion du Seigneur et qu'on passe, avec lui, —

76. Voir M. Andrieu, *op. cit.*, t. III, p. 293, n. 29 s., et p. 357, n. 41 s. La plupart des *Ordines Romani* parlent de none. Voir *ibid.*, p. 151, n. 31; p. 188, n. 94 s.; p. 270, n. 9 s.; p. 470, n. 29 s.; p. 496, n. 35 s.; p. 456, n. 6 s.

77. Cf. p. 150, note 55. — Il est intéressant de constater comment les fidèles ont cessé de communier le vendredi saint au fur et à mesure que la vigile pascale s'est avancée dans la matinée du samedi saint. Elle est encore ordonnée par le Missel bénédictin de l'abbé Tritemius, en 1497 (A. Dold, *Jb. f. Lw.*, 12, p. 205). Formellement elle a été interdite pour la première fois par un décret de la S.C.R. à la date du 12 février 1622. Par un privilège peut-être unique au monde, elle subsiste dans la paroisse de Delbrück (Paderborn). Voir P. Browe, S.J., *Die Kommunion an den drei letzten Kartagen* (*Jb. f. Lw.*, 10, pp. 56-76).

à travers le tombeau, — à la vie nouvelle en Dieu : *pascha autem est, quando anima et compatitur Christo, et transitum eius in se suscipiat, ut inhabitet in ea et deambulet, et fiat eius Deus*[78].

Ceci implique alors un autre point sur lequel il convient d'insister encore. Il s'agit de ces attitudes spirituelles sans lesquelles les âmes s'accorderont toujours mal à la mystique (a)liturgique du samedi saint. Et, sous ce rapport, il n'est peut-être pas superflu de rappeler combien il importe d'avoir une foi vive au mystère liturgique lui-même. Il faut être pénétré de la vérité que toute célébration cultuelle dépasse le rite sensible, se réfère objectivement aux faits sauveurs commémorés et exige de notre part un engagement spirituel et ascétique très réel[79]. Car c'est vraiment par le dedans que nous devons d'abord dire notre *amen* au *oui* (II Cor., 1, 20) de l'amour sauveur tel que nous le rencontrons d'une manière objective dans la liturgie.

Nous rejoignons ici la profonde signification de l'antique jeûne pascal. Aujourd'hui, nous manquons peut-être d'attrait pour cette pratique, qui nous paraît trop au-dessus des forces de l'homme moderne. Mais il serait dangereux d'oublier que le jeûne reste l'expression typique et le symbole de toute une attitude chrétienne fondamentale. Car il implique tout effort valablement accompli dans le sens de notre configuration au Seigneur[80]. Et c'est précisément la raison pour laquelle un samedi saint sans jeûne serait, même liturgiquement, inconcevable. Il y est conçu comme un élément pascal de premier plan, signifiant et réalisant à la fois la mort au péché, le séjour avec le Christ au tombeau et la patience chrétienne dans l'attente eschatologique.

Ce comportement spirituel et ascétique est capital pour nous mettre, si l'on peut dire, au diapason du jour aliturgique. Il faut que l'influx transcendant de la liturgie rencontre notre chair elle-même, que le mystère du jour nous

78. Saint Ambroise, *Epistolae*, I, 7, 10 (P. L., 16, 909).

79. C'est précisément de cet engagement que dépend notre apport personnel dans le culte liturgique.

80. Le jeûne, dans son acception large, comprend également la lutte contre le péché et le vice, s'accompagne de la prière et des œuvres de charité et tend à cette joie pneumatique avec laquelle les moines doivent attendre Pâques (*Regula monachorum*, cap. 49). Voir J. Schümmer, *op. cit.*, pp. 207 et s.

saisisse intimement, afin de réaliser en nous sa mystique pascale[81]. C'est uniquement dans cette perspective que le samedi saint peut avoir tout son sens aliturgique pour nous et jouer son rôle d'approche par rapport à la Vigile pascale. *Qui contristatur ex Domino Jesu Christo, ipse laetificat Christum, et ipse laetificatur a Christo*[82].

Pour terminer, il faudrait appliquer au samedi saint ce que le R. P. Bouyer écrivit naguère dans sa conclusion sur les *Saintes vigiles* (*La Maison-Dieu*, 26, p. 21). Car, une fois pour toutes, il s'agit de croire au réalisme de la liturgie. Il faut savoir qu'une célébration cultuelle est toujours efficace, du moment que nous nous y engageons vraiment. Nous savons que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus (Rom., VI, 9) et que son séjour au tombeau est pareillement un fait accompli à jamais dans l'économie du salut. Mais toute la tradition liturgique et patristique nous affirme que la célébration de Pâques n'a rien d'une duperie, qu'elle dépasse la simple commémoration et rend le *transitus* du Seigneur perceptible dans le temps et l'espace.

Si enim nobis non resurrexit, utique non resurrexit, qui sibi, cur resurgeret, non habebat[83]. Ce que saint Ambroise dit ici de la résurrection du Seigneur vaut également pour sa passion, pour sa mort et son séjour au tombeau. Le Christ n'est jamais mort et n'a jamais été enseveli, si ce n'est pour nous. Et si ce n'était pas pour nous, il n'y aurait pas, tous les ans, le vendredi saint, le samedi saint et la nuit pascale. Dans le mystère annuel de Pâques, le Seigneur perpétue sa mort, sa sépulture et sa résurrection uniquement parce qu'il veut encore et toujours y associer l'Église de ses disciples[84], et, conséquemment, il n'y a nul vendredi saint, nul *samedi saint*, nulle Vigile de Pâques qui ne soient un accomplissement authentique.

JEAN HILD,
moine de Clervaux.

81. « Niemand kann die Morgenröte der Auferstehung sehen, der nicht die finstere Nacht hindurch mit dem Herrn im Grab gelegen hat » (Dom O. CASEL, *Conférences spirituelles*).
82. Saint AMBROISE, *Im psalm. 37*, 32 (P. L., 14, 1025).
83. Saint AMBROISE, *De excessu fratris sui*, lib. II, 102.
84. *Facio pascha cum discipulis meis* (Mt., XXVI, 18).

BIBLIOGRAPHIE

Dom Célestin Charlier : *La Lecture chrétienne de la Bible.* Lettre-préface de Mgr Weber, évêque de Strasbourg. Éditions de Maredsous. xv + 346 pp.

Après la traduction de la Bible, les éditions de Maredsous nous offrent un ouvrage dont les lecteurs de *La Maison-Dieu* ont déjà pu lire une partie (ch. ix : « L'Interprétation chrétienne »), parue en article dans le numéro 12. Mgr Weber souligne avec raison, dans sa lettre-préface, les mérites de cet ouvrage, qui n'est pas seulement une « circum-duction », mais une « intro-duction » à la lecture féconde des messages divins. A notre époque où le mouvement liturgique et le mouvement biblique convergent vers une recherche du sens religieux et vivant de la Bible, il y a encore beaucoup de chrétiens cultivés qui ne sont pas suffisamment initiés. L'auteur déclare qu'il n'a aucune prétention technique (p. xiv) : on ne devra donc pas s'étonner de le voir traiter rapidement les questions qui font l'objet des manuels classiques d'introduction (chap. ii : « Le livre et les Livres »). Mais ce qui fait le mérite de cet ouvrage, c'est qu'il s'efforce de décrire et en quelque sorte de créer — au moins dans l'esprit du lecteur — le climat indispensable à la lecture savoureuse de l'ensemble de la Bible. L'un des éléments principaux de ce climat, qui est sans doute l'idée maîtresse du livre, est une conviction dont l'auteur s'attache à montrer la solidité et la fécondité : le caractère « théoandrique » ou divino-humain de la Bible, caractère qui est essentiel à l'Écriture Sainte, qui lui appartient en propre et qu'on ne doit jamais perdre de vue si on veut la lire avec fruit. En fonction de cette vue, les chapitres v, « Le Livre de l'humanité », et vi, « Le message du Verbe », sont vraiment le cœur de l'ouvrage; ce sont aussi les parties les plus remarquables de ce livre, où tout n'est pas d'égale valeur.

Un bibliste a quelques réserves à faire (qui ne doivent pourtant pas ruiner les éloges) : on regrette quelques inexactitudes, par exemple, dans les références (qui sont malheureusement beaucoup trop rares), ainsi, p. 112, Ex. 34, au lieu de Ex. 20-23; ou encore, p. 122, la description inexacte d'un bas-relief, qui fausse le sens de la scène représentée. Certains points d'histoire ou de critique littéraire auraient dû être présentés d'une manière moins tranchée (ainsi la succession Néhémie-Esdras, ou l'attribution des lois sacerdotales à la période post-exilique, sont des hypothèses contestables).

Un théologien sera peut-être peu satisfait de l'exposé sur l'inspiration biblique (chap. vii) : on y a évité soigneusement les termes

techniques de la théologie : mais est-on bien sûr d'avoir rendu l'exposé vraiment accessible et clair au lecteur que l'on vise ?

On regrette, en général, que le style soit si souvent prolixe, surtout dans les chapitres les plus originaux, qui auraient certainement gagné à être écrits d'une plume plus nerveuse, en éliminant des redites et des redondances qui finissent par affaiblir la pensée.

Mais on appréciera certainement la justesse de la mise au point sur le sens littéral unique, mais à double perspective (c'est une des conséquences, et non des moindres de l'idée maîtresse soulignée tout à l'heure). On aimera aussi, dans ce livre (dont la présentation typographique est soignée et agréable), la richesse des perspectives ouvertes à la lecture « sapientielle » de la Bible par l'étude des « cycles » et des grands « thèmes » bibliques tels que l'auteur les présente au chapitre VI. Il serait facile de montrer comment la liturgie reprend à sa manière ces cycles et ces thèmes. On trouvera aussi des indications suggestives, pour l'éducation liturgique, dans le chapitre de conclusion.

On aura remarqué encore, dans l'article déjà cité, qui constitue le chapitre IX, l'insistance sur le « climat ecclésial » nécessaire à une fructueuse lecture de la Bible. Et, en maint autre passage de son livre, Dom Charlier montre que la Bible n'est pas un tout unique et absolu, fermé en soi, le mystère de la Bible est un aspect du mystère chrétien : ce livre est de nature à montrer aux chrétiens la place de la Bible dans cette Économie et les aidera à retrouver dans l'Écriture Sainte, à travers le cheminement humain, la divine pédagogie, qui nous introduit dans ce Mystère.

Il nous semble que cette revue peut saluer avec joie cet ouvrage de Dom Charlier qui répond en quelque sorte, par manière de « discours de la méthode », au vœu formulé naguère par le R. P. Roguet à propos du livre du P. Daniélou : *Le signe du Temple*. (Cf. *La Maison-Dieu*, n° 1, pp. 134-135).

F.-M. Lemoine.

Miscellanea Liturgica in honorem L. Cuniberti Mohlberg. 2 vol. 493 et 570 pp. Bibliotheca « Ephemerides Liturgicae ». Roma, 1948-1949.

Dans un récent cahier de *La Maison-Dieu* [1], le R. P. Bouyer lançait un cri d'alarme : l'urgence se fait sentir au mouvement liturgique français d'une classe d'ouvriers comparables à ceux qui suscitèrent les mouvements liturgiques d'Allemagne et de Belgique, des ouvriers qui sauraient se tenir à égale distance et de la pure érudition et des applications concrètes strictement pastorales, dans un équilibre difficile et long à atteindre, d'une réflexion théologique profonde appuyée sur une information historique de première valeur.

Les mélanges liturgiques offerts à Dom Mohlberg à l'occasion de

1. *La Maison-Dieu*, n° 25, p. 43.

son soixante-dixième anniversaire, et plus encore le haut exemple de vie religieuse et scientifique qu'ils veulent honorer, seront-ils pour quelques-uns l'occasion, l'étincelle où s'allument de telles vocations ?

La brève notice biographique du moine de Maria-Laach et du maître romain montre avec une concision éloquente qui fait rêver quel milieu et quelles rencontres providentielles donnèrent naissance à la vocation de Dom Mohlberg. Après les humanités à l'école abbatiale de Sekkau, où le futur historien de la Liturgie se lie d'amitié avec un de ses condisciples, bientôt un de ses frères en saint Benoît, Ildefonse Herwegen, viennent les premières années de vie religieuse à Maria-Laach, puis les années d'études théologiques à Beuron, riche d'une intense vie liturgique et d'une tradition de labeur assidu. Prêtre, Dom Mohlberg est envoyé à Louvain, initié aux disciplines historiques par le grand maître belge, Alfred Cauchie, pendant qu'au Mont-César, lieu de naissance du mouvement liturgique belge, Dom Marmion veille à la formation chez le jeune savant d'un très haut équilibre spirituel. Il faut noter encore d'autres rencontres, invitations pressantes pour Dom Mohlberg à se vouer à une grande tâche, dans une ligne très précise; c'est la rencontre répétée de Dom Cuthbert Butler, puis celle d'Edmond Bishop, celle de Romano Guardini. La collection « Ecclesia orans » est projetée. En 1918 (c'est l'heure où naît le renouveau liturgique allemand), paraît le premier fascicule des *Liturgiegeschichtliche Quellen*, fruit d'une étroite collaboration avec Dölger et Rücker. Appelé à Rome en 1924, Dom Mohlberg devait devenir peu après professeur d'histoire de l'Église ancienne à l'Institut d'archéologie chrétienne, consulteur de la section historique de la Congrégation des Rites, membre de la Commission de réforme du Pontifical romain.

De 1906 à 1948, date de la publication de ces Mélanges, s'étale une œuvre considérable : contributions multiples données aux grandes revues scientifiques d'Histoire ecclésiastique et de Liturgie, publication d'une thèse de doctorat sur Raoul de Rivo, dernier représentant de l'antique Liturgie romaine, lancement des *Liturgiegeschichtliche Quellen*, inaugurées par des recherches sur le Sacramentaire de Saint-Gall, témoin de la tradition alémanique du Sacramentaire gélasien franc, édition de textes concernant la formation du *Liber Sacramentorum* et le Sacramentaire gallican des VII^e^ et VIII^e^ siècles, publication du Catalogue des Manuscrits médiévaux de la Bibliothèque de Zurich.

C'est cette œuvre d'infatigables recherches scientifiques, et plus encore la personne même du grand moine, que les *Miscellanea Liturgica*, édités par la Bibliothèque des *Ephemerides Liturgicae*, veulent honorer. Rendez-vous impressionnant, que ces Mélanges, des plus éminents historiens que la liturgie connaisse aujourd'hui. Collection un peu déconcertante aussi, il faut bien l'avouer — mais n'est-ce pas la loi du genre ? — d'articles qui font se voisiner, par exemple, une étude, menée par D. Brou et pleine d'intérêt d'ailleurs, sur un point de rubrique aussi ténu que l'inclination de tête au *Per eumdem Christum* du Memento des morts, et l'examen par Dom Engberding de l'état actuel de la question des Canons d'Hippolyte. Aussi bien

doit-on essayer de retrouver à travers ce labyrinthe le fil d'Ariane susceptible de guider le pauvre chercheur, ballotté d'époques en époques, que les éditeurs n'ont pris garde d'ordonner suivant leur déroulement chronologique.

Mis à part les articles de pure érudition qui ne sauraient intéresser au premier chef les lecteurs d'une Revue de Pastorale Liturgique et dont il serait superflu de dresser une table des matières, il se dégage de cet ensemble regroupé par grandes périodes l'impression très forte et très bienfaisante que la Liturgie est une réalité vivante, qui le fut au maximum peut-être dans les premiers siècles chrétiens et qui connut ensuite au IX^e^ siècle, au XII^e^ siècle, voire, quand on s'y attendrait le moins, au XVIII^e^ siècle, au moins en quelques lieux privilégiés, ce qu'on pourrait appeler des temps forts. Quelques exemples :

Réalité vivante, la Liturgie est une réalité complexe. Sa vie s'exprime aussi bien dans le plan, « fonctionnel » dirait-on aujourd'hui, des lieux de culte, que dans la célébration des divins mystères. La compréhension plus grande de ceux-ci se reflétera avec une vigueur et une richesse étonnantes dans l'architecture et la décoration des monuments chrétiens. On sort ébloui de la lecture du remarquable article que Mgr Lucien de Bruyne consacre à la décoration des baptistères paléochrétiens.

Du baptistère syrien de Doura-Europos, daté de la première moitié du III^e^ siècle, aux baptistères ravennates des V^e^ et VI^e^ siècles, en passant par le mausolée de Sainte-Constance à Rome et le baptistère de S. Giovanni in Fonte de Naples, c'est tout un vocabulaire iconographique qui se constitue; thème du Bon-Pasteur, mis en contraste avec la scène de la chute originelle par l'art plus austère de l'Orient, nimbé de grâce paradisiaque par l'art d'Occident, tributaire des goûts hellénistiques, thème de la source d'eau vive et des cerfs, thème des quatre fleuves du paradis et des évangélistes dont ils deviennent le symbole, chrisme autour duquel se centre un ciel constellé d'étoiles, procession triomphale des apôtres, autant d'éléments grâce auxquels l'art chrétien, en des combinaisons variées, rédige, en ces siècles d'or, « des homélies monumentales ». Ce que la voix humaine ne pouvait dire qu'en des phrases successives, les ensembles iconographiques permettaient de le contempler en un tout organique, qui non seulement s'offrait au regard et à la méditation de l'assistance, mais qui enveloppait aussi celle-ci d'un monde mystique, dans lequel elle avait l'impression de se trouver en quelque sorte incorporée et absorbée.

Verra-t-on un jour nos fidèles, en des monuments de notre temps, pris par un tel émerveillement, dans une atmosphère de sacré comparable à celle des baptistères paléochrétiens ?

De tous temps les moines n'ont rien voulu d'autre que vivre intégralement la mystique de leur baptême, réaliser aussi totalement que possible la vie nouvelle reçue au bain sacré. Dans sa Hiérarchie ecclésiastique le Pseudo-Denys, dont le témoignage liturgique serait bien intéressant à tirer au clair, décrivant les rites de la consécration monastique, en fait une cérémonie dont l'ordonnance a incité le

regretté Dom Ph. Oppenheim à établir une curieuse et éloquente mise en parallèle de ces rites avec les diverses phases du baptême, telles que les décrivent les Canons d'Hippolyte. Le monacat a sa racine la plus profonde dans la foi dont on désire vivre au maximum la réalité; aussi les rites qui consacrent le chrétien à cet état de vie, rites qui purifient, illuminent et parachèvent, vont-ils comme spontanément revêtir une allure analogue à celle du premier des mystères qui engage en l'état de chrétien : le mystère du baptême.

Si le monachisme s'est créé, dans une symbolique vivante, des rites propres, il n'a pas peu contribué, dans une perspective plus large, par les échanges fraternels qu'il a entretenus, aux grandes évolutions de la liturgie. Le chanoine Pierre Borella, de Milan, étudie dans un article très documenté un de ces cas typiques d'influence monastique : au IX^e^ siècle, le Missel ambrosien subit, du fait de la venue de moines francs dans les nombreux monastères du Milanais, la « contamination » du Sacramentaire gélasien dont la plupart des témoins qui nous restent appartenaient aux grands monastères carolingiens de Gellone, Saint-Gall, Reichenau...

Nul n'ignore que c'est à Cluny, sous l'abbatiat de Saint-Odilon, qu'eut lieu l'institution de la Commémoraison des défunts ! Dom Hesbert en présente de manière très attachante l'office, tel qu'on le célébrait à Fleury au XIII^e^ siècle ! La partie psalmodique est parfaitement classique; les leçons et les répons, par contre, diffèrent totalement du formulaire traditionnel, différence caractéristique. Premier et deuxième nocturnes ont pour leçons l'étonnante vision d'Ézéchiel au chapitre XXXVII^e^. Les deux dernières leçons sont tirées du chapitre XV^e^ de la I^re^ aux Corinthiens. Dom Hesbert, voyant là l'idée même qui a guidé la création d'Odilon, n'hésite pas à écrire que la Commémoraison des défunts avait ainsi à Fleury bien plus le caractère d'une fête anticipée de la Résurrection des morts que d'un office des morts proprement dit.

Précieux par la bibliographie et les textes qu'il donne, par le fait localisé sans doute, mais très significatif, qu'il relate, est l'article que le P. Louis Paladini consacre à la controverse soulevée au XVIII^e^ en Italie du Nord au sujet de la communion au cours de la messe. Belle étude de pastorale liturgique qui nous fait saisir sur le vif le chemin parcouru depuis. Mais peut-on affirmer que les chapelains affairés de la cathédrale de Crema soient d'une race totalement disparue ?

Réalité vivante, la Liturgie subit la loi des vivants. Elle se doit d'évoluer. Une des normes les plus fondamentales de cette évolution est la nécessité où se trouve les pasteurs de répondre aux besoins des fidèles. C'est ce que Dom Eloi Dekkers dégage, devant les récentes concessions accordées par le Saint-Siège pour la célébration de la messe le soir, d'une étude sur la pratique de l'Église ancienne. Sous l'influence de la discipline du jeûne eucharistique, la messe du soir, inconnue ou désapprouvée au temps de saint Corneille et de saint Cyprien, est devenue chose courante au temps de saint Ambroise et de saint Augustin

R. Bernier.

LIVRES REÇUS

LITURGIE

ENCYCLOPÉDIE LITURGIQUE

Livres liturgiques :

Caeremoniale Episcoporum (Clementis VIII, Innocenti X et Benedicti XIII jussu editum, Benedicti XIV et Leonis XIII auctoritate recognitum). Ed. 3ª, Marietti, 1949, Rome, 258 pp. (15×21). En dépôt chez Lethielleux, Paris.

Martyrologium Romanum (Gregorii Papae XIII jussu editum, Urbani VIII et Clementis X auctoritate recognitum ac deinde anno MDCCXLIX Benedicti XIV opera ac studio emendatum et auctum). Ed. 5ª, Marietti, 1949, Turin, 570 pp. (15×22). En dépôt chez Lethielleux, Paris.

Missale Romanum. Éd. J. H. Gottmer, 1951, Haarlem, in-16°, 1.740 pp.

Editions usuelles, adaptations :

Courtois (G.) : *En vacances, mon livre de prière*. Coll. « Prière et Joie ». Éd. Fleurus, Paris, 1950; 192 pp. (10,5×13,5).

Courtois (G.) : *Mon Livre de prière*. Coll. « Prière et Joie ». Éd. Fleurus, Paris, 1951; 320 pp. (10×13).

Ordinaire de la Messe. Extrait du Missel des dimanches et fêtes. Action catholique rurale. Éd. Tardy, Bourges, 1949; 32 pp. (11×15).

Manuel paroissial. Extrait du Missel des dimanches et fêtes. Action catholique rurale. Éd. Tardy, Bourges, 1949; 96 pp. (13×18).

Chant :

Berthet (H.) : *Alleluia*. Coll. de Cantiques sur fiches, 1re série, quarante cantiques nouveaux (12×16).

Farinez (P.) : *Passion selon saint Matthieu*. Musique sur texte français de E. Osty; 15 pp. (20×26).

Geoffray (César) : *Le Graduel psalmodié*. Lethielleux, Paris, 1950; 128 pp., 12 encarts (11×18).

Julien (D.) : *Cantiques sur les Psaumes*, I. Coll. « Gloria ». Éd. Fleurus, Paris, 1951; 32 pp. (11,5×15,5).

Van Erck (Hadelin) : *Le sacrifice du peuple de Dieu*. Éd. du Levain, Paris, 1951; 96 pp. (12×16).

QUESTIONS D'INTRODUCTION ET D'HISTOIRE

Chéry (H.-Ch.) : *Le français langue liturgique ?* Coll. « Rencontres ». Le Cerf, Paris, 1951; 174 pp. (12×19).

Dabin (P.) : *Le Sacerdoce royal des fidèles* dans la tradition ancienne et moderne. Museum Lessianum, section théol. 48. Desclée de Brouwer, Paris, 1950; 648 pp. (15×23).

Eisenhofer (Ludwig) : *Grundriss der Liturgik des Römischen ritus*, Herausgegeben von Joseph Lechner. Verlag Herder, Freiburg, 1950; 364 pp. (15×23).

INTELLIGENCE ET PRATIQUE DE LA LITURGIE

Guardini (Romano) : *Vom Geist der Liturgie.* Verlag Herder, Freiburg, 1951; 84 pp. (11×17), nouvelle édition.

Parsch (P.) : *Le Renouveau liturgique au service de la paroisse.* Sens et portée de la liturgie populaire, traduit de la 2e édition par M. Grandclaudon. Éd. Salvator, Mulhouse, 1950; 318 pp. (14×22).

Perrot (D.) : *Sous la tente de Dieu.* Introduction à la vie liturgique. Tardy, Bourges, 1949; 306 pp. (13×20).

Reetz (Benedikt) : *Liturgie und Streben nach Volkommenheit.* Verlag Rupertuswerk, Erzabtei St-Peter, Salzburg, 1951; 64 pp. (14×22).

Seidmeier (W.) : *Gottes Lob und Dienst in Haus und Heim.* Schwabenverlag, Stuttgart, 1949; 132 pp. (12×19).

CHANT ET CÉRÉMONIAL

Muller (J.-B.), Umberg (J. B.) : *Zeremonienbüchlein*, für Priester und Kandidaten des Priestertums. Verlag Herder, Freiburg, 1949; 364 pp. (12×17).

Prim (J.) : *Chant des fidèles.* Procure Générale du Clergé, Paris, 1951; 192 pp. (10×14).

Guide du servant de messe. Quelques explications succinctes des fonctions à la messe basse. Vendu : 4, rue Corot, Paris-16e.

OFFICE DIVIN — BRÉVIAIRE

Bailly (G.) : *Psautier romain-français.* Pour réciter et comprendre mieux le bréviaire. Lethielleux, Paris, 1951; 620 pp. (13×20).

Stallaert (Th.) : *Office de Prime et de Complies* de chaque jour de l'année. Latin-français. Desclée et Cie, Paris-Tournai-Rome, 1950; 442-42 pp. (11×16,5).

Heures du jour du Bréviaire romain en latin-français. Desclée et Cie Paris-Tournai-Rome, 1951; in-12 (17×10,5) de XXXIV-1.428 pp.

MESSE — MISSEL

Casson (E.) : *La liturgie de la messe, expliquée aux fidèles.* E. Vitte, Lyon, 1950; 296 pp. (14×19).

David (L.) : *La sainte Messe vécue.* Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille, 1950; 140 pp. (15×22).

Douze (G.) : *Explique-moi la messe* (volume cartonné, illustré, explication vivante sous forme de dialogue). En vente : 4, rue Corot, Paris-16e.

Floner (J.-B.) : *Le divin Sacrifice*, ses prières, ses cérémonies, leur symbolisme. Téqui, Paris, 1951; 228 pp. (12×19).

Jungmann (J. A.) : *Missarum Sollemnia.* Explication génétique de la messe romaine. Traduction française intégrale, t. I. Aubier, Paris, 1951; 318 pp. (14×22).

Maertens (T.) : *Technique de la participation des fidèles à la messe.* Coll. Pastorale liturgique. Apostolat liturgique, Bruges, 1950; 42 pp. (16×24).

Parsch (P.) : *Pour bien comprendre la messe.* Traduit par l'abbé Grandclaudon, Salvator, Mulhouse, 1950; 160 pp. (12×19).

Rahner (Karl) : *Die vielen Messen und das eine Opfer.* Verlag Herder, Freiburg, 1951; 120 pp. (12×19).

Répons et chants liturgiques de la messe. Éd. I.G.C., Saint-Étienne-Paris, 1950; 68 pp. in-16o.

LITURGIE SACRAMENTAIRE — RITUEL — PONTIFICAL

Avignon (J. d') : *Sous le voile des sacrements.* Sermons sur les sacrements. Coll. « La Prédication nouvelle », 5e série. Salvator, Mulhouse, 1949; 248 pp. (12×19).

CADEL (G.) : *La Communion solennelle et la fête de la Promesse*, 2e éd. Éd. Notre-Dame, Coutances, 1949; 40 pp. (12×15,5).
CONGAR, DANIÉLOU, FÉRET, etc... : *Le mystère de la mort et sa célébration*. Coll. « Lex Orandi ». Le Cerf, Paris, 1951; in-8° écu, 480 pp.
CREHAN (J.) : *Early christian baptism and the creed*. The Bellarmine series XIII. Burns Oates and Washbourne Ltd, London, 1950; 192 pp. (14×22).
DUBOSC (R.) : *La dédicace des églises*. Desclée et Cie, Paris, 1948; 362 pp. (10×17).
KOSTER (Dominikus) : *Die Firmung im Glaubensfinn der kirche*. Regensberg, Münster, 1948; (10,5×18,5).
THYS (F.) : *Le baptême*, le sacrement qui régénère l'humanité. Les brochures Paroisse XXe siècle. Villers-Saint-Frambourg (Oise), 1950; 24 pp. (12×16).
THYS (F.) : *La liturgie des malades*. Les brochures Paroisse XXe siècle. Villers-Saint-Frambourg (Oise), 1950; 28 pp. (12×16).
Le baptême des adultes. Évêché du Puy, 1950; 16 pp. (12×21).
Discours et cérémonies de fiançailles et de mariage. Éd. familiales de France, Paris, 1951; 128 pp. (14×22).
Imagerie pour Communion solennelle.. Éd. du Chalet, Lyon, sept modèles (24×32).
Le livret des Ordinations. Cérémonies et prières. Cypressat, Bordeaux, 1950; 80 pp. (12×16).

ANNÉE LITURGIQUE — TEMPS ET FÊTES

BARSOTTI (D.) : *Il mistero christiano nell'anno liturgico* (Deificum lumen). Libreria aditrice fiorentina, Firenze, 1951; 452 pp. (13×19,5).
CHEVROT (Mgr) : *La victoire de Pâques*. Instructions paroissiales pour le Temps pascal. Bonne Presse, Paris, 1951; 306 pp. (12×19).
DURRWELL (F.-X.) : *La Résurrection de Jésus, mystère de salut*. Xavier Mappus, Le Puy, 1950; 400 pp. (16,5×22).
FLICOTEAUX (E.) : *Fêtes de gloire : Avent, Noël, Épiphanie*. Coll. « L'esprit liturgique ». Le Cerf, Paris, 1951; 160 pp. (12×19).
FLICOTEAUX (E.) : *Le mystère de Noël*. Éd. Chantecler, Montréal, 1950; 140 pp. (12×19).
HILD (J.) : *Dimanche et Vie pascale*. Thèmes bibliques et liturgiques présentés dans l'esprit des Pères de l'Église. Coll. « Exsultet ». Brepols, Turnhout, 1949; 466 pp. (13×20).
NAUTIN (P.) : *Homélies pascales I*, une homélie inspirée du traité de la Pâque d'Hippolyte. Le Cerf, Paris, 1951; 206 pp. (13×20).
PIGUET (Mgr) : *Notre Père qui êtes aux cieux*. Méditations quotidiennes d'après le temps liturgique. Bonne Presse, Paris, 1950; 388 pp. (13×20); 1re série : de l'Avent à la Pentecôte; 2e série : de la Pentecôte à l'Avent.

ARTS LITURGIQUES

ASTORRI (G.) : *Architettura Sacra Generale*. Coll. Istituto « Beato Angelico » di Studi per l'Arte Sacra, I. Éd. Angelo Signorelli, Rome, 1935; 278 pp. (16×24).

SOURCES ET AUXILIAIRES

ENCYCLOPÉDIE GÉNÉRALE

FOLLIET (J.) : *Présence de l'Église*. Coll. « Les chrétiens au carrefour », II. Éd. Chronique sociale de France, Lyon, 1949; 132 pp. (13×21).
TURREL (J.) : *Notre-Dame des Ondes*. Entretiens radiophoniques. Vitte, Lyon, 1951; 144 pp. (12×19).
U. R. E. : *Compte rendu des Journées nationales d'études* des 12-15 juillet 1950. Bulletin de l'Union des Religieuses enseignantes, septembre 1950, n° 1.
Monitor ecclesiasticus. Desclée et Cie, Rome, 1950; 222 pp. (17×23).

ÉCRITURE SAINTE

Le Livre de Jonas. Bible de Jérusalem. A. Feuillet. Le Cerf, Paris, 1951; 36 pp. (14×19).

Isaïe Bible de Jérusalem. P. Auvray et J. Steinmann. Le Cerf, Paris, 1951; 258 pp. (14×19).

Le Lévitique. Bible de Jérusalem. H. Cazelles. Le Cerf, Paris, 1951; 136 pp. (14×19).

Commentaire du Nouveau Testament. Pierre Bonnard : L'épître de saint Paul aux Philippiens; Ch. Masson : L'épître de saint Paul aux Colossiens. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1950; 160 pp. (18×24,5).

Beeckman : *L'Évangile selon saint Jean*, d'après les meilleurs auteurs catholiques. Coll. « Renaissance et tradition ». Beyaert, Bruges, 1951; xxiv-444 pp. 14×22).

Le Cantique des cantiques, trad. et com. par D. Buzy. Letouzey et Ané, Paris, 1950; 232 pp. (12×18,5).

Cerfaux (L.) : *La voix vivante de l'Évangile au début de l'Église.* Casterman, Tournai, 1947; 190 pp. (13×20).

Charles (E.) : *En marche vers le Sauveur.* Coll. « Lux Dei ». Spes, Paris, 1949; t. I : Du commencement du monde au schisme d'Israël, 318 pp.; t. II : Du schisme d'Israël à la naissance de Jésus, 264 pp. (14×18).

Courtois (C.) : *La belle vie de saint Paul, apôtre de Jésus-Christ.* Coll. « Belles histoires et belles vies», nº 4. Éd. Fleurus, Paris, 1950; 48 pp. (18×28).

Delcor (M.) : *Les manuscrits de la mer Morte. Essai sur le Midrash d'Habacuc.* Coll. « Lectio divina », nº 7. Le Cerf, Paris, 1951; in-8 carré, 84 pp., trois photos hors-texte.

Frank-Duquesne (A.) : *Le Dieu de la Bible.* Éd. franciscaines, Paris, 1950; 222 pp. (14×22).

Hunter (A.-M.) : *Un Seigneur, une Église, un Salut.* L'unité du Nouveau Testament. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1950; 140 pp. (12×5).

Mehl-Kœnnlein : *L'homme selon l'apôtre Paul.* Coll. « Cahiers théologiques », 28. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1950; 50 pp. (16×23).

Origène : *Homélies sur les Nombres.* Introd. et trad. de A. Mehat, agrégé de l'Université. Coll. « Sources chrétiennes ». Le Cerf, Paris, 1951; in-8º écu, 572 pp.

Peters (N.), Decarreaux : *Notre Bible, source de vie.* Coll. « Renaissance et tradition ». Beyaert, Bruges, 1951; 279 pp. (14×22).

Richomme (A.) : *La belle vie de Notre-Dame.* Éd. de Fleurus, Paris, 1950; 202 pp. (15×22).

Weber (Mgr J.-J.) : *La Vierge Marie dans le Nouveau Testament.* Alsatia, Colmar, 1951; 132 pp. (12×18).

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

A) Ancienne littérature chrétienne

Besson (E.) : *La Didachè ou L'enseignement des douze Apôtres* (trad. et comment.). *Une étude sur l'Église primitive.* Bibliothèque des Amitiés spirituelles, Bhorel-les-Rouen, 1948, 76 pp. (14×23).

Clément d'Alexandrie : *Le Protreptique*, 2e éd., munie du texte grec. Introd. et trad. de C. Mondésert et A. Plassart. Coll. « Sources chrétiennes ». Le Cerf, Paris, 1949; 360 pp. (12×19).

Clément d'Alexandrie : *Les Stromates*, Stromate I, texte grec. Introd. de C. Mondésert, trad. et notes de M. Caster. Coll. « Sources chrétiennes ». Le Cerf, Paris, 1951; in-8 écu de 314 pp.

Despinay : *L'âme embrasée de saint Bernard.* Éd. Siloë, Paris, 1950; 506 pp. (15,5×20,5).

Mélanges Goguel. Aux sources de la tradition chrétienne, Delachaux et Niestlé, Neufchâtel.

Hippolyte : *Contre les hérésies* (fragment). Étude et édition critique par P. Nautin. Le Cerf, Paris, 1949, 282 pp. (17×25).

JEAN CHRYSOSTOME : *Sur l'incompréhensibilité de Dieu.* Le Cerf, Paris, 1950; 320 pp. (13×20).
Mélanges J. Lebreton, I. Recherches de Science religieuse, t. XXXIX, nn. 2-4, avril-octobre 1951, 15, rue Monsieur, Paris 1951; 480 pp. (16×25).
MOHRMANN (Ch.), QUASTEN (J.), LAMBOT (D. C.) : *Sancti Aurelii Augustini sermones selecti.* In Aedibus spectrum, Bruxelles, 1950; 152 pp. (14,5×22).
PTOLÉMÉE : *Lettre à Flora.* Texte, trad. et introd. de G. QUISPEL. Coll. « Sources chrétiennes », 24. Le Cerf, Paris, 1949; 100 pp. (13×20).
RICHARD DE SAINT-VICTOR : *Sermons et opuscules spirituels inédits.* Desclée de Brouwer, Bruges, 1951; 130 pp. (14×22).

B) Littérature chrétienne moderne

ALZIN (J.) : *Voici venus les jours du prêtre.* Spes, Paris, 1951; 296 pp. (12×18,5).
ANDRÉ (M.) : *La divine Mère des petits enfants.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 108 pp. (12×18,5).
BOYER (Ch.) : *Unus Pastor.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 104 pp. (12×19).
BUTRUILLE (B.) : *Aimes-tu ?...* ton foyer, ton quartier, la paroisse, l'Église, le monde... Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 104 pp. (12×18,5).
GOSSELIN (J.-B.) : *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 462 pp. (11,5×19).
GOSSELIN (J.-B.) : *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année*, t. III, 3e éd. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 353 pp. in-12.
LIPPERT (P.), HENUSSE (Th.) : *Cœurs inquiets.* Beyaert, Bruges, 1951; 212 pp. (13×20), diffusé par Casterman.
MAGNAUD (P.) : *Sequere me*, méditations pour les jeunes séminaristes, 3e série. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 188 pp. (12×15).
PELTIER (J.) : *Le beau royaume de Dieu.* Spes, Paris, 1950; 192 pp. (12×19).
PLUS (R.) : *Le chemin de la grandeur*, aux jeunes. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 146 pp. (13×16,5).
VIGNON (J.) : *Chanteloriot.* Éd. Fleurus, Paris, 1950; 200 pp. (15×22).

C) Actes du Magistère

PAYS (Mgr J.-J.) : *Statuts synodaux.* Gabelle, Carcassonne, 1950; 160 pp. (14×21,5).

THÉOLOGIE (DOGMATIQUE, SPIRITUELLE ET PASTORALE)

ADAM (K.) : *Vers l'unité chrétienne*, trad. Bourbon-Busset. Aubier, Paris, 1949; 170 pp. (12×19).
BARTH (K.) : *Esquisse d'une dogmatique.* Bibliothèque théologique. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1950; 156 pp. (16×23).
BÉTHANIE DU SACRÉ-CŒUR : *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce*, 2e éd. Saint-Jean-le-Blanc, par Orléans, 1951; 270 pp. (9×13,5).
BOUËSSÉ (H.) : *Un seul Chef ou Jésus-Christ*, chef de l'univers et tête des saints. Gabalda, Paris, 1950; 254 pp. (12×19).
BOUSSEMART (P.) : *Quand l'amour veille* (aux époux). Éd. familiales de France, Paris, 1950; 64 pp. (12×19).
BOUYER (L.) : *Le culte de la Mère de Dieu dans l'Église catholique.* Éd. de Chevetogne, 1950; 40 pp. (12×19).
BRILLET, CLÉMENCE, DANIÉLOU, LECLER, MAYDIEU, MOGENET : *Le Christ réconciliateur des chrétiens.* Coll. « Ronds-Points », 2. Vitte, Lyon, 1951; 144 pp. (12×19).
CERFAUX (L.) : *Le Christ dans la théologie de saint Paul.* Coll. « Lectio divina ». Le Cerf, Paris, 1951; 436 pp. (14×22,5).
CERFAUX (L.), COPPENS, GRIBOMONT : *Problèmes et méthode d'exégèse théologique.* Analecta lovaniensia biblica et orientalia. J. Duculot, Gembloux (Desclée de Brouwer), 1950; 92 pp. (17×25).

CEUPPENS (P. F.) : *De Incarnatione.* Marietti, Torino, 1951.

CEUPPENS (P. F.) : *De Sanctissima Trinitate.* Theologia biblica, II. Marietti, Turin, 1949; 300 pp. (15×21).

COLSON (J.) : *L'évêque dans les communautés primitives.* Coll. « Unam Sanctam ». Le Cerf, Paris, 1951; 136 pp. (14×23).

DEVEAUX (J.) : *La vraie Vie*, la foi du chrétien catholique. Mame, Tours, 1950; 324 pp. (12×19).

DE FINANCE : *Sacerdoce et Médiation.* Coll. « Spiritualité sacerdotale et religieuse ». Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 48 pp. (12×19).

GLORIEUX (P.) : *Introduction à l'étude du dogme.* Coll. « Les livres du prêtre ». Éd. du Vitrail, Paris, 1949; 401 pp.

GORDON (P.) : *Le Sacerdoce à travers les âges.* La Colombe, Paris, 1950; 272 pp. (14×12).

GUARDINI (R.) : *Initiation à la prière*, trad. J. Minéry. Alsatia, Colmar, 1951; 240 pp. (11,5×18).

GUARDINI (R.) : *Les Fins dernières.* Le Cerf, Paris, 1950; 174 pp. (12,5×16,5).

KOLOGRIVOF (I.) : *Le Verbe de vie.* Coll. « Renaissance et tradition ». Beyaert, Bruges, 1951; 260 pp. (14×22).

LABAUCHE (L.) : *Traité du Saint-Esprit.* Coll. « La vie intérieure pour notre temps ». Bloud et Gay, Paris, 1950; 192 pp. (11×16).

LECLERCQ (Jacques) : *L'enseignement de la morale chrétienne.* Éd. du Vitrail, Paris, 1950; 350 pp. (14×23).

LEIST (F.) : *Kultus als Heilsweg.* Band I « In viam salutis ». Verlag Rupertuswerk, St-Peter, Salzburg, 1951; 64 pp. (14×22).

LEROY (O.) : *Miracles.* Coll. « Questions disputées ». Desclée de Brouwer, Bruges, 1951; 152 pp. (12×19).

MASURE : *Le Sacrifice du Corps mystique.* Desclée de Brouwer, Bruges, 1950; 206 pp. (13×20).

MAURIS (E.) : *Le travail de l'homme et son œuvre.* Coll. « Cahiers théologiques », n° 27. Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1950; 40 pp. (16×23).

MONLÉON (J. DE) : *Traité sur l'oraison.* Nouvelles Éditions latines, Paris, 1950; 160 pp. (12×19).

MONTCHEUIL (Y. DE) : *Aspects de l'Église.* Coll. « Unam Sanctam », n° 18. Le Cerf, Paris, 1949; 170 pp. (14×23).

MURA (E.) : *L'humanité vivifiante du Christ.* Vitte, Lyon, 1951; 324 pp. (12×19).

OSTER (H.) : *Christus in der Zeit.* Coll. « Ministerium verbi ». Alsatia, Colmar, 1950; 168 pp. (15×23).

PLUS (R.) : *L'entrée dans la maison du Père.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1949; 120 pp. (12×19).

RIDEAU (E.) : *Ce que croient les chrétiens... Le savez-vous?* Spes, Paris, 1951; 104 pp. (14×18,5).

RONDS-POINTS : *Dialogue sur la Vierge.* Vitte, Lyon, 1951; 162 pp. (12×19).

SCHMITT (J.) : *Jésus ressuscité dans la prédication apostolique.* Étude de théologie biblique. Gabalda, Paris, 1949; 248 pp. (16,5×25).

VALLERY-RADOT (F.) : *Le cœur du prêtre.* Éd. du Levain, Paris, 1951; 112 pp. (12×19).

VANDEUR (E.) : *Jésus.* Beyaert, Bruges, 1951; 112 pp. (14×18,5).

ZUNDEL (M.) : *Notre-Dame de la Sagesse*, 2e éd. Le Cerf, Paris, 1950; 126 pp. (13×16,5).

Catéchisme du diocèse de Strasbourg. Éd. F. Le Roux et Cie, Strasbourg, 1948; 248 pp. (13×18).

Le Clergé diocésain face à son idéal. Éd. du Vitrail, Paris, 1949; 78 pp.

Dieu, pourquoi faire? Jeunesse de l'Église, Paris, 1951; 128 pp. (14×23).

Le discernement des vocations de religieuses. Hors commerce. Le Cerf, Paris, 1950; 120 pp. (14,5×22,5).

Espoir humain et Espérance chrétienne. Semaine des Intellectuels catholiques. Éd. de Flore, Paris, 1951; 329 pp. (19,5×14).

ACTION RELIGIEUSE
(*ŒUVRES, ACTION CATHOLIQUE, MISSIONS*)

Blanchart (P.) : *Le jeu du Pain sacré.* Éd. du Levain, Paris, 1950; 144 pp. (12×19).

Grandjean (L.) : *Chrétiens de notre temps.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée catholique, Liége 1949; 48 pp. (12×18).

De la Tour du Pin (G.) : *En suivant la Bible*, Manuel d'instruction religieuse pour baptême et communion d'adulte, 4e mille. Lethielleux, Paris, 1950; 128 pp. (12×19).

Lelotte (F.) : *Rabbôni*, consignes et prières pour mieux servir, 4e éd. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1950; 270 pp. (11,5×15,5).

Lepintre (J.) : *Silhouettes de Croisés.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 104 pp. (12×19).

Theils (G.) : *Théologie des réalités terrestres*, I. Préludes; II. Théologie de l'histoire. Desclée de Brouwer, Bruges, 1949; vol. I, 200 pp., vol. II, 112 pp. (16,5×24).

Urs von Balthasar (H.) : *Laïcat et plein apostolat*, trad. et présentation de E. Bernimont. Coll. « Études religieuses ». La Pensée catholique, Liége, 1949; 102 pp. (12×18).

Enfants d'hier, hommes de demain. A. C. générale de France, Paris, 1950; 128 pp. (13,5×18).

Union des Œuvres : *L'Église éducatrice de la charité.* Congrès national de Lyon 1950. Éd. Fleurus, Paris, 1951; 320 pp. (15,5×22).

DROIT CANON

Bastien (P.) : *Directoire canonique* à l'usage des congrégations à vœux simples, 5e éd. Beyaert, Bruges, 1951; 608 pp. (15×23).

SCIENCES HUMAINES

Klug (I.) : *Les profondeurs de l'âme.* Études de psychologie et de morale, 4e éd. Salvator, Mulhouse, 1950; 494 pp. in-8° carré.

Mensching (G.) : *Sociologie religieuse.* Le rôle de la religion dans les relations communautaires des humains. Trad. P. Jundt. Payot, Paris, 1951; 326 pp. in-8°.

Santeler (Dr J.) : *Vom Nichts zum Sein Eine philosophische Schöpfungslehre.* Verlag der Quelle, Feldkirche, Autriche, 1949; 120 pp. (15×22).

HISTOIRE RELIGIEUSE

Berr-Sigel (E.) : *Prière et Sainteté dans l'Église russe.* Coll. « Russie et chrétienté ». Le Cerf, Paris, 1950; 184 pp. (14×23).

Boulard (F.) : *Essor ou déclin du clergé français?* Coll. « Rencontres ». Le Cerf, Paris, 1950; 480 pp. (12×18,5).

Buraud (G.) : *Pie X, le Pape de l'Unité.* Desclée de Brouwer, Bruges, 1951; 141 pp. (8×5).

Cognet (L.) : *Relation écrite par la Mère Angélique Arnauld sur Port-Royal.* Grasset, Paris, 1949; 200 pp. (12×19).

Congar (Y.) : *Vraie et fausse réforme dans l'Église.* Coll. « Unam Sanctam ». Le Cerf, Paris, 1950; 648 pp. (14×22,5).

Gasnier (M.) : *Les Dominicains de Saint-Honoré.* Le Cerf, Paris, 1950; 342 pp. (14×19).

Lathoun (D.) et Chiminelli (P.) : *Jubilé 1950.* La Bonne Presse, Paris, 1949; 118 pp. (14×22).

Louis (A.) : *Le Renouveau catholique en France.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée catholique, Liége, 1949; 68 pp. (12×18).

Lubac (H. de) : *Aspects du Bouddhisme.* Coll. « La sphère et la croix ». Le Seuil, Paris, 1951; 202 pp. (12×19).
André (M.) : *Pie XII, le pasteur angélique.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 124 pp. (12×18,5).
Marmoton (V.) : *Pie X.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 160 pp. in-12.
Maury et Percheron : *Itinéraires romains.* Lethielleux, Paris, 1950; 664 pp. (11×18).
Petit (F.) : *L'Église et les Instituts séculiers.* Bonne Presse, Paris, 1950; 56 pp. (12,5×19).
Spiridon (Archimandrite) : *Mes missions en Sibérie.* Souvenirs d'un moine orthodoxe russe. Intr. et trad. P. Pascal. Coll. « Russie et chrétienté ». Le Cerf, Paris, 1950; 160 pp. (14×23).
Strohl (H.) : *La pensée de la Réforme.* Delachaux et Niestlé, Neufchâtel, 1951; 264 pp. (16×24).
Voillaume (R.) : *Au cœur des masses.* Coll. « Rencontres ». La vie religieuse des Petits Frères du P. de Foucauld. Le Cerf, Paris, 1951; 458 pp. (12×19).

AUXILIAIRES DE L'HISTOIRE : ARCHÉOLOGIE, BIO-HAGIOGRAPHIE

Archéologie :

Ronot (Dr H.) : *La cathédrale Saint-Mammès et l'église Saint-Martin de Langres.* Coll. « Nefs et clochers ». Le Cerf, Paris, 1950; 24 pp. (13×18).
Ronot (Dr H.) : *Les églises de Bourbonne-les-Bains et de ses environs.* Coll. « Nefs et clochers ». Le Cerf, Paris, 1950; 24 pp. (13×18).

Bio-hagiographie :

Bouyer (L.) : *La vie de saint Antoine.* Coll. « Figures monastiques ». Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille, 1950; 242 pp. (14×23).
Fraßsati (P. G.) : *Lettres,* présentées par sa sœur Luciana. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951; 224 pp. in-8°.
Guibert (de) : *Saint Ignace mystique.* Coll. « Spiritualité sacerdotale et religieuse ». Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 80 pp. (12×19).
Huerre (Dom) : *Jean-Baptiste Muard,* fondateur de La Pierre-qui-Vire. La Pierre-qui-Vire, 1950; 416 pp. (14,5×19,5).
Lekeux (M.) : *Le secret de l'apostolat dans la vie de l'abbé Édouard Poppe.* Desclée de Brouwer, Bruges, 1950; 62 pp. (11×18,5).
Parra (Ch.) : *Un avocat se fait ouvrier, Louis Delcourt.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 32 pp. (11,5×18).
Pfleger (Ch.) : *Aux prises avec le Christ : Péguy, Bloy, Gide, Chesterton, Dostoïevski, Soloviev, Berdiaev.* Trad. L. Brevet. Salvator, Mulhouse, 1949; 296 pp. (13×20).
Hoornaert (R.) : *Sainte Thérèse d'Avila,* sa vie et ce qu'il faut avoir lu de ses écrits. Coll. « Renaissance et tradition ». Beyaert, Bruges, 1951; 368 pp., un hors-texte (14×22).
Plus (R.) : *Sainte Émilie de Rodat.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1950; 104 pp. (11,5×18,5).
Richomme (A.) : *Jeanne d'Arc.* Coll. « Belles histoires et belles vies », n° 5. Éd. Fleurus, Paris, 1950; 48 pp. (18×28).
Winowska (M.) : *Le Bienheureux Vincent Pallotti.* Le Cerf, Paris, 1950; 32 pp. (14×19).

LA MAISON-DIEU 1951

TABLE DES ARTICLES
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Beauduin (L.) : Le cierge pascal	26	23-27
Id. : Le décret du 9 février 1951 et les espoirs qu'il suscite	26	100-111
Bonnet (H.-N.) : La pastorale liturgique en 1949-1950	25	99-109
Id. : Une nouvelle expérience du C.P.L. : deux sessions pour « meneurs liturgiques »	25	110-111
Id. : Les réalisations (de la Nuit pascale)	26	55-75
Bouyer (L.) : Où en est le mouvement liturgique ?	25	34-46
Id. : Saintes Vigiles	26	11-22
Chavasse (A.) : Histoire de l'initiation chrétienne des enfants, de l'antiquité à nos jours	28	26-44
Chevrot (Mgr) : Éléments de préparation paroissiale (à la Nuit pascale)	26	76-82
Congar (Y.) : Structure du sacerdoce chrétien	27	51-85
Daniel (I.) : Le mouvement liturgique en Grande-Bretagne	25	94-98
Daniélou (J.) : Le mouvement liturgique aux États-Unis	25	94-98
Id. : Lectures et cantiques (de l'*Ordo Sabbati Sancti*)	26	34-40
Doncoeur (P.) : Requêtes fondamentales d'une renaissance liturgique	25	5-33
Fischer (B.) : Le Christ dans les psaumes	27	86-109
Id. : Titres pour les psaumes	27	109-113
Garrone (Mgr) : L'enseignement religieux des enfants dans une perspective d'initiation chrétienne	28	45-51
Goubely (A.) : La célébration de la nuit pascale dans une paroisse rurale	26	86-92
Hild (J.) : Le samedi saint, jour aliturgique	28	136-159
Jenny (H.) : Pourquoi renouveler les engagements du baptême dans la nuit de Pâques	28	63-79
Kammerer (L.) : Les missels de communion	28	114-125
Lécuyer (J.) : Essai sur le sacerdoce des fidèles chez les Pères	27	7-50
Marseille (Équipe sacerdotale de Saint-Michel) : La célébration de la nuit pascale dans l'église paroissiale Saint-Michel de Marseille	26	83-85
Martimort (A.-G.) : Le sens du sacré	25	47-74
Id. : Les rubriques du *Caeremoniale Episcoporum*	26	53-54
Mollard (G.) : Angoisses d'un pasteur à la veille de la Communion solennelle	28	7-25
Raugel (A.) : Comment orienter les retraites de Communion solennelle et de confirmation	28	52-62

Régamey (P.-R.) : Notes sur le baroque romain 26 143-164
Rétif (L.) : La Communion solennelle, première étape d'une persévérance en communauté adulte 28 96-106
Robert (P.) : Un cérémonial de Communion solennelle..... 28 107-113
Roguet (A.-M.) : A propos de l'*Exsultet* : un problème pastoral, un problème littéraire 26 28-33
Id. : L'avenir pastoral (de la Nuit pascale) 26 112-123
Roques (P.) : Signification du baroque 26 125-142

Salmon (P.) : Aux origines du Bréviaire romain 27 114-136
Sérès (U.) : Le chant grégorien. cours, sessions et travaux.... 25 112-117

Viale (E.) : Les rubriques de l'*Ordo Sabbati Sancti* 26 41-52
Vinatier (J.) : Communion solennelle et communauté, en milieu rural 28 80-95

Wagner (J.) : Le mouvement liturgique en Allemagne 25 75-82

LES DIRECTIVES DE L'ÉGLISE

Beauduin (L.) : La nouvelle messe pour la fête de l'Assomption. 25 140-144
Botte (B.) : Décret de la Congrégation des Rites, sur les Ordinations 25 134-139

Froger (P.) : Pour revaloriser l'étude de la musique sacrée dans les séminaires 26 166-167

Martimort (A.-G.) : Le nouveau rituel des diocèses d'Allemagne. 25 83-89

Rousseau (O.) : La Commission biblique et l'enseignement de la sainte Écriture 26 165-166

Viale (E.) : Le « Directoire pour la pastorale des sacrements ». 27 137-139

Weber (Mgr J.-J., évêque de Strasbourg) : Lectures liturgiques en langue vulgaire 27 140-145
Mgr l'Évêque de Nancy parle à ses prêtres du renouveau liturgique 25 118-126
L'Action liturgique au diocèse de Metz 25 127-133

CHRONIQUE

Nécrologie : Mgr Henri Pinson, évêque de Saint-Flour..... 26 124
Courrier des lecteurs :
Réponse d'un curé au P. Doncoeur 27 170-175
La fatigue du clergé et la Vigile pascale 27 175
La bénédiction des fonts recommencée 27 176

A TRAVERS LES REVUES

Bonnet (H.-N.) : Les réactions des revues (après la promulgation de l'*Ordo Sabbati Sancti*) 26 93-99

Gy (P.-M.) : La réforme de l'Office divin, les psaumes..... 26 168-171

Roguet (A.-M.) : Divers 27 166-169

AUTEURS RECENSÉS

ABD-EL-JALIL (J.) : Marie et l'Islam ... 25 153-154
ABEL (F.-M.) : Josué ... 25 151
AMBROISE DE MILAN : Des sacrements, des Mystères ... 25 162-163
AMIOT (F.) : Gestes et textes des Apôtres ... 25 151

BASILE DE CÉSARÉE : Homélies sur l'Hexaemeron ... 25 153-154
BAUR (B.) : Werde Licht ... 25 155-156
BOGLER (Th.) : Liturgische Erneuerung in aller Welt ... 27 165
BOISMARD (M.-E.) : Apocalypse ... 25 151
BONSIRVEN (J.) : Le judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ ... 25 152-153
BOUDOU (D.) : Saint Paul, les épîtres pastorales ... 25 151
BRILLET (G.) : Isaïe ... 25 152-153

CALVET et MARTIN : Dominical ... 26 174-175
Catholicisme (encyclopédie en sept volumes) ... 25 175
CAZELLES (H.) : Le Deutéronome ... 25 151
CERFAUX (L.) : La voix vivante de l'Évangile au début de l'Église. 25 152-153
CEUPPENS (P. F.) : Theologia biblica ... 25 153-155
CHARLIER (C.) : La lecture chrétienne de la Bible ... 28 160-161
CHIRAT (H.) : L'assemblée chrétienne à l'âge apostolique ... 25 157-159

DANIÉLOU (J.) : *Sacramentum futuri*. Études sur les origines de la typologie biblique ... 25 148-150
DELALANDE (D.) : Vers la version authentique du graduel grégorien : le graduel des Prêcheurs ... 25 173-175
Documents pontificaux de S. S. Pie XII ... 25 175

GUÉRANGER : L'Année liturgique ... 25 154-155

FRANK-DUQUESNE (A.) : Le Dieu vivant de la Bible ... 25 153-154

HAMMAN (A.) : La Rédemption et l'histoire du monde ... 26 176
HAURET (Ch.) : Genèse I-III ... 25 153-154
HEBERT (A.-G.) : The Bible from within ... 25 153-154

JENNY (H.) : Le mystère chrétien dans le déroulement de l'année liturgique ... 25 156

LARCHER (C.) : Job ... 25 151
LE BRUN (P.) : Explication de la messe ... 25 159-162
Les Jours du Seigneur ... 25 176

MICHONNEAU-CHÉRY : L'esprit missionnaire ... 25 166-167
Missal (The) in latin and English ... 27 159-161
MOHLBERG : (*Miscellanea liturgica in honorem L. Cuniberti*) ... 28 161-164

OSTY (E.) : La Sagesse ... 25 151

PASCHER (J.) : Form und Formenwandel sakramentaler Feier ... 25 165-166
Perspectives de Pastorale liturgique ... 27 161-163

RYCKMANS (A.) : La paroisse vivante ... 27 163-165

SCHMIDT (A.) : Les plus belles prières de la Bible ... 25 151-152
SPICQ (C.) : Épître aux Hébreux ... 25 151
STEINMANN (J.) : Daniel ... 25 152-153

TAMISIER (R.) : La Bible, livre d'histoire ... 25 151
THÉODORE DE MOPSUESTE : Les Homélies catéchétiques ... 25 163-165
TOURNAY et SCHWAB : Les Psaumes ... 26 172-174

Recensions d'ensemble

Catéchèse paroissiale et paraliturgies (chronique), par P. Robert. 25 167-173
Chronique des Missels à l'usage des fidèles (IV), par Louis Kammerer 27 146-158

PRINCIPAUX GROUPEMENTS D'ARTICLES

Avenir et risques du renouveau liturgique 25
La Nuit pascale dans nos paroisses 26
Le sacerdoce des chrétiens 27
Le problème pastoral de la Communion solennelle 28

Le gérant : Claude Roguet, 29, boul. Latour-Maubourg.
Imprimerie Aubin, Ligugé (Vienne). — 12-51.